

JUNKPAGE

MANIFESTE POUR UNE PENSÉE COMPLEXE



Numéro 08
DÉCEMBRE 2013 - JANVIER 2014

Gratuit

AGORA

PRIX D'ARCHITECTURE

présidé par Eduardo Souto de Moura / Prix Pritzker 2011

PRIX DU DESIGN

présidé par Arturo Dell'Acqua Bellavitis / Président de la Fondation Triennale de Milan

APPEL À IDÉES « HABITER LES TOITS »

présidé par Francesco Bandarin / Sous-directeur général de l'UNESCO pour la Culture

PRIX PHOTO

présidé par Georges Rousse / Photographe

PRIX DES ASSOCIATIONS

présidé par Anne Bosredon-Monnier / Designer culinaire

PRÉ-INSCRIPTIONS JUSQU'AU 31 JANVIER 2014

Bordeaux2030.fr

**BIENNALE D'ARCHITECTURE,
D'URBANISME ET DE DESIGN
DE BORDEAUX**

Commissaire : Youssef Tohmé

**11, 12, 13, 14
SEPTEMBRE 2014
HANGAR 14**



Sommaire

4 EN VRAC

6 LA VIE DES AUTRES

8 SONO TONNE

RYTHM AND BLUES FORMIDABLE

TRISTESSE CONTEMPORAINE

OXMO PUCCINO

18 EXHIB

SIGMA

VISITE D'ATELIER : THIERRY MICHELET

COMMANDE GARONNE

24 SUR LES PLANCHES

DES SOURIS ET DES HOMMES

25 ANS DE LA BOÎTE À JOUER

30"30', RENCONTRES DU COURT

30 CLAP

34 LIBER

FRED LÉAL

AUGUSTE DERRIÈRE

CLAUDE CHAMBARD

KEN KESEY

38 DÉAMBULATION

N° 8 / ON VA. ON VIENT.

40 BUILDING DIALOGUE

42 NATURE URBAINE

« MIX(CITÉ), VILLES EN PARTAGE »

JUN'YA ISHIGAMI

46 MATIÈRES & PIXELS

ROSA B

40 CUISINES ET DÉPENDANCES

52 CONVERSATION

FABIENNE BRUGÈRE, FAUT-IL S'ENGAGER ?

54 TRIBU

Prochain numéro le 30 janvier 2014

JUNKPAGE N°8

Jean-Jacques Lebel,
Happening, Sigma2, 1966.
ADAGP
Exposition au CAPC.
www.capc-bordeaux.fr

Suivez **JUNKPAGE** en ligne
journaljunkpage.tumblr.com

INFRA ORDINAIRE par **Ulrich**

NYCTALOPE !

« *When the night has come, and the land is dark, and the moon is the only light we'll see...* » On connaît la suite... Les heures noires de la nuit évoquent la nécessité d'une protection : « *Stand by me...* » La nuit urbaine est le support de fantasmes et de craintes, elle fait peur. Mais connaissons-nous encore cette nuit ? La vie urbaine nocturne est devenue lumineuse. L'éclairage public urbain fait de la ville un espace artificiel qui repousse progressivement les limites entre le jour et la nuit.

Après la journée dominicale, c'est désormais la nuit qui recule. L'extension du domaine de la consommation au temps nocturne est un enjeu de lutte. Les boutiquiers se disputent aujourd'hui une ouverture tardive contre les salariés. Pouvoir se faire coiffer et choisir son parfum ou ses habits dans une nuit urbaine esthétisée, c'est là une des plus fermes manifestations du progrès de la liberté (du consommateur) ! Il faut accompagner ce mouvement, faire du temps urbain nocturne un temps propice à la flânerie, joli et sécurisé... L'éclairage urbain se fait esthétique, scénographique, au point qu'une nouvelle « espèce de professionnel » propose aujourd'hui ses services sous le nom de « concepteur lumière ». Il ne s'agit plus seulement d'éclairer pour mieux circuler, pour sécuriser... Il faut ambiancer !

Il s'agit de faire du « by night » un moment de fête, de rencontres, mais aussi et surtout un espace consommable. La nuit urbaine offre alors des espaces ouverts à autant d'usages que le jour... Comme si la ville devait nier nos rythmes biologiques naturels pour devenir une surface au temps continu. Une vie urbaine à temps plein, une consommation ininterrompue : nuits des musées, nuits du cinéma, nuits atypiques... On ne compte plus les festivités urbaines niant l'évidence du rythme nycthémeral. Le transport urbain lui-même est questionné : quels bus, trams et autres services de nuit ? Pour qui ? Avec quelles conditions de sécurité, d'accompagnement ? Le réinvestissement de l'espace urbain sur le temps nocturne appelle une gestion politique urbaine spécifique. C'est ainsi que Paris s'est lancé dans une étude d'« attractivité nocturne » et que des « maire de nuit » ont été élus à Paris, Nantes et Toulouse, il y a peu.

Dans cette nuit réinvestie, les usages dessinent une cartographie singulière : les lieux de tourisme et de balades familiales le jour, tel le fameux miroir d'eau bordelais, deviennent scènes de soûlographie après le coucher du soleil. Les épiceries de quartier deviennent lieux de rencontres et escales sur les parcours d'une clientèle insomniaque ou en quête d'un prolongement de la fête. La gare Saint-Jean est, à l'heure où Bordeaux s'éveille, le théâtre d'un étonnant ballet qui fait se croiser d'un côté une hétéroclite population quittant les vapeurs alcoolisées, la sueur et la drague des boîtes à danser du quai de Paludate, et de l'autre les cadres engageant une longue journée qui débute par le TGV Bordeaux-Paris de 5h10. Nos designers urbains n'hésitent pas à proposer des « salons urbains », éclairés de jolis lampions qui, comme ceux des quais bordelais, évoquent plus l'échelle domestique que l'échelle urbaine.

Reste la nuit de Noël, sans doute une des nuits les plus éclairées. De nombreuses guirlandes qu'il faudra disposer, bien des jours à l'avance, dans chaque rue, chaque arrondissement, avec une grande prudence politique, de sorte que dans la fête l'intensité lumineuse ne traduise pas la hiérarchie sociale des quartiers.

Et c'est ainsi que la métropole est éclairée !



© Max Rescault

CRISE :

LA PAROLE EST AUX PENSEURS
AU TNBA

Avec « Pourquoi des penseurs en temps de crise ? », le TnBA poursuit sa série de quatre rencontres avec des intellectuels contemporains. Après avoir reçu Carlo Ginzburg – historien italien, inventeur de la micro-histoire – le TnBA donnera la parole à Dominique Méda, philosophe et sociologue. Le professeur de sociologie à l'université Paris-Dauphine – titulaire de la chaire « reconversion écologique, travail, emploi, politiques sociales » au Collège d'études mondiales – abordera la question du passage d'une économie des quantités à une économie de la qualité. Début 2014, c'est le philosophe allemand et directeur de l'Institut de recherches sociales de Francfort, Axel Honneth, qui sera invité à s'exprimer sur le couple démocratie/capitalisme ainsi que sur les injustices sociales contemporaines. Ce cycle se clôturera par la Nuit des idées, qui se tiendra le 23 mai 2014.

Dominique Méda, le 11 décembre, à 19 h, et **Axel Honneth**, le 4 février, à 19 h, TnBA, salle Antoine-Vitez. www.tnba.org



© La Cub

VENEZ EN BLUECUB

En tramway, en VCub, en Pibal, en BatCub, en Citiz... et en BlueCub. Dans l'agglomération bordelaise, on sait se déplacer et renouveler ses pratiques ! En ce début 2014, alors que le tramway vient de fêter ses dix ans, les riverains découvriront la BlueCub. Le service de véhicules électriques en autopartage compte 50 stations réparties dans la ville et plusieurs communes de la Cub (Bègles, Le Bouscat, Cenon, Mérignac, Pessac et Talence), qui comprendront chacune 5 voitures. Gourmandes en espace, elles seront en revanche 100 % électriques. Vroum !

www.lacub.fr



© L'Agence créative

MULT : POP ART

Les multiples. C'est ainsi que l'on désigne ces œuvres d'artiste reproductibles en série et qui permettent donc à tout un chacun de posséder une œuvre avec peu de moyens financiers. La galerie Tinbox prévoit pour mars 2014 une exposition consacrée à ces multiples d'artistes. Baptisé Mult, ce projet a pour vocation de s'adresser à un public large, amateur ou collectionneur. Une plate-forme éponyme de vente en ligne sera par la suite créée et aura pour but de soutenir les projets de l'association Agence créative. Pour l'heure, et ce jusqu'au 18 décembre, l'Agence créative et Tinbox lancent un appel à candidature pour découvrir des artistes. Un dossier détaillant CV et parcours créatif, ainsi qu'une présentation des œuvres multiples, sera demandé.

Mult, date limite des candidatures le 18 décembre ; par mail uniquement : contact@galerie-tinbox.com



DR

THÉMATIK : BOOKER SON GROUPE

Mercredi 18 décembre, le Krakatoa invite à une « Thématik » axée sur le booking de groupes. Avec la présence de Mathieu Vincent (musicien, booker à 3C), Paul Veyssière (ex-programmateur du festival Vie sauvage), Christophe Vigneau (musicien et booker à Maximum Tour Music), David Lespes (programmateur du Krakatoa), l'après-midi sera l'occasion de glaner des infos sur les réseaux de diffusion, les modes de programmation, les méthodes de prospection. Initiées en 2003, les Thématiks sont des journées d'information gratuites destinées à éclairer les porteurs de projets sur la réalité des métiers grâce à l'intervention de professionnels et à l'échange d'expériences. Réservation obligatoire.

Thématik : booker son groupe, le 18 décembre, à 14 h, au Krakatoa, Mérignac. www.krakatoa.org



© Les Vivres de l'art

PETITE MORT AUX VIVRE DE L'AAAART

Événements originaux s'il en est, les Vivres de l'Art ont glissé deux journées atypiques dans leur programme. Le 9 décembre, il s'agira de se réunir pour la Journée internationale de lutte contre la corruption. Il y aura un débat et une conférence sur le thème.

Au solstice d'hiver, c'est-à-dire la nuit la plus longue de l'année, la jouissance est célébrée. Les Vivres de l'Art seront au diapason avec une journée consacrée à l'orgasme.

Journée internationale de lutte contre la corruption, le 9 décembre ; **Journée internationale de l'orgasme**, le 22 décembre, aux Vivres de l'Art, place Victor-Raulin, Bordeaux. www.lesvivresdelart.org

NOËL AUX BASSINS



Du samedi 7 au dimanche 8 décembre, précipitez-vous dans le quartier de Bacalan : week-end festif et bohème

pour s'en mettre plein la tête et en glisser un peu sous le sapin. Au programme : Grande Braderie (176, rue Achard) pour compléter sa collection de revues (3 € au lieu de 15 €), hors-séries/livres édités par Le Festin, conférences, dégustation de vins pour fidèles et curieux ; deux expos d'art contemporain au Frac (entrée libre), catalogues/livres d'art à prix réduits ; expos et parcours autour des transformations urbaines du quartier par la Maison du projet des Bassins à flots ; marché de Noël à l'I.Boat avec le « fait main » de 25 créateurs arty, dont Sew & Laine et La Fabrique Pola, pour cadeaux innovants, décalés, avec espace ciné pour enfants, restauration sucrée/salée, vin chaud ; marché d'œuvres d'art avec des artistes en résidence aux Vivres de l'Art.

www.lefestin.net • www.frac-aquitaine.net • www.bassins-a-flot.fr • www.iboat.eu • www.lesvivresdelart.org



© Alban Gilbert

NOUS AVONS UN RÊVE... LE PROJET DE JR À BORDEAUX

La Cub, la région Aquitaine et le Réseau aquitain pour le développement et la solidarité Internationale (Rads) se sont associés à la campagne mondiale « Nous avons un rêve... » dans le cadre du projet Inside Out. Imaginé par le photographe JR, ce projet consiste à interpeller les passants via un affichage temporaire, sur les six droits essentiels : droit à l'alimentation, à un environnement sain, à l'accès aux soins, au travail décent, à l'éducation, aux droits civils et politiques. La région a choisi de montrer des clichés de duos franco-mexicains, allégorie des rapports Nord-Sud. Au total, ce sont 98 portraits représentant 49 binômes – un Aquitain et une personne d'un pays du Sud – qui seront affichés de manière éphémère dans les espaces publics de 12 villes d'Aquitaine : Parnepuyre, Gradignan, Pessac, Marmande, Agen, Villeneuve-sur-Lot, Bordeaux, Bayonne, Dax, Léon, Lesparre et Saint-Laurent-Médoc. Les photographies seront affichées au moins jusqu'au mois de janvier 2014. Tributaires de la météo, elles disparaîtront au fil des averses.

www.aquitaine.fr • www.rads.org • www.insideoutproject.net • www.jr-art.net/fr

CAFÉ SUSPENDU



Ou petit crême, thé, jus de fruit, baguette, croissant, sandwich, barquette de frites, repas... en attente : le geste est simple. Il traduit

un élan de solidarité vers des clients plus démunis, des étudiants, des parents solo et des retraités aux fins de mois difficiles. Il suffit de payer deux fois ce que vous commandez et... de ne consommer qu'une seule fois. Le *caffè sospeso* – boisson chaude à la base de ce mouvement solidaire originaire de Naples – s'est propagé à travers la Bulgarie, la Belgique, le Québec, etc., et arrive en France depuis déjà quelques mois. L'application est simple : il suffit de marquer, par exemple sur une ardoise, le nombre d'articles suspendus qui peuvent être consommés plus tard par un démuné anonyme, qui n'a plus qu'à demander « avez-vous un café/sandwich en attente ? » chez un cafetier/boulangier solidaire de ce concept. Le bar « Chez Fred » fut le premier sur Bordeaux. D'autres ont déjà suivi le mouvement. Le patron peut aussi offrir son *caffè sospeso* pour s'associer pleinement à ce geste solidaire.

www.facebook.com/CafeSuspendu

ART3F, L'ART SANS FRONTIÈRES

Le salon d'art contemporain art3f (art des 3 frontières) investit Bordeaux après avoir séduit Lyon, Mulhouse et Nantes. L'événement prendra place dans le tout nouveau hall 3 du Parc des expositions de Bordeaux-Lac. Les 4 500 m² deviendront le théâtre d'une centaine d'exposants, artistes, professionnels, galeries... La scénographie du salon proposera une déambulation aux visiteurs entre *street art*, sculpture, photographie, peinture, céramique, installations... Interactif et novateur, ce salon émane de la société privée alsacienne éponyme, spécialisée dans l'événementiel, la communication et l'art contemporain, qui a pour vocation d'aider à rassembler les acteurs artistiques.

art3f, du 6 au 8 décembre, Parc des expositions de Bordeaux-Lac.
www.art3f.fr



© Heblin

RÉOUVERTURE TOTALE DES BEAUX-ARTS

Dès le 19 décembre, les mirettes pourront à nouveau admirer une partie des 2 500 peintures du xv^e au xx^e siècle, 5 000 œuvres sur papier et 500 sculptures du musée des Beaux-Arts ! Il aura fallu presque quatre ans pour réhabiliter la totalité du musée, installé depuis 1881 dans les jardins de la mairie. Nouvelle muséographie, signalétique revue, lumière optimisée grâce à la réhabilitation des verrières naturelles. De la Restauration à l'art abstrait, le lieu met en valeur tous les grands bouleversements esthétiques et mouvements artistiques.

Musée des Beaux-Arts,
20, cours d'Albret, Bordeaux.
www.musba-bordeaux.fr

LES RDV DARWIN



En décembre, l'écosystème Darwin propose deux rendez-vous responsables. D'abord, les 7 et 8, sous la grande halle, se tiendra le 2^e salon d'Emmaüs Gironde. Le

principe est le même que dans les points fixes Emmaüs : il s'agit de dénicher des objets sélectionnés et rénovés par les compagnons et ainsi de participer financièrement au logement des plus défavorisés.

Autre rendez-vous : le Christmas Market, qui souffle aussi sa deuxième bougie. Ce marché de Noël alternatif et écoresponsable mise sur les créateurs régionaux. Impulsé par L'Instant bordelais, Sew & Laine et Darwin, cet événement court les 15 et 16 décembre. Cinquante créateurs seront présents (création textile, illustration, musique, maison). Il y aura également : des workshops et DIY, de la musique à écouter, de la restauration avec la Kitchen Roulette ou un bar à soupe et un espace pour les kids.

Salon Emmaüs, les 7 et 8 décembre, de 10 h à 18 h ; **Christmas Market**, les 15 et 16 décembre, Hangar Darwin.
www.darwin-ecosysteme.fr

KRAKATOA

CONCERTS • PÉPINIÈRE • RÉSIDENCES • PÔLE RESSOURCES

HIVER 2013 / 2014

07/12 YODELICE **COMPLET !!!**

13/12 JASON LYTTLE
& THE YOUNG RAPTURE CHOIR

14/12 KRAKABOUM – 15H30

18/12 THEMATIK... :
BOOKER SON GROUPE – 14H

21/01 RED FANG
+ THE SHRINE + LORD DYING

À LA ROCK SCHOOL BARBEY
23/01 BERTRAND BELIN
+ JACH ERNEST

05/02 BLACK REBEL MOTORCYCLE
CLUB + KID KARATE

07/02 TARJA TURUNEN

08/02 GÔÛTER-CONCERT – 15H30
BENGALE

14/02 BABYSHAMBLES

06/03 ELYAS KHAN + JOY WELLBOY

13/03 GAETAN ROUSSEL

14/03 PIGALLE + MERZHIN

22/03 FAUVE **COMPLET !!!**

29/03 SHAKA POKK **COMPLET !!!**

TRAM ligne A arrêt Fontaine d'Arlac
Ouverture des portes à 20h / concerts à 20h30
Tél : 05 56 24 34 29 >> www.krakatoa.org





© Marine Decremps



© Marine Decremps

L'Agrapheuse, Arts Graphiques à Emprunter pour un Usage Sans Exclusivité, est une artothèque nomade vouée à l'accessibilité à l'art, à l'aide aux artistes et à la valorisation de la création locale. Rencontre avec Céline Lakyle et Maud Modjo, deux artistes « à louer ».

L'AGRAPHHEUSE QUE L'ART SOIT LOUÉ

« L'Agrapheuse découle du Projet cadre, un collectif qui défend le droit de monstration des œuvres d'un artiste en dehors de l'institution musée et dans une logique sans monétisation systématique ou propriété exclusive », explique en préambule Céline Lakyle, artiste du collectif. « Nombreux sont ceux qui souhaitent acquérir des œuvres sans en avoir les moyens financiers ; d'autres au contraire peuvent se le permettre, mais ne désirent pas entrer dans une logique de collection. »

Des constats à la base du projet d'artothèque nomade, créée par Caroline Cesareo. Le principe de L'Agrapheuse ? Pour 1 euro par jour (location pour 15 jours minimum), on peut repartir chez soi avec une œuvre sans avoir à l'acquérir, « s'en imprégner un temps, puis la laisser ensuite voguer vers d'autres murs ». L'Agrapheuse, fondée par Lesly Tychsem et Caroline Cesareo, regroupe actuellement sept artistes, tous d'ici : Céline Lakyle, Maud Modjo, David Fichou, Sarah Barthe, Mathieu Aerosept, Lauranne Quentric et Caroline Cesareo. Un lien graphique, formel, entre tous ces artistes ? « À ce jour, on est réunis sous le lien de l'art graphique, proche de l'illustration », éclairent les deux interviewées. Niveau organisation, une partie s'opère via Internet et les réseaux, Caroline Cesareo vivant à Bristol, au Royaume-Uni. Des regards ici, mais ainsi une vue d'ailleurs. L'Agrapheuse fonctionne de fait en autogestion. « Chacun met la main à la pâte pour trouver des lieux

d'exposition, réaliser des plaquettes. Il n'y a pas un décideur », explique Maud Modjo. Quels sont les outils de diffusion mis en place ? Un site Internet, une mise en commun de réseaux, de partenaires, des démarchages dans les bibliothèques et médiathèques... Des expositions sont organisées régulièrement dans des lieux spécialement investis ou directement chez les artistes. Le premier accrochage a eu lieu en mars 2013.

Aujourd'hui, cette artothèque nomade compte une soixantaine d'œuvres. Chaque artiste touche les bénéfices directs de la location. Pour l'heure, L'Agrapheuse ne peut constituer la seule source de revenus... Tous exercent une activité artistique complémentaire. Balbutiant dans son développement, ce jeune projet véhicule des valeurs telles que l'accès à l'art au plus grand nombre, la proximité et le local, les découvertes et les rencontres... Bien des valeurs à agrafer dans les mémoires et à encourager.

Marine Decremps

L'Agrapheuse : www.lagrapheuse.fr et facebook.com/lagrapheuse

À Darwin, si tu veux trouver ce que tu cherches (quelqu'un ou quelque chose), tu dois poser des questions : une philosophie qui n'est pas celle de la facilité et qui convient à notre curiosité. On a RDV avec Philippe Barre. Acteur essentiel du projet d'écosystème de la Caserne Niel, il est aussi devenu un personnage, de ceux qu'on se plaît à commenter en ville. Entendant tout et son contraire, Junkpage a choisi la rencontre.

FRANCHEMENT

Ambiance studieuse à l'étage coworking. Pas de grand bureau en vue avec son nom sur la porte. Un service « conciergerie », qui sert à tous, se charge de le prévenir. On s'installe autour d'une grande table dans un endroit qui ressemble à un passage, et d'ailleurs des gens passent, tout le monde se connaît. De temps en temps, il lève les bras pour redéclencher la minuterie : fiat lux. Est-ce que ça le dépasse, Darwin ? « Non. Si, certains soirs. » Il redit la phrase déjà dite : « Quand je sais qu'il y a des vagues et que je suis là. » Surfeur, il aurait pu avoir la vie tranquille, très tranquille même. Quand on a un père qui a gagné beaucoup d'argent (en travaillant), on peut choisir entre plusieurs vies : Philippe Barre a pris l'option Darwin. Est-ce qu'on ne dit pas un peu tout et n'importe quoi à son sujet ? Il a l'habitude... « L'aventure Darwin est incroyable, passionnante, ça contrebalance tout le reste. » Il cite (trop facilement ?) l'économiste Keynes : « La difficulté n'est pas de comprendre les idées nouvelles, mais d'échapper aux idées anciennes. » Il expose la complexité des enjeux. On évoque la participation de la Fabrique Pola, qui était présente au tout début du défi, vers 2005. Les mots ralentissent. L'absence soudaine de Gabi Farage, le manque. Pudeur. On reprend. L'objectif n'est pas de devenir plus riche (lui, à titre personnel, il l'est beaucoup moins vu ce qu'il a investi), mais « de faire œuvre d'intérêt général, de changer les paradigmes ». Certes, il maîtrise le discours : n'est-ce pas cela avoir des convictions ? Il évoque la responsabilité des entrepreneurs quand ils s'inscrivent dans un territoire. Ça fuse, le quart d'heure prévu devient trois. On l'interroge – c'est légitime, le projet et la façon sont inhabituelles – sur ses motivations. Comme si la sincérité de son engagement était douteuse, les gens relèvent des contradictions, en appellent à l'intégrité (la fameuse). Philippe Barre assume : les tensions dans lesquelles forcément il se retrouve, les tentations de confort et de facilité, y résister. S'il n'a pas envie de se justifier, il adore expliquer. Il n'a pas basculé dans l'éco/co/écolo à tout-va, comme ça, un matin. C'est un cheminement. Grandir au bord de la Garonne, le rapport à la nature, l'océan ; un voyage scolaire en Allemagne à 9 ans et la découverte de l'attitude « verte » ; et puis, enfant, son accident à l'œil, et avec cette différence sa relation aux autres qui se complique. Sa vision modifiée générera une sensibilité esthétique particulière. Il fera du graphisme, de la photo. On parle de culture et des artistes qu'il croise ici : « J'ai évolué. Maintenant je sais que la diversité fait la richesse. » Il aime particulièrement « laisser grandir la mauvaise herbe qui pousse entre les interstices ». Pour lui, la mémoire d'un lieu est un héritage vivant : au lieu d'en faire un carcan, on s'en sert de moteur. On sort d'ici avec la sensation que des choses impossibles sont possibles (on a quand même plus souvent l'impression du contraire) et que s'il était resté assis, peinarde à côté de son longboard à regarder les vagues, Darwin – dans lequel viennent aussi bien les ministres que les skateurs – n'en serait sûrement pas là. **Sophie Poirier**

Tout comprendre sur le projet : www.darwin-ecosysteme.fr



D.R.

La compagnie
Androphyne installée
à Hossegor invite à
découvrir l'artiste
plasticien performer
polonais et oublié Elias
Pozorski lors de la
soirée *Searching for
Elias #1. Portrait.*

VOIR POZORSKI AVEC LES YEUX D'ANDROPHYNE

Il n'était pas bavard, voire bougon, avec ce côté Bukowski polonais. Il n'aimait pas parler de son travail, et encore moins que les autres le fassent pour lui. Il est donc presque miraculeux que la compagnie de danse – art dont elle n'avait que faire – Androphyne ait pu contacter le plasticien Elias Pozorski, qu'il ait accepté de les rencontrer et de partager, ultime miracle, un projet avec eux à 85 ans. Malheureusement, alors qu'ils avaient bien avancé ensemble sur ce projet de création, Pozorski décédait en septembre dernier. Se sachant condamné, il avait laissé au chorégraphe Pierre-Johann Suc des notes et indications afin de le guider pour terminer cette œuvre. Ainsi, la soirée du 10 décembre prévue au Cuvier, *Searching for Elias #1*, s'est transformée en une sorte de soirée hommage où l'on découvrira au travers d'archives le parcours de cet homme singulier, ainsi que sa dernière œuvre, élaborée au-delà de sa mort grâce à la compagnie Androphyne.

On peut clairement qualifier le parcours artistique d'Elias Pozorski, entamé en Pologne, de chaotique. Il s'inscrit à l'Académie des beaux-arts de Cracovie à 19 ans en peinture et scénographie. Déçu par l'enseignement, il fait deux séjours à Paris puis revient à Cracovie, où, en 1955, la rencontre avec le metteur en scène Tadeusz Kantor et son théâtre Cricot 2 fait tout basculer. À lui la vie d'artiste avec cette deuxième famille. Bien qu'il ne fasse pas partie du premier cercle de la troupe, il a lui aussi été touché par l'esprit dada et les prémices du happening. Ainsi, lui, le peintre, devient un performer de la première heure. En 1956, alors que des grèves ouvrières soulèvent le pays, il imagine une mise en scène dénonçant la censure, et mêle sculpture, musique et action : la crémation publique de haut-parleurs (*speakers*) diffusant discours et messages politiques de personnalités polonaises et russes (*Speaker 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7*).

Il est emprisonné environ un an suite à ce happening, et il révèle plus tard que sa carrière a véritablement commencé dans la solitude de sa cellule. Mais il sait aussi que l'avant-garde n'est pas en Pologne. Il part aux États-Unis, puis en Grande-Bretagne, où il rencontre John Dunbar, le mouvement Fluxus, les Beatles via Yoko Ono, ou Harald Szeemann, commissaire d'exposition de génie, qui apprécie l'anarchisme et l'absence de compromis de Pozorski. Malgré l'amitié qui les lie, Pozorski, qui travaille alors sur ses *Body vs Object*, refuse de participer à l'exposition « When Attitudes Become Form », œuvre-manifeste de l'art de la performance, car sponsorisée par Philip Morris Europe. La rupture définitive entre les deux hommes aura lieu en 1972. Deux ans après, Pozorski repart en Pologne avec femme et enfants, et il disparaît du monde des arts et de la culture en 1974, presque aveugle suite à une maladie dégénérative des yeux. Mis sur sa piste en 2008, alors qu'ils étaient en Pologne pour le tournage de *Faites demi-tour dès que possible*, les membres de la compagnie Androphyne ont été séduits par le travail de ce personnage présenté comme un peu fou. Mais assez génial. Leur proposition mêlant chorégraphie, vidéo, archives et arts plastiques rallume la lumière sur cet esprit libre et contestataire. **Lucie Babaud**

« *Searching for Elias #1* », en mémoire d'Elias Pozorski,
le mardi 10 décembre à 20 h 30, Cuvier, Artigues-près-Bordeaux.
www.lecuvier-artigues.com

La Pozorski Fundacja Sztuki vient de mettre en ligne la vidéo de *Body vs Object* de 1967.

CULTURE 2013-2014

VOS GRANDS RENDEZ-VOUS EN DÉCEMBRE – JANVIER
SUR LA RIVE DROITE



6.12 | **UBU ROI** compagnie les Lubies
théâtre, à partir de 12 ans | 6, 12 euros
Auditorium, Floirac
infos & réservations 05 57 80 87 43

17.12 | **THE DOORS ARE OPENING** Baptiste Pizon
conférence musicale, tout public | gratuit
Médiathèque François Mitterrand, Bassens
infos & réservations 05 57 80 81 78

21.12 | **PERFORMANCE GOURMANDE SPEED FOOD**
sur réservation | 6, 10 euros
Rocher de Palmer, Cenon
infos 05 57 54 45 52
réservations à la Maison des associations à partir du 2.12

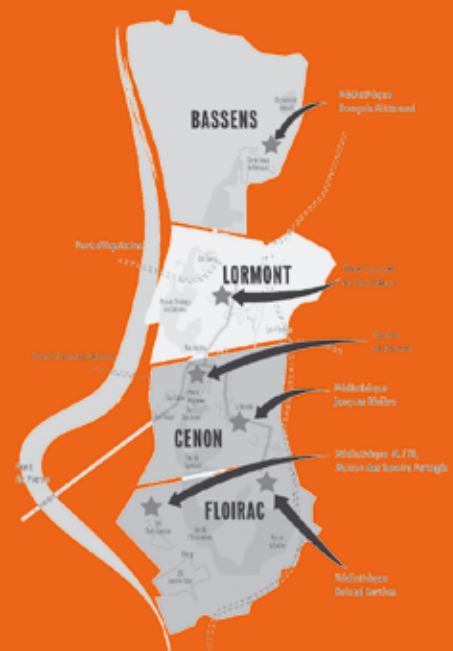
6 & 13.12 | **BIB INVADERS**
création de jeux vidéo | gratuit sur réservation
Pôle culturel Bois Fleuri, Lormont
infos & réservations 05 56 74 59 80

11.01 > 02.02 | **LE MOIS DE LA DANSE**
spectacles, stages, ateliers...sur réservation
Château Palmer + Rocher de Palmer, Cenon
infos & réservations 05 56 86 38 43

18.01 | **BIP**
match d'improvisation théâtrale, tout public | 13 euros
M.270, Floirac
infos & réservations 05 57 80 87 43

24.01 | **SI LOIN SI PROCHE... LES BALKANS**
Cie Mohein
Musique, tout public | 10 euros
Pôle culturel Bois Fleuri, Lormont avec Musiques de Nuit
infos & réservations 05 57 77 07 30

31.01 | **MUSIQUES ELECTRONIQUES**
Daniel Brothier, saxophoniste & Izwalito, DJ
conférence musicale, tout public | gratuit
Médiathèque François Mitterrand, Bassens
infos & réservations 05 57 80 81 78



+ D'INFOS WWW.BLOG-RIVEDROITE.FR



Einstein on the Beach est une structure qui monte des événements autour des mouvements musicaux prospectifs. Son directeur artistique, Yan Beigbeder, parle d'Einstein autour d'un café.

EINSTEIN ON THE BEACH PRINCE DES SOIRÉES IMPROVISÉES

Le rendez-vous était pris à L'Abrenat, mais le troquet était fermé. Qu'à cela ne tienne, le fondateur et programmeur du collectif Einstein on the Beach improvise. Une banquette au fond du Café des halles accueille l'entrevue. L'association a vu le jour en 2003. Yan Beigbeder travaillait alors sur le festival de jazz contemporain et musique improvisée Jazz à Luz. « Au bout de cinq ans, j'ai eu envie de créer une structure dédiée à la diffusion de musique improvisée, à réaction, contemporaine, et à la fabrication d'événements pour le compte des collectivités locales », explique Yan. « En Aquitaine, il y avait peu d'endroits dédiés à ces pratiques, et même s'il y a des diffuseurs ou des artistes présents, ils ne sont pas suffisamment soutenus. » Le nom, Einstein on the Beach, a été choisi en référence à l'opéra éponyme de Philip Glass de 1976 qui a révolutionné les codes de la musique. « Un oxymore entre l'aspect un peu barbant de ce genre de musique – ce qui n'est pas du tout vrai ! – et le côté récréatif de "on the beach". » À ses débuts, Einstein on the Beach programait des événements culturels en Pyrénées-Atlantiques, un festival de ciné-spectacle dans les Landes, des « concerts improbables dans des lieux improbables » ou le festival Russie mon amour dédié à la scène expérimentale russe. Depuis cinq ans, l'association développe plusieurs formes de diffusion, recentrées dans la région bordelaise. Des concerts secrets (« L'idée est d'utiliser le principe de communication des rave-parties »), des soirées à tiroirs, mêlant plusieurs ambiances sonores... « Tout cela a duré un temps, et puis comme nous aimons bien changer, nous avons

monté La Débauche. » Késako ? « Il s'agit de concerts tous les 2^e et 3^e vendredis du mois, à l'heure de l'apéritif, avec tout ce qu'on peut imaginer de l'univers de la débauche : sortie du travail, débauche de musique... » Pour poursuivre, Yan Beigbeder a imaginé les soirées Carte (presque) blanche : une semaine de concerts dans divers lieux. La prochaine sera dédiée au mouvement free improv, mouvement d'improvisation totale révélé au début des années 1960, et se tiendra à L'Abrenat, au Bootleg et chez Cdanslaboite. Lê Quan Ninh, Joëlle Léandre ou Phil Minton rencontreront la nouvelle génération d'improvisateurs bordelais Mathias Pontévia et Didier Lasserre. L'association proposera un stage vocal tout public avec Phil Minton, vocaliste et trompettiste d'avant-garde. Côté accompagnement d'acteurs, Einstein on the Beach travaille avec l'Ensemble Un, grand orchestre rassemblant des musiciens de cette scène underground. Un premier concert est prévu en mars 2014 au CAPC à l'occasion de la clôture de l'exposition dédiée à Sigma. Pour conclure, quel est le public pour les musiques improvisées ? « Il s'avère assez éclectique, intergénérationnel, curieux, désireux de vivre des expériences avec une musique non idiomatique mettant en jeu l'urgence, instinctive. » Rendez-vous pris ! **MD**

Carte (presque) blanche, les 3, 6, 7 et 8 décembre, divers lieux ; stage vocal avec **Phil Minton**, les 4, 5 et 6 décembre, Bootleg ; **La Débauche**, le 13 décembre, dès 19 h 30, L'Abrenat ; **Einstein on the Beach**, 86, rue de la Rousselle, Bordeaux. www.einsteinonthebeach.net

On va oser l'écrire : d'autres endroits comme ça, à Bordeaux, il n'y en a pas. L'Envers, c'est un lieu culturel – eux ils disent carrément « on se sent plus proche de la MJC que de la galerie » – tenu par trois bénévoles, hyper investis mais qui bossent à côté : Anaïs, Julien et Thierry.

VIENS, JE SUIS À L'ENVERS

Ils ont ouvert en mars 2012, discrètement, et ils se considèrent encore dans l'étape de la mise en place. Ils avancent petit à petit, constatant que « ça marche de mieux en mieux » et s'appliquent à bien faire. L'Envers se situe rue Leyteire, dans le quartier Saint-Michel. De l'extérieur, derrière la grille grise, vous pouvez imaginer un atelier, un truc à l'arrache, underground. Quand vous passerez la porte, vous serez surpris... L'espace conçu au départ par/pour des archis a une sacrée gueule, une belle gueule de belle galerie, même. À partir de là, déjà, il se passe quelque chose d'inattendu.

Anaïs, la plus jeune du trio, fait des études en Projet, médiation artistique et culturelle à l'UT, Thierry est webmaster free-lance et Julien travaille comme machiniste dans le cinéma. Grâce aux coïncidences de la vie, l'un d'entre eux a eu la possibilité d'avoir cet endroit, qu'ils appelleront L'Envers – en référence à un squat de Montréal dans lequel il se passe plein de trucs. C'est parti : un statut d'asso pour la légalité, du travail et de l'investissement pour les compétences et une programmation basée sur l'excitation, le plaisir, les rencontres. L'Envers se développe davantage comme une logique, une réaction aussi. Entre la scène officielle (labels, galeries, grandes salles, institutions) et les caves (ou les murs des restos), ils trouvent que pour les artistes à Bordeaux il y a un manque... Voilà donc leur lieu culturel. « Pas artistique. » On nous précise : « L'art est contenu dans la culture, et pas le contraire. Ça n'est pas l'art qui serait au-dessus du reste, pas ici en tout cas. » Alors un vernissage s'appelle simplement ouverture d'exposition. Pour la prochaine, comme pour la précédente (street art et concert planant), il y aura un « concert dessiné » au sous-sol.

Julien pensait qu'ils auraient le temps d'apprendre, mais ça se passe bien, donc ça s'accélère. Ils se posent de bonnes questions, surtout celles qui ont à voir avec l'exigence et la déontologie : quand on ouvre un lieu, « il y a une forme de politesse à être à la hauteur du public ». Ils ne prennent rien à la rigolade, à part eux (« Si tu nous avais dit il y a trois ans qu'on aurait un lieu comme ça, on t'aurait ri au nez ! »). Ils réfléchissent à cette logique économique, au bénévolat et aux limites, à toutes ces questions qui vont se poser en parallèle de la progression du lieu. Tout en restant légers et heureux. Le défi est là.

Donc, on récapitule : à L'Envers, il y a des expositions, des concerts, du graff, de la photo, des lectures, des performances, des installations vivantes ou sonores, des collectifs ou des solos, des DJ's et des coloriations, des projections et des lancements, un bar au fond, des influences punk, hip hop, rock, transe, jazz, lyrique, électro... Une somme de tout ce qui fait culture. **SP.**

« **Faim dévorante** » de **Maud Modjo**, dessins sur papier tendu, exposition du 12 décembre 2013 au 12 janvier 2014. Ouverture le 12 décembre à 18 h : concert dessiné avec l'artiste + David Fichon + le groupe Obbozuku Mee Johnston.

« **Steel and Bones** » de **Julie Portal**, plasticienne membre du collectif LCDC (Les chattes du cimetière), exposition et installation du 18 janvier au 6 février 2014.

L'Envers, 19, rue Leyteire, Bordeaux. lenvers-asso.tumblr.com

ADAMS

*l'Ecole Supérieure des Techniques
du Spectacle & de l'Audiovisuel*

devient

ADAMS 3iS

INSTITUT INTERNATIONAL
IMAGE & SON

CINÉMA AUDIOVISUEL

Titres certifiés par l'Etat (BAC+2 et BAC+3)
montage, image, son, production et réalisation

SPECTACLE VIVANT

Titres certifiés par l'Etat (BAC et BAC+3)
régisseur son et lumière, technicien du spectacle

3iS, 1^{er} campus audiovisuel d'Europe

2 sites avec **Adams 3iS BORDEAUX** (Bègles)
et **3iS PARIS** (Elancourt)

4 filières en enseignement supérieur
+ de 40 formations pour les professionnels

JPO à Bègles les 11 décembre 2013 & 25 janvier 2014 !

ADAMS 3iS - rue des Terres Neuves 33130 Bègles - tél. 05 56 51 90 30
info@adamsformation.com - www.adamsformation.com - www.3iS.com

Retrouvez aussi 3iS sur



aQUITAINE en scène

PLUS DE 200 ÉVÉNEMENTS CULTURELS

CINÉMA • MUSIQUES • ARTS DE LA SCÈNE • LIVRE • PATRIMOINE • EXPOSITIONS ET COLLOQUES

AQUITAINEENSCENE.FR

**Décembre
s'anime avec**

**Les Nuits Magiques
du cinéma d'animation pour
tous les publics**

4 - 15 décembre

AU FESTIVAL - BÈGLES

À L'ENTREPÔT - LE HAILLAN

SÉANCES À L'UTOPIA

**ciné-concerts " Pierre et le Loup"
et "Le piano magique"**

À L'AUDITORIUM - BORDEAUX

**Et toujours Lettres du Monde
jusqu'au 14 décembre**



RÉGION
AQUITAINE



Facebook.com/Aquitaineenscène





Alexander Bălănescu, cl. Julia Kretsch



Iiro Rantala, DR

La Roumanie nous dépêche l'un de ses plus brillants musiciens, la Finlande fait de même, le Liban envoie un oudiste facétieux, et des Balkans débarque un artiste qui bataille pour réhabiliter les Roms.

EST OUEST NORD SUD

L'homme est né à Sarajevo, d'une mère serbe et d'un père croate. Il vit aujourd'hui à Paris et dirige l'Orchestre des mariages et des enterrements. Goran Bregović s'était fait un nom dans sa Yougoslavie natale en formant dans les années 1970 le plus populaire des groupes rock du pays (Bijelo Dugme) avant d'être repéré par Emir Kusturica, qui lui commande la musique de son film *Le Temps des Gitans* (déjà), puis *Arizona Dream* et *Underground*. Le retour à la scène lui devient indispensable, et l'Orchestre voit le jour, confortant Bregović dans son projet d'illustration de la culture rom, qui culmine avec *Champagne for Gypsies*, son dernier album. Le rocker y signe un éloge du génie musical gitan et, assis devant le grand Orchestre, il dirige un répertoire qui est un véritable hymne à la culture populaire d'un peuple sous pression. Chacune de ses visites en Gironde (en particulier les passages mémorables aux Nuits atypiques de Langon) emballe le public. Retour attendu d'un artiste consacré à travers le monde. Venu de Roumanie, le violoniste Alexander Bălănescu a d'autres options, tout aussi fédératrices. Issu de la culture classique, il dirige le quartet qui porte son nom, mais a transformé la formation ordinairement tournée vers la musique de chambre. Le Balanescu Quartet attire l'attention en revisitant les compositions de Kraftwerk. « *Le violon existe depuis plus de deux siècles*, proclame-t-il, *nous allons le mettre en harmonie avec les compositions modernes*. » Dont acte. Sa version de *Das Modell* (de Kraftwerk, reprise comme générique par l'émission

Snark sur Arte à la fin des années 1990) signe une méthode en même temps qu'un style. Un « *Modell* », comme dit la chanson... Rabih Abou-Khalil est un musicien libanais (oudiste) plus difficile à cerner. Ses albums, toujours impeccablement emballés dans de luxueux écrins, le révèlent tantôt attablé devant un plateau d'huîtres et d'humeur parisienne dans l'inspiration, tantôt prêtant l'oreille au duduk arménien qu'il invite sur disque, tantôt, comme dans son dernier enregistrement (*em português*), ouvert aux sonorités lusophones. Il se livre alors à une véritable débauche de notes, et son oud percutant y invente, avec le chant du fadiste Ricardo Pais, un folklore imaginaire. Imagination qui onques ne fit défaut au pianiste finnois Iiro Rantala, cet homme qui allie une virtuosité machiavélique et un sens du spectacle d'exception. Dans un jeu étourdissant, il dissèque les genres, et les ranime en les réorganisant à sa guise. Swing, ragtime, bebop, baroque : sous ses doigts, une musique inconnue naît à chaque mesure. Auteur d'une histoire du jazz très personnelle (l'album *My History of Jazz*) où il juxtapose dans une genèse hardie Bach, Gershwin et Thelonious Monk, Iiro Rantala propose une aventure musicale exaltante. **José Ruiz**

Goran Bregović, le 16 janvier 2014 à 20 h 30, Le Pin Galant, Mérignac, www.lepingalant.com
Alexander Bălănescu, le 11 janvier 2014 à 19 h 30, Rocher de Palmer, Cenon, www.lerocherdepalmer
Iiro Rantala, le 10 décembre à 19 h 30, Rocher de Palmer, Cenon, www.lerocherdepalmer.fr



The James Hunter Six, DR

Les plus anciens (ou les plus curieux parmi les nouveaux venus) ont connu la série des compilations *Rythm and Blues Formidable* qui rassemblaient la crème des 60's du genre. Qu'à cela ne tienne, la relève est assurée.

RYTHM AND BLUES FORMIDABLE

Car c'est une série de cette veine-là qui chauffera à blanc la scène du Rocher dans les semaines qui viennent. Par ordre d'apparition sur scène, ce seront les Bordelais des Shaolin Temple Defenders qui ouvriront le bal. Infatigables guerriers de la soul, ces baroudeurs racés nourrissent leur musique d'une énergie et d'un sens du spectacle qui les distingue. Dix ans que ces drôles de moines portent à travers le monde la bonne parole du Temple du funk qu'ils ont choisi de défendre. Une forme de prosélytisme bien païen mené avec cœur par le chanteur Brother Lion, que porte la puissante section rythmique et les deux cuivres. Les STD ont assimilé toute la culture funk et soul possible, et rendent même hommage à leurs inspireurs dans des chansons musclées avec des citations aussi explicites que leur reprise de *Kung Fu Fighting*. Une célébration de la soul éternelle. Être né au sud de la *Bible Belt*, qui sépare virtuellement la région du sud-est des États-Unis, berceau du blues et du rhythm'n'blues, n'est donc pas une condition obligatoire pour revendiquer cette musique de sueur et de cœur : les STD en sont un bel exemple. James Hunter en incarne un autre, lui qui vit le jour en plein Essex, ce qui ne l'empêcha pas de se passionner très jeune pour le rock'n'roll et le rhythm'n'blues des 50's. De tournées avec Aretha Franklin ou Etta James, en albums personnels au fort goût de soul du Sud, James Hunter se présente en interprète légitime du genre jusqu'à son dernier album où les cinq musiciens qui le soutiennent sont intégrés au projet du chanteur compositeur. Sa voix rappelant celle d'un Sam Cooke (le créateur de l'hymne *Shake*) rugit ou susurre aux enveloppes rythmiques des cuivres rutilants. Une charge salubre au nom du rhythm'n'blues, l'original. Et si tous les chemins y mènent, ceux que prit le guitariste Robben Ford lui ont permis d'aborder son tout dernier album avec un bagage consistant : cuivres de parade, orgue poisseux, rythmique implacable, et sa guitare qui se promène avec les notes justes. Robben Ford est le vétéran de l'équipage rhythm'n'blues qui secouera le Rocher dans les jours qui viennent. Rodé depuis les années 1970 au jazz et au jazz rock, le voici de retour en terre soul et blues avec le récent LP. L'hiver sera chaud. **JR**

Shaolin Temple Defenders, le jeudi 5 décembre à 20 h 30
The James Hunter Six, le mercredi 11 décembre à 20 h 30
Robben Ford, le vendredi 31 janvier 2014 à 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr

« Où est le mal à vouloir rester chez soi, seul avec sa collection de disques ? Ça n’a rien à voir avec collectionner les timbres ou les dessous de bière. Il y a tout un monde là-dedans, plus doux, plus sale, plus violent, plus paisible, plus coloré, plus sexy, plus cruel, plus aimant que le monde où je vis ; il y a de l’histoire, de la géographie, de la poésie, et mille autres choses que j’aurais dû apprendre à l’école – même de la musique. »
Extrait de Haute Fidélité de Nick Hornby.

par **Arnaud d’Armagnac**

HIGH FIDELITY

Le vinyle vit peut-être ses meilleures années, trente ans après avoir été officiellement remplacé par le CD. Après l’overdose de musique dématérialisée, on observe un retour en arrière des mélomanes, vers un âge où la musique était palpable et où l’objet avait une histoire incontestable. Un point sur les bons spots de Bordeaux où dénicher du neuf et de l’occasion.

Total Heaven

C’est le temple du vinyle neuf et récent avec une vraie conception anglo-saxonne du job. Aucun disque n’est là par hasard, tout évoque une présélection de passionnés doués. Une place forte des disquaires indépendants en France.
Spécialité : *neuf / rock indé.*
6, rue de Candale (Victoire).

Micita

Voilà le type d’endroit auquel personne ne pense et où l’on trouve toujours ce que l’on cherchait depuis des années. Une vraie mine d’or si l’on veut bien se donner la peine de fouiller.
Spécialité : *le disque rare coïncé au milieu de cent qu’on a déjà.*
7, place de la Ferme-de-Richemont (Victor-Hugo).

Fnac

Vu de loin, c’est probablement l’intrus de la liste, mais grâce à Dominique qui gère son rayon de main de maître, la Fnac de Bordeaux a toujours eu bonne presse chez les acheteurs de vinyles. Une sélection de nouveautés et de rééditions vraiment pointue. Bon choix d’import, également.
Spécialité : *neuf / import.*
50, rue Sainte-Catherine.

Au Dénicheur

Ce brocanteur n’est pas strictement un magasin de disques, mais on y trouve une bonne sélection d’occasions qui a le mérite de tourner énormément d’un jour à l’autre. L’avantage est que le patron opère déjà une bonne sélection en amont. On y trouve donc beaucoup de classiques et d’albums phares.
Spécialité : *les 100 meilleurs albums de l’Histoire.*
12, rue de la Cour-des-Aides (Saint-Pierre).

Diabolo Menthe

Diabolo Menthe est à l’origine du Salon du disque, cette foire à l’occase qui se tient au Parc des expositions une à deux fois par an. Plus porté sur le mainstream et la variété française que les autres magasins.
Spécialité : *variété française / mainstream.*
30, rue de Cheverus (Pey-Berland)

Charcuterie 44

La Charcuterie a un nom qui déroute pour un disquaire, mais, de fait, c’est une excellente façon de fouiner sans se mêler à la foule. Le magasin est tenu par un ancien de Total Heaven reconverti dans le vintage au sens large.
Spécialité : *garage / oldies.*
44, rue Camille-Sauvageau (Saint-Michel).

Bam Balam

Un magasin en trompe-l’œil. Le rangement est anarchique, et il est parfois difficile de passer entre les travées de disques, mais le choix est conséquent. Et quand on en a fini avec le large éventail de la façade, on s’aperçoit en taillant le bout de gras avec le patron que l’arrière-boutique regorge de collectors et de raretés.
Spécialité : *70’s / collectors.*
29, cours Pasteur.

Deep End Records

Comme Total Heaven, le magasin se prête aux longues discussions autour de son impressionnante collection de raretés. Le patron est un passionné et il a le nez pour dénicher des objets incroyables : jazz d’avant-garde, musique contemporaine et indus obscurs.
Spécialité : *jazz / soul / curiosités.*
16, rue Porte-Basse (Pey-Berland).

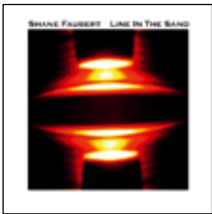


LABEL DU MOIS



La boutique trentenaire de disques **Bam Balam** (29, cours Pasteur, à Bordeaux) a créé son label dans le but de faire découvrir, au fil des disques, un catalogue psychédélique, expérimental, mouvant et imprévisible. Des albums qui ont une histoire, mais qu’une seule écoute ne suffit pas à dévoiler.

ALBUM DU MOIS



Line In The Sand

de **Shane Faubert** (folk, rock). Créateur et leader du groupe new-yorkais Cheepskates dans les années 1980, Shane Faubert revient – après une quinzaine d’années de silence – avec un bel album intimiste, toujours avec cette voix pure.

SORTIES DU MOIS

- Sahara** (EP) de **Smittech Wesson** (électro) chez Boxon Records.
- The Three Rules** d’**Art Vandelay** (hip hop) chez Platinum Records.
- Palm Is The Secret Place** d’**Arch Woodmann** (pop) chez Platinum Records.
- Pink Lady Lemonade** (Sticky Tongue Dada Licks) d’**Acid Mothers Guru Guru Gong** (rock, psychédélique) chez Bam Balam Records.
- Love Twice** de **No Truck Truckers** (rock) chez Some Produkt.
- Aspaldian** de **F. Rossé & M. Etxekopar** (musique traditionnelle) chez ZTK Diskak.
- Milaka** d’**Amaia Riouspeyrous** (musique traditionnelle) chez Agorila.
- Please Don’t Smoke on the Balcony** de **Cigar Electric** (rock) chez ZF Records

Rééditions double vinyle de **Groundation** (reggae, dub) chez Soulbeats.

Nouvelle compil Feppia Hiver 2013-2014 : télécharger et partagez la sélection qui vous est offerte sur www.feppia.org et id-aquitaine.com Ainsi vous soutiendrez les labels indépendants et leurs artistes. Ils font vivre la création et se battent pour votre plaisir. Répandez la musique alternative et défendez la diversité à leurs côtés. Une semaine sur deux, la Feppia choisit aussi pour vous une playlist diffusée sur O2 radio, MDM, RIG, BDC One, RTDR... À suivre sur facebook.com/feppia

LE ROCHER DE PALMER

NOËL APPROCHE, OFFREZ DES PLACES DE CONCERTS POUR 2014 !

PENSEZ AU PASS CONCERTS : 3 CONCERTS POUR 30€ *

* DANS UNE LISTE PRÉDÉFINIE

RAPHAËL GUALAZZI, TÊTES RAIDES, PATRICE, IBRAHIM MAALOUF, ROKIA TRAORÉ, STACEY KENT, BILAL-TRUFFAZ-MURCOF, BALANESCU QUARTET...

RÉTROUVEZ L'ENSEMBLE DE LA PROGRAMMATION JANVIER-JUIN 2014 SUR LEROCHERDEPALMER.FR

ROKIA TRAORÉ-MATHIEU ZAZZO



Black Knives, cl. Guillaume Gaesler



Agnostic Front, DR

Véritable légende de New York, Agnostic Front sera à Bordeaux en décembre. Il partagera la scène du Bootleg avec le hardcore de Black Knives et les Nantais Tromatized Youth.

HARDCORE PREMIÈRE ET NOUVELLE GÉNÉRATION

Avec trente ans de carrière, les Agnostic Front sont présentés dans le milieu hardcore comme les « papas ». Née à New York, dans l'East Side, la formation s'est imposée comme figure de proue de la scène punk hardcore de ces dernières décennies. Le line-up actuel compte encore deux membres fondateurs : Roger Miret au chant depuis 1982, et le guitariste Vinnie Stigma. Mike Gallo à la basse, Pokey Mo à la batterie et Joe James à la guitare sont quant à eux venus au début des années 2000. Agnostic Front a participé au Hellfest cette année, et c'est après un passage au Saint des Seins de Toulouse qu'ils poseront leur hardcore rapide au Bootleg. Symboliquement, de ce passage en Midi-Pyrénées le groupe légendaire ramène avec lui Black Knives. Formé en 2012, ce groupe toulousain pose pour la première fois ses instruments à Bordeaux. Hatebreed, Terror, Walls of Jericho résonnent parmi les influences qui les ont conduits à produire un hardcore teinté de métal. La formation – Éric Estrade au chant, Kevin Le Floch et Étienne Dumas à la guitare, Thomas Pedotti à la basse et Bastien Lafaye à la batterie – partage pour la première fois la scène avec Agnostic Front. Mais avec déjà un disque sorti, *The Rise*, et un album en préparation pour 2014, Black Knives a déjà joué au festival allemand Return To Strength, au Resurrection Fest en Espagne, et a partagé l'affiche avec Suicidal Tendencies ou encore Every Time I Die. La soirée sera également l'occasion de voir ou revoir les Nantais Tromatized Youth, du hardcore né en 1999 et reformé en 2013, après trois ans de silence. Ce dernier sera, on n'en doute pas, rompu au Bootleg grâce aux morceaux intenses et rapides de cette affiche. **Marine Decremps**

Agnostic Front + Black Knives + Tromatized Youth, le 9 décembre, à 20 h, Bootleg, Bordeaux. lebootleg.com



Tristesse Contemporaine, cl. Eric Beckman

Apatride, mixte et néo-parisien, Tristesse Contemporaine constitue le plus intrigant trio pop en activité sur le territoire. Entre Pet Shop Boys et A.R. Kane, cold wave d'obédience Factory et décadence éclectique, cette société secrète, lettrée à souhait, abolit la modernité au profit du souvenir.

LARMES DE JOIE

Dans l'avalanche perpétuelle des productions estampillées « musique à caractère électronique », le principe durable fait un petit peu plus long feu chaque jour. Ainsi considéré, le cas Tristesse Contemporaine ne peut que surprendre. Agréablement. En moins de quatre ans, ce singulier aréopage de *backseat drivers* a su régénérer la notion pop synthétique, dont on se demandait si ce nouveau siècle en avait encore cure. Loin de toute tentation nostalgique, la démarche évoque celle de Thieves Like Us, autres exilés sans frontières. Repérée par l'impeccable Dirty Sound System, épaulée au début par l'influent Pilooski, la formation s'est rapidement fait un nom, remportant suffrages critiques et enthousiasme du public. Avec ses synthétiseurs de pluie glacée et ses vocaux las au bord de l'évanescence, cette musique sans âge ni époque semble à la fois provenir de la bande originale de *Radio On* tout comme surgir des effluves d'un after racé où The Passions seraient pitchés en mode downtempo. Et ce n'est pas le remarquable *Stay Golden*, publié cet automne chez Record Makers, qui risque de brouiller les pistes. Bien au contraire, sa concision (9 titres en 33 minutes) et son humeur mélancolique à souhait exhalent un parfum de fausse éternité en écho à la pochette trompe-l'œil. Avec la disco sous Tranxène® Italiens Do It Better, la plus belle façon de s'évanouir puis de disparaître sur le dancefloor.

Giacinto Facchetti

Tristesse Contemporaine + Hologram,
jeudi 19 décembre, à 19 h 30, I.Boat, Bordeaux.
www.iboat.eu



Jason Lytle, cl. Garner

Objet de culte traversant les décennies, Jason Lytle s'est associé l'an passé au projet d'un enseignant, maître d'une chorale entièrement dédiée aux chansons de son ancien groupe, feu Granddaddy. Après une série de représentations, le Californien et les Charentais reviennent le temps d'une soirée.

LE FRENCH HOOTENANNY

Sans lui et sa secrète passion inavouable pour Electric Light Orchestra période disco, l'indie rock des années 1990 et 2000 aurait certainement eu moins d'appétence pour les synthétiseurs. Ancien skater, nourri au sein de Bad Brains et de Suicidal Tendencies, l'enfant de Modesto (Californie) a tutoyé les étoiles au sein de Granddaddy avant hiatus quasi définitif en 2006. Désormais, plus ou moins en solitaire selon l'humeur, Lytle poursuit sa carrière, fidèle à ses obsessions folk et pop, sur un mode que l'on qualifiera pudiquement de plus « confidentiel », en dépit d'une aura nullement entamée auprès de ses fans de la première heure. Parmi eux, Patrice Cleyrat, professeur de musique au sein du groupe scolaire Saint-Joseph de Cognac, qui, en 2007, décide d'initier la chorale de l'établissement – The Young Rapture Choir – créée en 2004 et qui avait déjà collaboré avec Laura Veirs en 2006. Au-delà des vertus éducatives, héritières de l'incroyable et fascinante aventure du Langley Schools Music Project canadien et d'une saine initiative en termes de répertoire, l'enseignant, depuis muté, caressait le fol espoir de faire venir l'idole le temps d'une poignée de concerts avec le juvénile chœur charentais. Ce qui fut chose faite le printemps dernier revient à la faveur du très boisé Winter Camp Festival. Cette re-création absolument exceptionnelle revêt évidemment un caractère incontournable. **GF**

Jason Lytle + The Young Rapture Choir,
vendredi 13 décembre, à 20 h 30, Krakatoa, Mérignac.
www.krakatoa.org



© Richard Dumas

Bertrand Cantat et Pascal Humbert ont sorti le mois dernier *Horizons*, premier album de leur nouveau groupe, Détroit.

AU BOUT, L'HORIZON



Tout artiste est un homme. En revanche, tout homme n'est pas un artiste. Bertrand Cantat en est un. Au nom prédestiné. Et, aujourd'hui, Cantat chante de nouveau, au sein de Détroit. C'est son seul métier, et c'est sa façon de s'exprimer. Chacun est libre d'écouter de nouveau l'artiste, sa voix cassée qui a marqué l'histoire du rock français, ses mots. Ou pas. Ceux qui ont choisi de l'entendre – et ils sont nombreux puisque *Horizons*, le premier album du groupe, est en passe de devenir disque d'or –, ont trouvé un objet émouvant et délicat, qui dit beaucoup de l'homme et de son histoire, et de la grandeur de l'art. D'ailleurs, il s'ouvre avec le morceau *Ma muse*, introduction sur ce lien qui unit Cantat à la musique, lien mis à mal parfois, souvent, mais lien indéfectible.

Un détroit est ce bras de mer qui sépare deux rives, mais qui les rassemble aussi, un mot qui, comme horizon, évoque un point de rencontre immatériel, évanescents. C'est le nom qu'ils ont choisi pour leur groupe, avec le bassiste Pascal Humbert. Ce dernier est un vieux compagnon de route, croisé en 1984, alors qu'il jouait au sein de Passion Fodder, et que le chanteur Théo Hakola signait le premier LP de Noir Désir. Cantat et Humbert se sont immédiatement reconnus dans une même émotion musicale, avec des références communes (Gun Club, Nick Cave, etc.). Et si leurs chemins se sont éloignés, chacun faisant sa musique de son côté (Noir Désir pour l'un et Passion Fodder puis 16 Horsepower, notamment pour l'autre), ils attendaient de se retrouver. L'album *Chœurs* accompagnant le spectacle, d'après Sophocle, de Wajdi Mouawad, fut la première occasion il y a un peu plus de deux ans. À la suite de ces retrouvailles,

Humbert s'est installé à Bordeaux, afin de travailler à l'élaboration du projet Détroit. *Horizons* est le fruit doux-amer de ce duo. Un bel objet mélancolique, nourri d'angoisse et d'humanité. Il est lumineux aussi, porté par des mélodies entêtantes, pour une balade erratique d'à peine une heure, accompagnée de ritournelles à la beauté dépouillée, le quatuor atypique – violon, alto, violoncelle et contrebasse à l'archet – dessinant un paysage musical triste et bouleversant.

À l'image de la pochette, une photo prise par le chanteur et retravaillée à la peinture par Jérôme Witz, cet album marque la volonté de rester debout dans un paysage désolé. Comme ce marronnier, au loin dans une lande, qui est le seul à avoir résisté, sans aucune logique apparente. À rester sur cette *Terre brûlante*, superbe morceau écrit par l'ami Faber, qui dit l'errance infinie, une traversée entre ciel et terre.

Chacun cherche le sens, la part d'ombre et de lumière de l'artiste, dans les paroles des douze morceaux de l'album. Et ce qui lui appartient ou lui échappe rencontre forcément une résonance, une interprétation chez l'auditeur. *Glimmer in your eyes* ou *Ange de désolation* expriment l'ineffable, évoquent les fantômes présents à ses côtés. Le titre *Horizon* raconte l'incarcération, la lutte contre la folie et la mort. *Le Creux de ta main* est un écho évident et isolé à Noir Désir. Le single *Droit dans le soleil*, écrit avec Wouajdi Mouawad, est réalisé par le Britannique John Parish, partenaire de PJ Harvey, notamment. Ion Meunier du groupe Shaka Ponk à la batterie, Bruno Green aux claviers et à la programmation, seront de la tournée qui débutera en juin 2014 à la Cigale, à Paris. Chacun est libre d'y aller. Ou non.

Lucie Babaud

DÉFENDEZ
LA LIBERTÉ
DE L'INFO



Offrez l'album
de Reporters sans frontières
9,90 € - Sortie le 5 décembre

**REPORTERS
SANS FRONTIÈRES**
POUR LA LIBERTÉ DE L'INFORMATION

AVEC LE SOUTIEN DE





© James Fierro

La BO parfaite si jamais l'apocalypse était causée par une éruption de bière.

RED IS THE NEW BLACK

Dans les journaux spécialisés, il n'est pas rare de lire « ce groupe est le nouveau Led Zeppelin », « ce groupe est le nouveau Kyuss ». C'est plus rare de se retrouver face à un groupe qui n'est le nouveau rien. Aux côtés peut-être de Valient Thorr, Red Fang fait figure d'ovni. Ces gars de Portland ont un mal très générationnel : ils sont dans la tranche d'âge qui a vécu Space Invaders, les jeux de rôles, les séries TV de science-fiction *cheap*, un peu tout ça en même temps. Quand on grandit au milieu des *comics*, de montagnes de disques et de films, de documentaires sur tout, on fait une synthèse et il devient difficile de faire le tri. Est-ce que la quatrième dimension a moins influencé ces gars que Black Sabbath ? Est-ce que le Saturday Night Live ne les a pas autant constitués que Donjons et Dragons ? La réponse est dans la question. Tout ça transpire à chaque seconde. Des *rednecks*, de la bière, de l'humour nerd. Red Fang donne l'impression d'un mash-up entre *Shérif, fais-moi peur* et *Wayne's World*. Connus pour ses clips à l'humour d'élite, le groupe prend au contraire sa musique très au sérieux. Red Fang joue comme des teenagers qui tyrannisent le garage de leurs parents. Ça sent la crasse et le parasite. *Human Remains* et *Prehistoric Dog* devraient être classés patrimoine historique dans la communauté *redneck*. Au Hellfest 2013, le groupe a passé un palier indéniable avec un show compact et vraiment au-dessus. Chose confirmée comme n'étant pas un accident quand leur troisième album *Whales and Leeches* est sorti cet automne. Red Fang évolue mais ne se renie jamais : même énergie que sur le premier disque, mais un impact plus maîtrisé. On peut chanter sans problème, mais il faut accepter dans le package le sentiment de s'être poliment fait rouler dessus par un bulldozer. Les guitares agressent les baffles, la batterie invoque le fantôme de Keith Moon dans son avalanche permanente et le chant s'élève des bas-fonds de la rythmique pour tenter d'exister, comme ces plantes qui s'extirpent du béton, mais en plus rauque. **AA**

Red Fang, mardi 21 janvier, à 20 h 30, Krakatoa, Mérignac. www.krakatoa.org



DR

C'est aussi ça d'être pauvre... nous conte Oxmo. Sa liberté à lui, c'est d'utiliser cette voix grave pour nous enivrer de mots et les placer sur des maux. Mais ses phrases en phase avec notre temps coulent comme la pluie en ce mois de décembre. 365 jours passés, comme il le chante dans ses envolées chanson et rap. Le grand Al Puccino nous soulage de phrasés perçants. Ce 13 décembre, vous faites quoi ? À ce stade, c'est plus qu'évident.

PERSONNE NE T'AIME

On n'en démord pas, le goût des pavés résonne dans sa voix. L'artiste, d'origine malienne, a été élevé dans le 19^e arrondissement de Paris. Il a vécu au cœur du rap des années 1990 entre *featuring* avec Booba (*Pucc Fiction*) et films X. Il vit sa vie comme un Black Jack (Brel). Il a tout testé. Et avec la maturité, c'est la musique qu'il aime affranchir de ses chaînes. D'abord le jazz, avec l'album *Lipopette Bar*, puis des collaborations entre deux pays pour l'album *Paris-Bogota* et enfin, *Un roi sans carrosse*, en 2012. Dans ce dernier, il effleure la chanson française (influencé par Léo Ferré) sans vraiment la mordre à pleines dents. Mais les racines du hip hop font toujours vibrer ses cordes vocales comme ses beats font frémir le sang qui coule dans nos veines lorsqu'il raconte ces épopées du quotidien, souvent tragi-comiques. Faire les trois-huit, ramper sur le pavé, éviter les gouttes, la chaleur des bouches de métro, c'est cette ambiance qui gronde de sa voix caverneuse, dont on se délecte avec malice. Oxmo est cet artiste underground inclassable et incontournable. Son flow, il le fait gamberger sur de fines instrumentations. Cette métaphore du rap français personnifié fait s'envoler les assonances du bitume aux arcs-en-ciel. Alors, pendant quelques instants, on est heureux. Sous les accords brumeux et sourire aux lèvres, pensant au mal qu'on n'a pas fait, en choisissant la musicalité d'Oxmo pour l'exprimer. **Tiphaine Deraison**

Oxmo Puccino, le 13 décembre, à 20 h 30, Casino-théâtre Barrière, Bordeaux.



Garciaphone, cl. Sébastien Camboulive



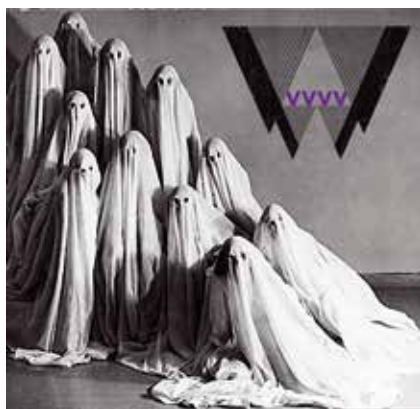
Motorama, DR

Il est bien révolu le temps où l'origine urbaine de villes repérées sur le cadastre rock (de Los Angeles à Liverpool) était un gage de crédibilité. L'agitation est désormais bien planétaire, et les impétrants déboulent aussi bien de Clermont-Ferrand que de... Rostov-sur-le-Don.

AUVERGNATS & CAUCASIENS

Le Puy-de-Dôme, le Caucase, des appellations d'origine peu ordinaires et qui nous envoient chacune un fleuron. Pour la capitale auvergnate, on a pu constater depuis quelques années que le climat local encourageait les vocations et qu'elle regorgeait de talents. Garciaphone compte parmi ceux-là. Formé en 2007, le groupe, devenu un trio, ne publie son premier enregistrement qu'en 2011 (l'EP *Divisadora*), suivi de l'album *Constancia* en 2013, une musique assez mystérieuse, parfois éclatante, parfois plus inquiète. Lumière d'une pop plutôt insouciant et légère ; ombre des jours obscurs. À l'image des illustrations qu'ils choisissent pour leurs disques. L'esthétique de Garciaphone suggère plus qu'elle n'affirme et, en ce sens, a trouvé une place naturelle dans l'écurie Talitres, le label bordelais spécialisé dans ces artistes qui dégagent cette sorte de lueur froide. Motorama est de ceux-là, eux qui du lointain de leur steppe, à mille bornes de Moscou, publient des disques dotés de guitares d'une naïveté revigorante. Leur pop post punk a d'abord contaminé tout le Caucase avec ce son clair au service de compositions contemplatives qui rappelle Interpol ou, plus loin, Joy Division. Après une campagne de Russie victorieuse, les cinq de Motorama sillonnent la planète, et emportent par des concerts hypnotiques une adhésion profonde et durable. S'ils étaient nés un peu plus tôt, ces jeunes gens auraient signé chez Factory. C'est aujourd'hui Talitres qui poursuit la même mission que l'illustre maison mancunienne. **JR**

Motorama + Garciaphone, soirée Talitres, jeudi 12 décembre, 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr



GLOIRE LOCALE

par **Glovesmore**

Encore un appel à la décadence avec UvvV. Ces deux pôles électriques, à l'origine d'une toute nouvelle « société secrète », nous font croire à leurs illuminations électro krautrock, et ce dans toutes les langues.

HIGH VOLTAGE

Que se cache-t-il derrière ces initiales ? Vibrantes valeurs des valse de Vienne. Chacun pourrait pourtant se créer sa propre interprétation. Elles réunissent M et Bardou Jacquet, surnom qui est aujourd'hui une réalité d'ordre schizophrénique. On pense rapidement à Aéroflot. « Deux personnes en moins » qui, pour ce *side project*, se définissent comme « une synthèse soustractive » pour mieux célébrer la fin du monde. Les synthétiseurs font partie de l'équation, de leur circuit électronique. « Les Screammers ou Add N to (X) ont rouvert la voie. » Sans oublier Wall of Voodoo, Spacemen 3 et Death in Vegas. Toutes les bases sont déconstruites et reconstruites à deux, avec l'invention de truculents collages, des pochettes baroques. Bardou Jacquet plaque des accords sur un Realistic MG-1. Complété avec les cordes d'un Crumar Multiman-S. M renchérit sur le caractère imprévisible de l'analogique, les incantations nécessaires. Ils recherchent encore plus de puissance sur scène, jouant au maximum des instrus. Espérant que le public se pétrifie « un peu comme un lapin dans les phares d'un camion ». Les partis pris, la « production à l'ancienne » caractérisent bien leur démarche, leurs références. De George Martin à Steve Albini, en passant par Conny Plan(c)k. Et le bienveillant Stéphane Gillet. Voici le rite de passage pour toute première écoute : du Carignan et une tablette de Néo-Codion®.

Vvvv, vendredi 13 décembre, El Chicho, Bordeaux.

Psalms «7», sortie septembre 2013.
vvvvv.bandcamp.com

Si on aime les concerts, on aimera d'autant plus en faire profiter d'autres personnes par la même occasion. Depuis trois ans, Enjoy The Show (promoteur de concerts hardcore à Bordeaux) fait d'un événement un rendez-vous convivial au profit de l'ONG Action contre la faim. On se réchauffe sur le pit avec sa bonne conscience.

ACTION OU VÉRITÉ ?

Si on faisait de nos bonnes résolutions de vraies actions ? Apprécier un concert sans ronchonner, découvrir un genre dont on a « entendu parler » et simplement offrir un repas. Alors que la France, ces derniers temps, n'éclaire pas de son plus bel éclat humaniste, un ventre plein en vaut deux, surtout lorsque le repas est offert par ses pairs et sans faire appel au Père Noël. Le tout ne demande que quelques heures de votre temps. Une seule soirée pour participer, lors du « Concert contre la faim » organisé par Enjoy The Show avec trois formations, dont la rageuse We Ride, venue de Vigo, en Espagne. Avec autant d'énergie à revendre pour vous faire mordre la poussière sur des guitares lourdes et des rythmes intenable de férocité. Efficaces, généreux, ils se situent entre Terror, No Turning Back ou Down to Nothing. Mais ce qui claque d'autant plus, c'est cette voix « roar » d'une chanteuse dont le talent nous laisse coi. C'est fort, rapide, et ça prend aux tripes sans en avoir même demandé la permission ! Pas commode pour certains, c'est pourtant avec ce genre d'initiative que le hardcore prouve qu'il peut toujours prétendre être actif et réfléchi. Probation Period ouvrira la soirée et Zoophil Collins sera le « Bordeaux special cover band ». Ces lascars-là, on ne les manquerait pour rien au monde. Et si vous n'avez pas ouvert les yeux sur votre assiette depuis longtemps, un dîner vegan sera en vente sur place. Convivial et porteur d'idées éclairées si le bio ne vous suffit plus et que les questions affluent dans votre esprit. Prenez le temps d'une tartine de pâte végétal pour parler et échanger avant d'enterrer le pit avec générosité ! **TD**

Soirée We Ride, le dimanche 15 décembre, à 20 h, Bootleg, Bordeaux.
www.lebootleg.com

DECEMBRE

VANESSA PARADIS

03/12 PATINOIRE MERIADECK, BORDEAUX

- M -

18/12 PATINOIRE MERIADECK, BORDEAUX

JANVIER 2014

ROBBEN FORD

31/01 ROCHER DE PALMER, CENON

FEVRIER 2014

TARJA TURUNEN

07/02 KRAKATOIA, MERIGNAC

TURISAS

11/02 ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX

Plus d'informations sur www.base-productions.com

Points de vente habituels : Locations Fnac, Carrefour, Giant, Magasins U, Intermarché, // www.fnac.com, 0 892 68 36 22 (0,34€/min)

Base Productions

ELMER FOOD BEAT

12/02 ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX

MARS 2014

PUNISH YOURSELF + SIDILARSEN

13/03 ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX

JULIEN DORE

19/03 THEATRE FEMINA, BORDEAUX

HOLLYSIZ

21/03 ROCHER DE PALMER, CENON

TOMMY EMMANUEL

25/03 ROCHER DE PALMER, CENON

NOUVELLE DATE!

STROMAE

25/10 PATINOIRE MERIADECK, BORDEAUX

CONCERTS M'A PROD 2013 - 2014

m'a prod

05 DEC

SHAOLIN TEMPLE DEFENDERS + LA SMALA + ALEXIS EVANS TRIO

LE ROCHER - CENON

06 DEC

YANISS ODUU + NATTY JEAN

ROCK SCHOOL BARBEY - BORDEAUX

11 DEC

ZAZ + GUEST

LA MÉDOQUINE - TALENCE

11 FEV

LA YEGROS + GUEST

LE ROCHER - CENON

14 MARS

TRYO + VANUPIÉ

SALLE DU VIGEAN - EYSINES

28 MARS

DANAKIL + PHASES CACHÉES

SALLE BELLEGRAVE - PESSAC

WWW.MUSICACTION.FR

N°DE LICENCE : D05201137939

SONO
TUNNE



Entre deux Re-Design Boxon, le label électro bordelais amène un nouveau patchwork culturel sur les terrasses du CAPC.

BOXON + ARYTHMIE = CRÉATIVITÉ

On connaît le label électro bordelais Boxon Records, très actif sur la scène. La plupart des boss de label se seraient déjà contentés de cet attribut, tant l'industrie du disque est chronophage pour les indépendants qui luttent contre le courant. Mais Julien Minet a décidé d'étendre son champ d'activité. En 2011, il lance son Re-Design Boxon. Cette année, le projet appelait à réinventer le disque vinyle en lui donnant un nouveau rôle. De nombreuses œuvres réalisées par des artistes confirmés comme par des élèves de l'ECV (École de communication visuelle), toujours exposées dans des lieux atypiques, pour un concept parrainé par Jean-François Buisson et soutenu par les institutions locales. Ambitieux et exigeant. Pour autant, accessibles à tous. Les caractéristiques de la bonne musique, on ne se refait pas. Re-Design Boxon a surtout fait un pas vers la culture de demain, celle qui décloisonne les disciplines et qui mixe les champs d'action. Cette édition vient de procéder à la vente aux enchères de ses œuvres, et Boxon se tourne déjà vers l'an prochain selon la chronologie établie : appel à concours, une trentaine de projets sont sélectionnés, exposition et mise en vente. Le mouvement perpétuel.

Dans l'intervalle, Boxon a voulu faire un nouveau genre de proposition alliant musique, art contemporain et dégustation, dans le cadre très classe des terrasses du CAPC. Le label s'associe cette fois à l'asso Wine & Sound pour proposer l'œuvre sonore et interactive *Arythmie*, créée par Alban Curnillon, dans le cadre du Re-Design Boxon. Julien Minet au DJ set et le VJ Mapping Fanfy Garcia aux images. Un projet en chasse un autre : Boxon réactualise le stakhanovisme.

AA

BOX is ON Wine & Sound #01, le vendredi 6 décembre de 20 h 30 à 2 h, café Andrée Putman, CAPC, Bordeaux. www.boxonrecords.com et re-design-boxon.tumblr.com



Les Hot Flowers sortent leur quatrième album, *Beerfly*, au détour d'une soirée à l'Athénée libertaire.

RETOUR VERS LE FUTUR

Il y a plus de dix ans, Sandy (batterie) et Arnaud (guitare/chant) ont mis sur pied ce duo kryptonite : les Hot Flowers. Ils investissaient les caves et essayaient de démolir le bâtiment dans son intégralité en donnant à chacune des notes la capacité d'ébranler les fondations à grands coups d'influences Sonic Youth/Jon Spencer Blues Explosion. Une cavalcade de rythmes épileptiques et un mur de guitare abrupt, sur lesquels venait s'interposer un chant fiévreux qui tenait plus du défoulement primaire que de l'effort stratégique. Leur musique était en fait comparable à ce moment où Steve McQueen envoie sa moto s'écraser à plein régime dans la barrière de barbelés à la fin de *La Grande Évasion*. « Ah, les Hot Flowers existent toujours ? » C'est la question qui touche aujourd'hui chaque groupe qui a été très actif à cette période. Le groupe a calqué sa ligne de vie sur l'histoire du rock à Bordeaux, avec des soirées de fièvre dans des caves humides dans ses années les plus underground, puis une constance intègre pendant que les regards se tournent peu à peu vers l'électro, après que le Bordeaux « rock » ne fut devenu une légende urbaine. Ce public a vieilli et a d'autres échéances que la programmation des caves. Le groupe est raccord : trois jours pour enregistrer live, mixer et mastériser l'album ; un an pour le sortir et le promouvoir sur scène. Eux qui ont si souvent allumé des feux doivent se tourner vers un autre foyer. Mais ce n'est pas le sentiment qui jalonne l'écoute de *Beerfly*. La voix se fait plus posée, plus mélodique et moins chien fou, et on a probablement là l'album du duo qui contient le plus de « chansons » au sens standard du terme, mais ce n'est pas pour autant le signe d'un consensus ou d'une quelconque vente d'âme au Malin. La décharge reste intacte, très classe ouvrière.

AA

Hot Flowers, le vendredi 6 décembre, à 19 h, Athénée libertaire, Bordeaux. www.atheneelibertaire.net



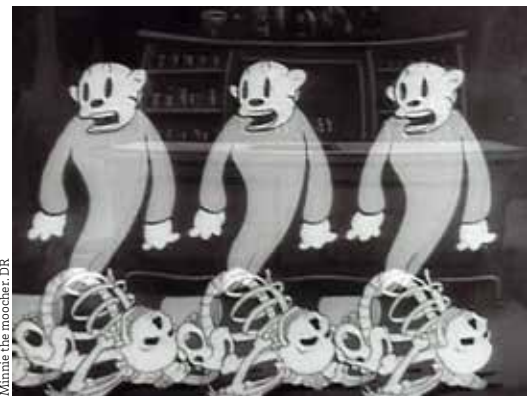
Le rendez-vous mensuel du Comptoir du Jazz innove en s'appuyant sur de vieilles recettes et exhume le souvenir d'un public 80's qui aimait s'amuser sans reproduire un schéma immuable. Groovy !

MOON GROOVE PARTY

Paris-Pékin, Aviatic, Lollapalooza, Salon jaune : sur la page des Moon Groove Parties, le ton est donné. Ceux qui battaient les pavés nocturnes quand les années 80 ont basculé vers les 90's voient autant d'illustres lieux fantômes. On pourrait y voir la glissade du « c'était mieux avant », mais Malek Menekbi a une autre idée en tête. Lui qui était partie prenante de ces lieux-là a l'ambition de refaire vivre une certaine époque, mais pas sous son jour rétrograde ou à travers une nostalgie peu constructive, simplement en réimprimant une vieille recette qui a été négligée mais qui a encore une réelle pertinence aujourd'hui. Le cahier des charges de la Moon Groove Party : il n'y en a pas. Depuis presque un an, cet événement mensuel gratuit est protéiforme. Le rendez-vous peut être un mélange de live et de DJ sets, une soirée à thème qui peut passer du Brésil à James Bond ou du clubbing au sens strict. On peut y trouver des *blind tests*, des débats, des performances, bref, le grand écart total qui rend difficile toute accroche de la routine. Sur le quai de Paludate, où se concentrent les boîtes de nuit et les ambiances interlopes, Le Comptoir du Jazz a toujours fait office d'insulaire, de village gaulois qui résiste à l'envahisseur. Avec cet éclectisme renouvelé, peu de chances que ça change à l'avenir. AA

Moon Groove Party, Le Comptoir du Jazz, 58-59, quai de Paludate, Bordeaux.

Le 10 décembre : **Archi Deep + Monkeyshakers** (rock / pop) www.leportdelalune.com



Minnie the moocher.DR

Les multi-instrumentistes Pierre Bastien et Eddie Ladoire remontent leurs machines sonores intimes pour un ciné-concert intitulé *Phantoms*. Installez-vous côté fenêtre. Et entrez dans la danse, sur les planches comme à l'écran. Concrètement.

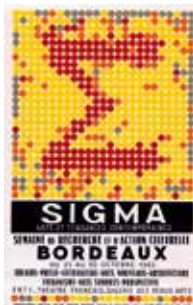
TRAIN FANTÔME

Ces deux compositeurs ont déjà partagé l'affiche il y a quelques années et avaient tout simplement envie de se retrouver, « de faire des concerts avec peu de machines » et de reformer un « duo pour le train ». Le premier ne cache pas son admiration pour les grands noms de la danse contemporaine et a notamment travaillé avec le chorégraphe Dominique Bagouet. Le second préfère tout simplement les danseuses. Pourquoi ne pas recréer un véritable « ballet fantôme », dans lequel la partition prend le pas ? Tous deux ont donc collecté des films anciens, des mouvements d'un autre temps. S'appliquant dans certains cas à rendre ces vibrations muettes, bouleversant ainsi notre rapport au réel. Ce ciné-concert inédit sera dévoilé à l'issue d'une résidence dans le cadre de Super Flux, co-organisé par Le Petit Fauchoux et Le Temps Machine. Ce festival est sans commune mesure, concentrant musique contemporaine, improvisée et électroacoustique. Ils joueront en compagnie de Thomas Bonvalet (L'Ocelle Mare). De l'excitation palpable à un tel croisement de genres, un défi à relever pour la nouvelle année. Cette création sonore rejoindra Grabuge, label créé par le poète bruitiste Martial Bécheau. Vos petits rats finiront par rêver d'un Minimoog au pied du sapin. GI

Phantoms, Pierre Bastien et Eddie Ladoire, ciné-concert, jeudi 12 décembre, à 19 h, I.Boat, Bordeaux. www.iboat.eu



Au Capc, l'exposition « Sigma » revient sur les grandes heures de ce festival d'avant-garde fondé en 1965 à Bordeaux. En 2011, deux mois avant de mourir, son fondateur Roger Lafosse a choisi de donner les archives du festival à la ville. Installée au cœur de cet entrepôt Lainé, qui fut le lieu d'ancrage du festival de 1975 à 1989, l'exposition s'appuie presque exclusivement sur ce don. On a envie de dire enfin, même si l'on peut se questionner sur la capacité des archives à évoquer l'urgence et l'invention de cette aventure. Propos recueillis par **Marc Camille**



SIGMA

ULTIME RETOUR À L'ENTREPÔT

Le festival Sigma a duré 25 ans à Bordeaux, de 1965 à 1996. Roger Lafosse (1927-2011) l'a fondé et l'a dirigé jusqu'au bout. Cette manifestation a laissé des traces dans les mémoires et dans le milieu de la culture à Bordeaux. Beaucoup ont appris avec lui. Des vocations sont nées. De nombreux artistes français et internationaux, jeunes à l'époque, sont aujourd'hui reconnus. Sigma était réservé aux formes artistiques les plus radicales et novatrices. Toutes les disciplines artistiques se réinventaient dans les années 1960 et 1970 et le festival était un espace dédié au présent et à l'expérimentation. Cinq personnalités reviennent sur cette histoire.

LA SINGULARITÉ DE SIGMA,
par **Françoise Taliano des Garets**,
historienne

« La singularité de Sigma tient à sa précocité. Sa création en 1965 arrive très tôt pour un festival d'avant-garde dans une ville qui n'était pas prête à bouger. Sigma apparaît au moment emblématique de la révolution des années 1960, annonce 1968 et crée un véritable effet de contraste avec la tradition bordelaise. Son fondateur, Roger Lafosse, était un éveillé, il était intuitif et avait un vrai sens artistique de découvreur. Jacques Chaban-Delmas lui a accordé un soutien total à l'encontre bien souvent de l'avis du conseil municipal et de son électorat. Il s'agissait pour Chaban de parier sur la modernité et sur ce qu'il pouvait retirer de cette image de la modernité. »

LE SPECTATEUR ÉMANCIPÉ,
par **Michel Schweizer**, artiste

« Je me souviens du performer américain Ron Athey programmé en 1996. Ce spectacle capitalisait ce qui faisait l'identité de Sigma. On savait qu'il s'agissait de *body art*, que Ron Athey était séropositif et que son équipe redoublait de précautions de sécurité. On venait avec l'intuition que l'on allait vivre une expérience. *Deliverance* donnait à voir des rituels SM spectaculaires, une esthétique troublante où se jouait une épreuve du corps véritable – sans simulacre. Les blessures, les souillures et les échanges de fluides corporels étaient bien réels. Cela questionnait les notions d'exhibition, de voyeurisme. Ce spectacle nous parlait du monde à partir d'une minorité particulière, d'une partie du monde, c'était le monde. »

LA FIN DE SIGMA,

par **Benoît Lafosse**, enseignant à l'École des beaux-arts, fils de Roger Lafosse

« Chaque année, depuis 1965, l'existence du festival était remise en question. Finalement, cette précarité, mon père l'a connue durant 25 ans. Le festival s'est arrêté brutalement en 1996. La ville et la Drac Aquitaine l'ont décidé ensemble. Mon père a toujours cru qu'il pourrait rebondir. Jusqu'au dernier moment. Bien sûr, l'époque avait changé. Les années 1960 étaient loin derrière. Les attentes étaient différentes. Et puis mon père avait une personnalité complexe et forte. Il ne souhaitait pas négocier avec les politiques. »

EXISTER APRÈS SIGMA,

par **Éric Bernard**, directeur du festival Les Grandes Traversées

« J'ai travaillé trois années aux côtés de Roger Lafosse sur Sigma. Ces années sont fondatrices. J'ai beaucoup appris. Jamais Les Grandes Traversées n'existeraient sans cette expérience. La difficulté pour un festival d'exister aujourd'hui, c'est le système et les politiques culturelles. C'est ce qui a d'ailleurs mis fin à Sigma. Ce que m'a appris Roger Lafosse, c'est aussi la solitude. Courir après la création, c'est ne jamais la rattraper vraiment, c'est courir devant, mais toujours seul. »

LES ARCHIVES DE SIGMA, AU CAPC,
par **Romarc Favre**, co-commissaire de l'exposition Sigma au CAPC

« La question qui s'est imposée, c'est comment représenter ce qui relève de l'expérience de Sigma ? Pour cela, nous avons choisi de travailler sur des éléments saillants de l'histoire du festival. Nous avons privilégié ce qui était de l'ordre de l'expérimentation, le fer de lance du festival. La scénographie générale est très composite. Nous n'avons pas voulu développer une approche historique, chronologique ou encore thématique. Nous avons tenté de recréer cette forme de boulimie et de chaos qui caractérisaient Sigma. Les archives du festival, 13 mètres linéaires, sont consultables par le public en présence d'un archiviste. Et puis, il y a un espace dans la nef où chaque jour se déroulera un événement, la présentation d'une archive dans sa longueur, une conférence, le récit d'un festivalier, etc. »

« Sigma », jusqu'au 2 mars 2014, CAPC, Bordeaux. Un événement chaque jour.
www.capc-bordeaux.fr



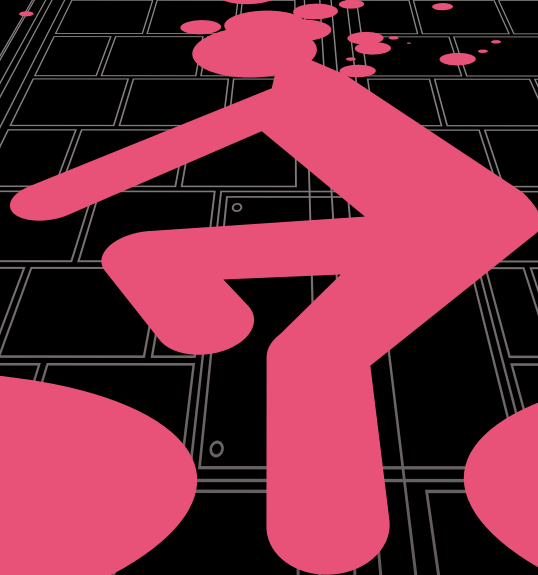
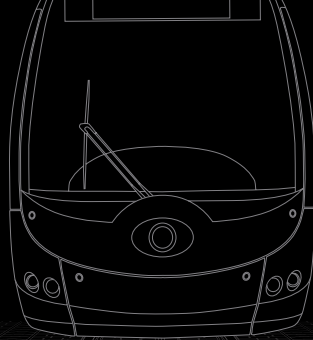
© Arthur Péquign

Il a 35 ans. Il est blanc, américain et originaire de Detroit aux États-Unis. Michael Edward Smith expose son travail au Capc. Il est accueilli dans le cadre des Tables d'orientation #3 consacrées aux jeunes artistes.

YESTERDAY

Les œuvres rassemblées dans la galerie Foy sont constituées d'objets et de matériaux abandonnés, un siège auto d'enfant, des vêtements trouvés, des bouts de plastique, des cadavres d'animaux, etc. Bref, les rebuts ordinaires d'une vie urbaine ordinaire. On peut dire, sans trop se tromper, que Michael E. Smith fait dans l'antispectaculaire. On peut encore ajouter que son travail affiche une frugalité déconcertante étant donné le peu d'œuvres montrées. Certains travaux affichent une hybridation des matériaux qui n'évoque rien d'identifiable si ce n'est l'impression d'un grand coup de chaud qui aurait aggloméré par endroits des matières organiques et synthétiques. Les œuvres sont posées dans les espaces d'exposition de telle sorte (dans un coin, au sol, en hauteur...) que les espaces eux-mêmes acquièrent une existence. Finalement, une fois dépassée la surprise liée à la simplicité et à la sobriété de la proposition, c'est presque un récit de genre qui apparaît, à la fois exotique et très banal. Comme si ces formes proches du vestige témoignaient de la fin d'une période ou d'un système et que les espaces d'exposition étaient disponibles pour accueillir la suite. Mais quelle suite ? **MC**

« Michael E. Smith », jusqu'au 16 février 2014, CAPC, Bordeaux. www.capc-bordeaux.fr



La plateforme du tramway
n'est pas une piste cyclable.
Pour votre sécurité,
il est interdit d'y circuler.

TROP
RISQUÉ!



© Thierry Michelet

Où il est question de l'énigme N°17 dans le charivari mythique des arts : la Chapelle du Créateur, ce lieu du feu sacré où descendent les Muses, les modèles, les demi-mondaines, les beaux esprits parfois, et les autres créatures dont nous tairons les sobriquets les plus divers. L'Atelier de l'Artiste. Que dis-je ? Du Maître. Surtout s'il vient de disparaître.

« THIERRY MICHELET (.) »

Thierry Michelet est/était de ceux-là, moins les généralités idiotes et lieux-communs énoncés plus haut. Un diplômé de 1982 des Beaux-Arts de Bordeaux, ayant galeries le représentant et collectionneurs, achats d'institutions muséales, textes et catalogues disputant ou discutant ses mérites, ses phases de recherche, les pas de coté pour s'approprier (de nouveau...) une technique ou perception atypique d'un outil... L'atelier rend-il pour autant témoignage de ces contradictions et compléments, ajouts soudains ou récurrents ? L'atelier... Celui des combles de l'imaginaire romantique sclérosé, c'est-à-dire dépouillé, glacé l'hiver et torride l'été ? Le loft aux baies translucides zénithales ou septentrionales, parois de briques blanches et cimaises discrètes, treuils et élévateurs ; le hangar, le studio-duplex coquet ou le réduit sobre ? Et le coin de table du bistrot, il compte pour de la margarine, peut-être ? Michelet photographe autonome fit des tirages « normaux » chez les amis équipés pour cela, des maxi-tirages chez et avec son ami Alexandre Delay, découvrant les joies du mouillage-révéléateur-fixateur-rinçage au Mir dans des baignoires et gouttières de PVC construites à cet effet, et autres tours de main que la nécessité commande, pour maîtriser marouflages sur tissus ou plaquages sur bois. Mais également, atelier de terre battue partagé avec l'ami sculpteur-peintre Luc Luras, dans un ex-chai des Chartrons. Ou bien l'appartement du vieux Saint-Pierre, qui dicte les formats des châssis, les heures d'ensoleillement, le studio dans la ruelle en coin où les Dames libéraient la vertu des magistrats du proche Palais. Et même, même... Un atelier « étudié pour », de ceux-là mêmes, ces prêts/près-à-artister, que l'on bade rue du Faubourg-des-Arts, à Bordeaux,

échec patent de la programmatique des technocrates qui « savent-si-bien-ce-qu'il-te-faut ». Charités stupides. Insultes à la différence, aux « modifications ». Thierry Michelet s'en évacua ; il ne fut pas le seul. Les Bateau-Lavoir et Ruches ne se décrètent guère. Ni les squats inventifs et autonomes... L'atelier d'hier était parfois entre les pages d'un carnet Moleskine ou Conté. Il fut aussi dans les ordinateurs que Thierry Michelet dominait, ayant créé l'un des tout premiers blogs d'artistes, à Bordeaux, « Périclès », avec J.-Ph. Halgand et autres complices. Années 1990. Ateliers-palais aussi, en résidence, c'est-à-dire œuvrant dans de « bonnes conditions » en France ou à l'étranger : l'atelier est mobile, voire multiple, lorsqu'il faut que le peintre coopère avec un autre créateur, un « commanditaire », comme disait Emmanuel Hocquard, par exemple. Il y eut Alain Béguerie et son propre studio d'artiste-photographe, allié manœuvrant prises de vue et distorsions optiques, préalables négociés aux sidérantes peintures des apesanteurs et éthers d'une époque. Va-et-vient qui racontent la hauteur ou la distance prises par l'artiste, le ramenant tantôt à la période des « Polaroid arrangés » des années 1980, tantôt à des batailles fauvistes-expressionnistes, tantôt faux frères des Gauguin-Bacon et Lucian Freud... L'atelier. Les ateliers. Ceux de Michelet, impasse Bardos ou aux étages d'une Résidence du cours du Médoc, un puits de jour, une lucarne, une baie crépusculaire ; viendra le moment où le lecteur voudra goûter les éclairages de l'œuvre d'un ami, mien. Local. Universel.

Thierry Michelet (1958-2013), collections du CAPC et autres.
facebook/thierrymichelet

VISITE D'ATELIERS par Gilles-Ch. Réthoré

Junkpage se propose d'évoquer – en plusieurs chroniques – la notion d'atelier-s d'artiste-s... Vastes rigolades engluées dans les idées reçues et stéréotypes que les non-dire habillent de fades aisances et lieux communs. Qui ne disent que rarement l'œuvre en laboratoire, en expansion aussi. En discrétions ou/et partages. Ateliers ? Oui, mais de savoirs et manières aristocratiques qui diffèrent d'un artiste ou/et groupe fédéré à un autre, avec apports et luttes, conjurations et évictions, partis pris et chemins intimes. L'atelier. Hors-murs. Mais armure et cénacle, également. Fluis-clos et façade. Office du laboratoire salvateur et des avortements. Sanctuaire et fabriques. Uraie, cette histoire, quant aux « peintres » et assimilés, tous artistes-créeurs-chercheurs-découvreurs-trouve-ailleurs. Ces « lieux » ne sont restrictivement ni enclos bâtis ni espaces anodins. Des femmes et des hommes d'art y édifient, contre toute attente. Des « barbouilleurs » et des « babillards » qui, certain-e-s, donneront des Lettres au patrimoine savant, délicieusement et jubilairement indispensable. L'Atelier. De diplômes, de bric et de broc, d'erreurs bien reçues et de labeurs salutaires. Dans l'atelier, l'Artiste. Un choix pluriel, nous le croyons ici.



DIR

PANEL SUR PLACETTE DANS LE VIEUX BORDEAUX*

« Foutre dieu et torche-cul ! C'est fait ! » eut blasphémé Frère Nasier (alias François Rabelais) à propos de Molinier, en autres temps bénis. Dans sa légendaire munificence et magnanime gracieuseté, la Ville de Bordeaux a accordé un lambeau d'urbanité (!), un recoin d'espace public à un artiste photo-collagiste et peintre aquitain : il y a désormais une « placette Pierre-Molinier » (sic). Dix mètres sur vingt, sous les cieux croisés des rues Maubec et Fusterie, à un trait d'arquebuse des quais de Garonne, vers la basilique Saint-Michel. Flamboyant lopin qui désigne l'estime réservée à l'artiste « manustuprateur » (dixit Michel Montaigne) et adulateur des gambettes féminines, dont les siennes (!), enjolivées d'atours et olisbos faits maison. Clovis Trouille, indisposé, avait-il délégué l'honneur d'inaugurer la placette à l'adjoint-au-maire du secteur ? Qu'importe, désormais les artistes actuels se délectent à la lecture des critiques d'art de ce dernier, qui énonce de surréalistes idées sur « le vit et la mort » de Molinier... Tableautin d'émail et la nudité de la vis. **Max Lampin & Amadeus Kirchenföizer**

* Contrepèteries fournies avec français ancien.



© Maitexu Etcheverria

Des artistes internationaux, près d’une douzaine, ont été récemment sélectionnés par la Communauté urbaine de Bordeaux pour concevoir des projets en lien avec le fleuve au sein d’un programme baptisé commande « Garonne ». Cette opération au long cours est associée à la réflexion et aux travaux engagés depuis 2010 par La Cub pour négocier le mieux possible d’ici 2030 la transformation de l’agglomération bordelaise en une métropole européenne.

COMMANDE GARONNE : EMBARQUEMENT IMMÉDIAT

On est peu à connaître *Le Récit perpétuel*, l’œuvre de Melik Ohanian située à l’entrée du parc Peixotto, à Talence. En revanche, on est beaucoup plus nombreux à avoir identifié *Le Lion* (bleu) de Xavier Veilhan, place Stalingrad, rive droite. Cette sculpture qui a jailli de nulle part en 2005 au cœur de la ville a été adoptée par les Bordelais. Elle est devenue l’étendard de la commande publique artistique associée à l’aménagement du tramway. Un dispositif qui court toujours. Il accompagne actuellement la deuxième phase du chantier lancée en 2010 et devrait se poursuivre durant la troisième et dernière étape des travaux. En parallèle a démarré, depuis quelques mois déjà, la commande « Garonne », un deuxième projet, semblable dans son intitulé à la commande artistique du tramway. Il est plus grand, plus ambitieux que le précédent. Il s’insère plus largement dans le projet métropolitain qui tente d’éviter la mutation du territoire en accompagnant et en anticipant le « saut d’échelle » d’une agglomération française de 700 000 habitants en 2013 en une métropole européenne qui devrait réunir, selon les projections, 1 million d’individus à l’horizon 2030. Les enjeux sont considérables. Parmi les réflexions engagées dans cette transformation, il y a celles centrées sur les chantiers dont le fleuve fait l’objet, les franchissements avec les ponts Jacques-Chaban-Delmas et Jean-Jacques-Bosc (livraison prévue en 2017), la poursuite de l’aménagement des berges et des quais, le remaniement du quartier de la gare Saint-Jean (re)baptisé quartier Euratlantique, la gestion des risques d’inondation, etc. C’est précisément dans cette attention toute particulière portée au fleuve que vient s’insérer cette nouvelle commande artistique publique qui dispose d’un budget prévisionnel de 8 millions d’euros, soit 1 % des investissements prévus pour « réinventer le fleuve ». Près de douze artistes¹ internationaux ont donc été invités à rejoindre la commande « Garonne ». Ils ont été retenus par un collège d’experts et d’élus au sein duquel a été constitué un comité artistique animé par Catherine David, commissaire d’exposition, ayant notamment rencontré un succès public et critique en prenant la direction de la Documenta X en 1997 (manifestation dédiée à l’art contemporain se déroulant tous les cinq ans à Kassel). La sélection cosmopolite des artistes (Autriche, Bosnie, France, Grande-Bretagne, Inde, Japon, Maroc, etc.) et la diversité de leurs pratiques, de leurs regards et de leurs expériences témoignent d’un désir d’ouverture bienvenu dans le chantier d’une fabrique métropolitaine. La nouveauté de cette commande publique réside dans la promesse qui est faite d’accorder aux artistes un statut de chercheur à part entière, d’aménager la meilleure place à leurs processus artistiques censés prendre en compte la complexité du projet métropolitain plutôt que de s’en tenir au jaillissement pur et simple d’une œuvre dans l’espace public traditionnellement constaté avec plus ou moins de bonheur dans ce genre d’opération. La dimension « laboratoire de recherche » est plutôt inédite dans ce contexte. Ce faisant, la commande « Garonne » a choisi de se positionner comme « un élément actif, constitutif et transversal de la fabrique métropolitaine ». L’affaire démarre à peine, une importante session de travail a eu lieu sur place avec les artistes fin novembre. Les projets ne sont pas encore connus, mais l’artiste y apparaît enfin dans l’entière de son statut de chercheur, engagé dans la vie, dans la réalité du monde, dans l’idée du progrès. Comment ces projets artistiques s’inscriront-ils dans la réalité du territoire ? Quel sera leur apport à la future métropole ? Et quelles formes prendront-ils ? Autant de questions dont les réponses devraient apparaître progressivement au cours des deux à trois années qui viennent. **MC**

1. Liste des artistes invités à travailler sur le projet : Shaina Anand et Ashok Sukumaran, Danica Dakić, Simohammed Fettaka, Andreas Fogarasi, Peter Friedl, Idetsuki Hideaki, Julia Rometti & Victor Costales, Bettina Samson, Suzanne Treister...

Commande Garonne
www.lacub.fr/nature-cadre-de-vie/commande-artistique-garonne

HOTEL
LACOURCARRÉE
BORDEAUX

LA COUR CARRÉE, UN HÔTEL DE CHARME
AU CŒUR DE BORDEAUX

5 RUE DE LURBE
33000 BORDEAUX - FRANCE
T : 05 57 35 00 00
contact@lacourcarree.fr
www.lacourcarree.fr



Courtesy Semiose galerie, Paris. Cl. A. Mole

Ce qui apparaît d'emblée comme la caractéristique essentielle de la démarche d'André Raffray (1925-2010), c'est l'interrogation qui s'en dégage et ne cesse de se déplacer, s'interdisant de rester dans des cadres définis une fois pour toutes.

LES BRIGADES DE L'ŒIL CAMÉRA

André Raffray effectue sa carrière au sein du service animation de la société Gaumont de 1953 à 1982, et associe très vite sa passion du cinéma et sa pratique de la peinture. Il applique ainsi un regard cinématographique à l'œuvre et à la vie de grands noms de la modernité (Henri Matisse, Auguste Renoir, Marcel Duchamp et Francis Picabia) à travers des séries d'images peintes, cadrées, découpées comme les plans d'un film. Il réalise des gouaches pour les fondus enchaînés des épisodes de la série télévisée culte *Les Brigades du Tigre* (1973-1982) et des illustrations pour l'émission télévisée de Claude-Jean Philippe *L'Encyclopédie audiovisuelle du cinéma* (1977-1978). Cet artiste inclassable introduit une impression d'incertitude, d'étrangeté, dans le prélèvement et la reproduction d'images apparemment lisses et banalisées. Il les détache de leur vision trop évidente pour pointer leurs aspérités et les montrer infiniment plus diverses et plus difficilement définissables que voudrait le faire croire l'apparence de leur surface. Comment alors définir son œuvre ? Sûrement pas comme la rentabilisation d'une imagerie populaire soumise au chantage d'un recyclage parodique et convulsif. André Raffray conçoit l'image non pas comme un élément d'accompagnement du vraisemblable et de sa reproductibilité, mais comme la possibilité de tenir à distance à la fois l'original et la copie, le vrai et le faux, le réel et la fiction. Les gouaches des *Brigades du Tigre* sont une excellente introduction à cet univers mystérieusement captivant et savamment intrigant. **Didier Arnaudet**

« **Gouaches originales de la série télévisée *Les Brigades du Tigre*, André Raffray,** jusqu'au 1^{er} février 2014, chapelle du Carmel, Libourne. www.ville-libourne.fr



DR

Le peintre bordelais Christophe Conan expose au Forum des arts et de la culture, à Talence, un ensemble de treize retables réunis sous le titre « Tohu-bohu ». Fruit de près de trois années de travail, ce projet d'envergure entreprend une relecture existentielle de certaines des plus fameuses fables du livre de la Genèse.

RENAÎTRE

« Je suis devenu croyant en m'intéressant aux retables d'églises », confie Christophe Conan. C'est bien l'une des fonctions premières de ces peintures sur bois élaborées à l'époque sous l'œil expert de théologiens que d'assurer l'éducation religieuse des fidèles illettrés, comme de servir à l'Eglise, pour communiquer son message aux laïcs. Et c'est aussi ce goût particulier pour la peinture religieuse qui guide aujourd'hui Christophe Conan vers la réalisation d'une grande série de retables tous inspirés de l'histoire de la Bible. De la création du monde au jugement dernier, de la chute du paradis à la parabole des talents, en passant par l'arche de Noé et la tour de Babel, les épisodes aventureux de l'Ancien et du Nouveau Testament servent aussi de prétexte à un travail de recherche purement formel. La construction géométrique des images est ici dominée par le milieu, le chiffre 3 et le nombre d'or. On y retrouve les influences mêlées de Joan Miró, du Greco, de Jérôme Bosch ou encore du Douanier Rousseau, des allures de grande comédie humaine et une composition de facture classique qui laisse toute sa place au registre émotionnel. Au fil du parcours dans l'exposition s'esquisse alors peu à peu l'histoire d'une traversée initiatique. Celle de la quête existentielle d'un personnage en proie selon l'artiste « aux épreuves de la vie, à toutes ces petites morts et ces petites renaissances qui nous font espérer devenir meilleurs, s'améliorer pour pouvoir mourir... ». Le mélodrame du bonheur, en somme, dans sa version originelle et colorisée.

Marc Camille

« **Tohu-bohu** » Christophe Conan, jusqu'au 14 décembre, Forum des arts et de la culture, Talence. www.talence.fr [Voir et entendre sur] www.station-ausone.com



DR Aerosept

STREET-WHERE ?

par **Guillaume Gwarddeath**

Activiste graffiti depuis le début des années 1990, Aerosept diffuse aujourd'hui son travail d'illustration sur toile et fixe aussi ses sessions sur photographies en noir et blanc. De l'exploration urbaine underground – au sens propre lorsqu'il s'agit de descendre dans les sous-sols de nos villes.

GRAVÉ

Lorsqu'il exerce son activité de peintre, il s'appelle Aerosept – « mon pseudo officiel » –, contraction d'« aérosol » et de « concept ». Alors que la plupart des graffeurs ont tendance à conserver la même signature, lui « aime bien changer assez souvent ». Une de ses œuvres fondatrices a été le Z de Zorro sur un des murs de la maternelle. « Un sacré traumatisme », se souvient-il. « Je me suis fait pincer et on m'a demandé de le nettoyer, ce qui était impossible dans la mesure où j'avais véritablement gravé le mur ! » Pour Aerosept, le graffiti est trop affaire d'environnement pour être stricto sensu transféré sur toile. Il n'en demeure pas moins une source d'inspiration majeure, dans l'univers de vanités urbaines qu'il décline, où les codes de la street culture se combinent à l'iconographie cryptée des sociétés secrètes.

« Dans le graffiti, il y a toujours la notion de crew. J'ai fait partie – et je fais toujours partie – d'un certain nombre de groupes. » Le dernier en date, pour Aerosept, c'est le CTGM, ce qui signifie « Creuse ta tombe et grave ton marbre ». Le collectif de graffeurs, photographes et autres créateurs sonores a pour activité première l'exploration de friches industrielles et de territoires abandonnés, avec une préférence pour les souterrains. Après Caen, Paris et Lille, ces artistes un soupçon cataphiles entendent cartographier à leur manière le territoire bordelais avant de lancer des invitations à les rejoindre dans les profondeurs. Ne serait-on pas aux confins de la légalité ? « Oui. Un peu comme le graffiti, finalement. C'est une vie dans des lieux alternatifs, complètement oubliés, si ce n'est pas en passe de complètement disparaître. »

aerosept.tumblr.com

TOUT SIMPLEMENT

Nadia Russel, fondatrice et directrice de la galerie TinBox et de l'Agence créative, a été invitée par l'association Act'Image et le laboratoire photographique Central Dupon à concevoir une exposition sur les grilles du Jardin public. À cette occasion, elle a convié 18 artistes vivant et travaillant à Bordeaux à y participer. Tous ont répondu présent et ont accepté les deux seules contraintes qui leur étaient imposées : réaliser en six mois une image à partir de l'intitulé de l'exposition : « *Reflect that you are (in case you don't know)* ». Un titre tiré de la chanson *I'll Be Your Mirror*, de The Velvet Underground. « J'ai considéré les grilles comme un espace de parole pour les artistes au même titre que peut l'être un espace d'affichage où l'on vient mettre ce que l'on souhaite à la vue de tous. À travers le titre de cette exposition, finalement, j'ai demandé aux artistes de s'approprier ce lieu en leur donnant la possibilité de montrer ce qu'ils souhaitaient », précise Nadia Russel.

« **Reflect that you are (in case you don't know)** », du 7 janvier au 6 février 2014, sur les grilles du Jardin public, Bordeaux. Liste des artistes : Anne-Laure Boyer, Babeth Rambault, Chantal Russell-Le Roux, Christopher Hery, Claire Soubrier, Éloïse Vene, Ema Kawanago, Florent Konné, François Jonquet, Georgette Power, Guillaume Hillairet, Harold Lagaillarde, Juliet Martinez, Lo-Renzo, Maitexu Etcheverria, Marta Jonville, Marie B Schneider, Nino Laisné.



Galerie Xenon



Galerie Guyenne Art Gascogne

AU ROYAUME DE LA COULEUR

La galerie Guyenne Art Gascogne expose les travaux récents des peintres Philippe Conord, Michel Joussaume et Samuel Papazian en présentant un ensemble constitué de gouaches, de pastels, de fusains et de peintures à l'huile. Trois univers et trois trajectoires d'artistes entièrement consacrés à la peinture de chevalet dans le plus pur héritage de la modernité. Cette exposition revêt une tournure toute particulière puisqu'elle rend hommage plus spécifiquement à Michel Joussaume, décédé au mois d'octobre dernier à l'âge de 82 ans. Il laisse une œuvre importante qui rend compte dans ses huiles de sa virtuosité à faire vibrer la couleur et la lumière.

« **Trois indépendants : exposition collective** », du 3 au 28 décembre, galerie Guyenne Art Gascogne, 32, rue Fondaudège, Bordeaux. www.galeriegag.fr

UNE FIGURE DU CINÉMA ESPAGNOL

La galerie Xenon a invité la galerie barcelonaise à montrer à Bordeaux une sélection de clichés noir et blanc du célèbre cinéaste, scénariste et photographe espagnol Carlos Saura. Avec près d'une quarantaine de films, le réalisateur a contribué à écrire cinquante ans du cinéma espagnol. Une partie de sa filmographie aux accents lyriques et documentaires formule une critique du franquisme et des institutions (armée, Église, famille). Son expérience en tant que photographe rend compte de son désir de témoigner notamment en faveur des marginaux, mais pas seulement, le flamenco ayant aussi eu ses faveurs. En parallèle de cette exposition de photographies, la galerie montre deux peintures d'Antonio Saura, frère cadet du cinéaste, prêtées par le Fonds régional d'art contemporain Aquitaine.

Carlos Saura, galerie Xenon, jusqu'au 28 décembre, 16-18, rue Ferrère, Bordeaux. www.galeriewenon.com



Courtesy Galerie GF & N Vallias, Paris

LA VALSE À MILLE TEMPS

La galerie Crystal Palace accueille une installation lumineuse du jeune plasticien Julien Berthier. Principe immuable de ce lieu d'exposition programmé par l'association Zébra 3, les œuvres sont offertes ici au regard des passants et des spectateurs uniquement à travers la devanture vitrée. La porte reste close et son espace, inaccessible à la déambulation, est cette fois investi par un mouvement lumineux circulaire. Un lustre à pampille de cristal lancé par une force mécanique à vitesse moyenne balaie l'espace noir de la galerie en frôlant les murs. À la fois burlesque et menaçante, l'image de ce luminaire décoratif bon marché, inspiré de l'esthétique d'apparat des salons bourgeois emportée dans une révolution inattendue, semble teintée d'ironie. Le titre de la pièce *Revolution light* confirme cette pointe de cynisme propre au travail de Julien Berthier. Bien loin des grands bouleversements, le changement ici sera doux et lumineux, presque hypnotique.

Revolution Light, Julien Berthier, du 6 décembre au 2 février 2014, vernissage jeudi 5 décembre à 18 h 30, galerie Crystal Palace, 7, place du Parlement, Bordeaux. www.zebra3.org



DB

THE WALL

Figure majeure du mouvement du nouveau réalisme, fondé à Paris en 1960 aux côtés de Raymond Hains, le plasticien Jacques Villeglé est à l'honneur de deux expositions à Bordeaux cet hiver avec la présentation d'une quarantaine d'œuvres au total. Une sélection de onze affiches lacérées montrées à la galerie Cortex Athletico témoigne d'une part historique du travail engagé dès les années 1960 par cet artiste aujourd'hui âgé de 87 ans. Prélevées au détour de ses flâneries dans les rues de la ville, les affiches morcelées puis marouflées sur toile constituent de véritables mémoires du présent. Si elles révèlent des beautés cachées extraites du chaos urbain, les qualités plastiques de l'enchevêtrement de signes apparaissant dans la superposition des épaisseurs de papier sont aussi un reflet romanesque de l'envahissement visuel de l'époque. À La Mauvaise Réputation, ce sont environ trente sérigraphies qui seront présentées pour cette 3^e exposition personnelle dans la librairie. Marqué par l'apparition de graffitis dans l'espace public dès 1969, Jacques Villeglé crée un alphabet socio-politique à partir duquel il compose des mots et des images. À travers la juxtaposition de symboles à la signification fortement prononcée, il déjoue leurs puissances évocatrices et interroge par là ce qu'il nomme la guérilla des signes.

Jacques Villeglé, jusqu'au 25 janvier 2014, galerie Cortex Athletico, Bordeaux, www.cortexathletico.com et jusqu'au 11 janvier 2014, librairie-galerie La Mauvaise Réputation, Bordeaux. www.lamauvaisereputation.net

RAPIDO

C'est la Colombienne **María Inés Rodríguez** qui succèdera à Charlotte Laubard en février 2014 à la tête du **CAPC** musée d'Art contemporain • Le 12 décembre, le **Bordeaux Art Tour** propose de découvrir l'atelier Zelium autour d'un repas. Pour cela, il faut s'inscrire. Tarif : 25 € (entrée, plat, dessert, vin) contact@lagence-creative.com • « **Loste, peinture[s]** » jusqu'au 15 décembre, Base sous-marine, Bordeaux • Exposition « **Doris Lê – Médium 3.13** », photographies questionnant la féminité et ses représentations dans l'espace public, jusqu'au 30 décembre, galerie Anne-Laure Jalouneix, Bordeaux, galerie-jalouneix.tumblr.com • « **Photos Flash 3 : Gérard Rancinan, Antoine Schneck, Jeannie Abert** », jusqu'au 25 janvier, galerie DX, Bordeaux • Une bonne nouvelle : la **galerie Éponyme** a réouvert. Elle expose le travail récent de l'artiste Mathieu Beauséjour jusqu'au 31 janvier 2014, www.eponymegalerie.com.

Des Souris, des hommes #7, festival des nouvelles écritures scéniques, tourné vers l'international et la french touch.

LES SOURIS LÂCHENT LES CHIENS

L'intitulé steinbeckien dénotait un net tropisme vers le high tech, mais depuis sa première édition en 2008, le festival hivernal initié par la scène de Saint-Médard-en-Jalles et Blanquefort insiste moins sur ce concept. Sans doute parce que de nos jours on ne voit plus guère sur scène de numéro sans numérique. « *Aujourd'hui, ces outils sont complètement intégrés dans le paysage, raconte Sylvie Violan, directrice du Carré-Les Colonnes. Le festival se porte plus sur des propositions internationales, même si une part est toujours donnée à la création régionale. Avec une double entrée : des spectacles originaux, étonnants, et qui restent accessibles et drôles, ludiques. On continue à privilégier la pluridisciplinarité au sens large : vidéo, interactivité, etc.* »

Autre spécificité, le rendez-vous convoque des artistes qui ne viennent pas du sérail théâtral, mais souvent de la danse, des arts plastiques, de la musique, de la performance. À ce propos, les Souris ont eu du flair, présentant des créateurs atypiques émergents et depuis consacrés : outre Philippe Quesne, présent dès la 1^{re} édition en 2008, on citera Halory Goerger et Antoine Defoort, dont l'excellent *Germinal*, programmé en 2013, a cartonné en Avignon dans la foulée. Cette année, le volet performatif est encore étoffé avec la Franco-Croate Ivana Müller (*Positions*), la Suisse Eugénie Rebetez (*Encore*), sa compatriote Pamina de Coulon (*Si j'apprends à pêcher...*) ou la Berlinoise Eva Meyer-Keller (*Death is certain*). Des femmes, jeunes, pour des formes décalées, comme on dit. D'autres critères ?

« *De l'autodérision, des narrations novatrices, des choses qui parlent du vivant, d'aujourd'hui. C'est un festival d'auteur, d'écritures de plateau.* » On rajoutera que les lieux partenaires jouent le jeu avec leur programmation concertée : le Cuvier a invité le duo de jeunes chorégraphes portugais Sofia Dias et Vitor Roriz ; le TnBA accueille le trublion Renaud Cojo, qui redonne son *Œuvre/Orgueil*, stimulante réflexion sur l'inachevé et la figure d'Édouard Levé (créée aux Souris 2013) ; l'Oara au Molière Scène d'Aquitaine exhume la bande originale du *Dracula*... d'Yvan Blanloeil, joué par un quatuor à cordes. L'I.Boat, de son côté, invitera le critique rock, performeur live et radio Thomas VDB, qui réinventera Daft Punk. En tout, 14 spectacles et 36 représentations. Avec 5 000 spectateurs revendiqués l'an dernier, le festival (soutenu par les deux communes, l'État, La Cub et la région) monte en puissance. À l'image du Carré-Les Colonnes, devenu la 3^e scène d'Aquitaine après l'Opéra et le TnBA (budget annuel : 2,8 millions d'euros), l'équivalent d'une petite scène nationale. Le lieu avait d'ailleurs déposé un dossier pour le label, mais le ministère a annoncé en juillet dernier qu'il ne suivait pas. Faute de moyens, ce qui ne surprend personne ! « *Pas pour des raisons de légitimité artistique, souligne Sylvie Violan. La réponse était plutôt bienveillante.* » Bon, ce sera peut-être pour une autre fois. **Pégase Yltar**

Des Souris, des hommes #7, du 16 janvier au 1^{er} février 2014, divers lieux, programme complet sur : www.lecarrelescolonnes.fr

Focus sur trois spectacles majeurs de l'édition des souris et des hommes, joués au Carré des Jalles. par **PT**

ARGENTIN, PALUDÉEN, CANIN



© Almudena Crespo



© Martin Argyroglo



© Philippe Lebrun

El pasado es un animal grotesco, de Mariano Pensotti

Cette fresque « balzacienne » d'un jeune metteur en scène, auteur et cinéaste vivant à Buenos Aires s'est déjà exportée en Amérique et à Londres, mais c'est la première fois qu'elle vient en France. Dix ans de parcours croisés, un portrait de la jeunesse argentine à travers la crise qu'a traversée le pays, sur un dispositif de plateau tournant, très cinématographique (les 16 et 17 janvier).

Swamp Club, de Philippe Quesne

Après *La Mélancolie des dragons* et *L'Effet de Serge*, Quesne revient avec son Vivarium Studio et son travail de laboratoire du vivant, ses scénographies venues de nulle part, sa poésie ironique, son jeu d'acteur ni fait ni à faire. Son *Club du marécage* est un centre culturel improbable planté en milieu humide, menacé par le monstre froid du profit : une métaphore de la condition des artistes (le 24 janvier).

Quand je pense qu'on va vieillir ensemble,

par Les Chiens de Navarre Ce collectif fondé en 2005 a le vent en poupe, avec son théâtre punk, collectif et instinctif, malpoli et jouissif – une niche qui rappelle plus leurs grands frères flamands du Tg Stan que les Deschiens. Présentée aux Bouffes du Nord au printemps, cette création dirigée par Jean-Christophe Meurisse semble reposer sur les mêmes recettes : saynètes trash, vraies ou fausses impros, incorrection politique, pertinence sociologique, mordant (le 30 janvier).



© La Meute

« *Bègles, ville du cirque* », voilà qui résume bien les saisons culturelles de cette localité. Il y a eu Romanès, le théâtre équestre Zingaro, puis en décembre la 2^e édition d'*Un chapiteau en hiver aux Terres-Neuves*.

BÈGLES N'ARRÊTE PAS SON CIRQUE !

On ne présentera plus l'attachement de la ville pour l'univers circassien. La 2^e édition d'*Un chapiteau en hiver* scellera cette étroite relation. Initiée par la Smart Cie – spécialisée en direction artistique et technique de manifestations autour des arts du cirque –, et en collaboration avec le Creac, le service culturel de Bègles et l'Iddac, l'événement se déroulera du 13 au 19 décembre. Le chapiteau déménage pour cette nouvelle édition du parc Mussonville à l'esplanade des Terres-Neuves. Sous la toile, plusieurs ambitions : ouvrir la curiosité, favoriser la création locale, fédérer, promouvoir, offrir de la convivialité. Sur un mois, ce sont plusieurs compagnies qui tiendront l'affiche, et pour six représentations. En ouverture, le vendredi 13, un tremplin présentant des formats courts, destinés à une forme longue ou non, sera présenté sous le titre « *Concentré de petites formes circassiennes* ».

Le 14 décembre, le collectif acrobatique La Meute revient à Bègles pour la deuxième fois, après un passage au festival off d'Avignon et à celui de Nexon, dans le Limousin. La proposition met en scène six artistes, serviette autour de la taille pour seul costume, dans une pièce circassienne délurée. Les 17 et 18 décembre, le chapiteau est investi par le projet polyglotte du collectif My!Laïka, lauréat de « *Jeunes Talents Cirque Europe* » en 2010. Leur spectacle, *Popcorn Machine*, est emprunt de dadaïsme, d'absurde, de vélo, de trapèze et de musique live. Enfin, le 19 décembre, la compagnie BAM – créée en novembre 2008 par un collectif d'artistes issus de la 20^e promotion du Centre national des arts du cirque – abordera la question de l'identité autour d'un mât chinois. Outre ces spectacles, les élèves, de la maternelle au lycée, seront accueillis pour découvrir les arts du cirque, et des ateliers pratiques amateur parent/enfant seront proposés. **Marine Decremps**

Concentré de petites formes circassiennes, le 13 décembre à 19 h ; **La Meute**, Cie La Meute, le 14 décembre à 20 h 30 ; **Popcorn Machine**, par My!Laïka, le 17 décembre à 20 h 30 et le 18 décembre à 15 h ; **Identité**, Cie BAM, le 19 décembre à 20 h 30.

Un chapiteau en hiver, tout au long du mois de décembre, esplanade des Terres-Neuves, Bègles. www.smartcie.com et www.mairie-begles.fr



© Marc Coudrais

D'entrée, Mathilde Monnier, chorégraphe, et Dominique Figarella, peintre, ont convenu que leur collaboration ne serait pas une division du travail : à elle les corps et la chorégraphie, le temps et la dramaturgie, à lui les effets visuels et la plastique, l'espace et la scénographie, à elle l'horizontalité, à lui la verticalité ! Au contraire, ils ont voulu concevoir cette pièce comme une création à deux.

Rencontre avec Dominique Figarella. *Propos recueillis par Didier Arnaudet*

LA MATIÈRE DU CORPS ET DU TABLEAU

Quel regard portez-vous sur votre collaboration avec Mathilde Monnier pour Soapéra ?

Collaborer avec une chorégraphe suppose aussi de le faire avec toute une équipe de danseurs, scénographes et autres personnes qu'on n'a pas l'habitude, à tort, de qualifier d'artistes, et qui s'occupent de son, de costumes ou de lumière. Ce fut une expérience très riche, parfois difficile, mais toujours très intense. La pièce a beaucoup évolué depuis sa création, comme c'est souvent le cas des œuvres performatives qui vivent et se transforment au fil des représentations. C'est une œuvre réellement commune dans laquelle des objets propres à nos deux pratiques se sont traduits et délocalisés pour se prolonger dans d'autres formes d'existence, d'autres régimes sensibles.

En quoi votre geste de peintre a-t-il pu nourrir cette scénographie, lui apporter une autre occupation de l'espace, une autre inscription de la matière ?

Nous avons d'abord beaucoup parlé, nous avons traduit nos pratiques l'un pour l'autre, leurs histoires et héritages modernes, nous nous sommes montré des œuvres de toutes sortes. De là est venue une idée très simple et très synthétique. Nous voulions commencer par produire sur scène une forme monumentale de mousse qui occuperait presque tout le plateau, et dont la production, visible par le public pendant qu'il s'installe, serait le début du spectacle. La scène se remplit de mousse pendant que les fauteuils de la salle se remplissent de spectateurs. Tout le reste s'est déduit de ce geste.

La mousse impose sa propre temporalité et sa propre dramaturgie, les bulles éclatent et la masse du blanc se réduit progressivement pendant le spectacle jusqu'à disparaître pour céder la place au noir. L'espace est lui aussi produit par ce processus de formation de matière vécu en temps réel, les volumes et les répartitions de lumière changent au gré de l'éclatement des bulles et du mouvement des danseurs, qui eux aussi doivent déduire et régler leur chorégraphie, la nature et la vitesse de leurs gestes, car ils s'inscrivent dans une matière qui impose sa dynamique et ses exigences physiques. De plus, leurs corps sont submergés et partiellement repérables, et leur rapport au sol se complique par les effets du savon.

Qu'est-ce que cette collaboration a interrogé, provoqué ou prolongé dans votre propre démarche, votre relation au corps et à la scène du tableau ?

Cette expérience a conforté la représentation que je me faisais du type de corps avec lequel je fais des tableaux. Pas constitué de chair et de gestes, mais plutôt formé par des pratiques sociales, par l'histoire, le langage, et surtout par la mémoire de ce qu'on a éprouvé, senti et métabolisé. Pour moi, le rapport corps/tableaux s'est toujours construit comme un dispositif, jamais comme une scène d'expression, qu'elle provienne du corps, de la matière ou bien des formes.

Soapéra, le 30 janvier à 19 h 30 et le 31 janvier à 20 h 30, TnBA, grande salle Antoine Vitez, Bordeaux.
www.tnba.org

THEATRE | BORDEAUX
109 RUE JOSEPHINE | BORDEAUX | TRAM LIGNE B | ARRÊT LES FANFARONS | 05 56 69 85 13

A NOËL, LE GLOB GARDE LES RENNES

DU 18 AU 31 DÉCEMBRE

Cie Les 13 Lunes présente :

SORCIÈRES

&

UNE DEMANDE EN MARIAGE TOUT TERRAIN

Pour toute la famille, dès 8 ans !

Goûters et soirées spéciales fêtes les 24 & 31

MERCREDI 29 JANVIER

ISIDORE Cie l'Escalier qui monte "Ou comment cultiver les plaisirs simples"

LA DANSE EN 10 DATES
Une conférence dansée dans le cadre du festival Pouce

Renseignements & réservations : 05 56 69 85 13
www.globtheatre.net

Le Lieu sans nom, dédié à la culture et principalement au théâtre, vient d'ouvrir ses portes à Bordeaux.



NOUVELLE FORMULE ET AUTRES « SPONTICULES »

Il n'a pas de nom et ça lui va bien. Ainsi, Le lieu sans nom a ouvert ses portes le mois dernier, pas loin du stade Lescure. On n'y court pas après le ballon, mais on s'y promène au gré des belles lettres, des grands textes, de la littérature et de la poésie. À l'initiative notamment de Gilbert Tiberghien et Alain Raimond, ce nouvel endroit pour des rencontres théâtrales réunit des vieux briscards du genre et de jeunes passionnés au sein d'un collectif d'associations et d'individus installé dans les locaux de l'ancienne école de techniciens Adams. Avec pas moins de 600 m², comprenant un studio d'enregistrement, un studio de danse, une salle de spectacles d'une jauge de 49 places, un lieu de répétition, des bureaux à louer, ce lieu permet d'inventer une nouvelle économie créative et solidaire. Un lieu de création et de diffusion, un outil de travail, un lieu de résidence qui accueille la compagnie Tiberghien, donc, et Lieu-Dit, sa troupe amateur, mais aussi Feuilles de routes, association qui accompagne divers projets artistiques. Le mois dernier, Christian Loustau incarnait la folie de Pessoa et son *Ode maritime*. Le même Christian Loustau s'attaque en décembre, en compagnie d'Alain Raimond, à Alain-Julien Rudefoucauld, avec sa dernière pièce *Sponticules*, qui évoque la rencontre insolite, dans un jardin public désert, d'un écrivain original et d'un prétendu marchand de frites. **Lucie Babaud**

Sponticules, du 4 au 7 décembre, à 21 h, Lieu sans nom, 12, rue de Lescure, Bordeaux.
Réservations : 09 54 05 50 54 ou tiberghien.adm@free.fr

Orfeu Cego,
d'Arnaud Poujol,
théâtre sonore et
sensuel mêlant
comédiens pros et
jeunes malvoyants.

ORPHÉE, LE NOIR LUI VA SI BIEN

Arnaud Poujol a plusieurs vies artistiques. On le voit au début des années 1990 élève aux airs de jeune premier au Conservatoire de Bordeaux, puis, à celui de Paris, comédien pour Bezace, Gabily, Lassalle, Adrien. Et aujourd'hui metteur en scène et auteur pour plusieurs projets atypiques comme cet *Orfeu Cego* (Orphée aveugle), variation autour du vieux mythe de l'aède descendu aux enfers chercher son Eurydice : depuis Virgile, on n'a pas fait mieux comme rituel de passage. Ici, Orphée devient prétexte à l'échange entre mondes souvent hermétiques séparant valides et handicapés. Au départ, un atelier avec un groupe de non-voyants en 2010 à Gradignan, expérience « pleine d'émotion » qui aurait néanmoins laissé à l'auteur quelques regrets. Il propose à Eysines un dispositif plus personnel et élaboré, fruit d'un travail de collecte avec de jeunes non-voyants

du GIHP Aquitaine et plusieurs comédiens pros. Poujol a pour l'occasion entraîné dans l'aventure de vieux amis du conservatoire bordelais (Florence Marquier, Sonia Millot, Vincent Nadal, Cécile Delacherie), ainsi que le musicien Serge Korjanevski. Comme un mortel au seuil du Styx, le spectateur est accueilli par un passeur qui lui proposera l'expérience de la cécité, une excursion vers un nouveau territoire sonore, une petite histoire glissée à l'oreille. Le reste est à découvrir. Le spectacle est créé dans le cadre de la 8^e édition festival du Hors jeu / En jeu (du 29 novembre au 15 décembre), rencontres artistiques et citoyennes de la diversité et de la solidarité organisées par la Ligue de l'enseignement Gironde dans plusieurs lieux de la Cub. **PT**

Orfeu Cego, Arnaud Poujol, le 15 décembre à 17 h 30 et 19 h, théâtre Jean-Vilar/Le Plateau, Eysines, www.laligue.33.org et www.eysines.fr



Ils sont passés par ici, ils repassent par là.
Quatre (re)créations qu'on peut revoir sans problème.

L'HEURE DE LA (RE)CRÉE par Pégase Yltar

Mauvais esprit de famille

Le collectif Crypsum, venu de Toulouse, s'était fait connaître à Bordeaux par cette adaptation personnelle du récit d'Hervé Guibert, créée au Glob Théâtre. Le groupe dirigé ici par Olivier Waibel et Alexandre Cardin s'est emparé de l'autofiction originelle, déjà surnoisement romancée, en y mêlant les propres souvenirs des comédiens sur scène : un jeu de massacre familial, une mise en abyme perverse et jubilatoire.

Nos parents, collectif Crypsum, du 10 au 19 décembre, Manufacture-Atlantique (en partenariat avec le TnBA et l'Oara), Bordeaux.
www.manufactureatlantique.net

Dernière tournée au comptoir

Le collectif OS'O tourne encore cette création originelle mise en scène par le Berlinoise David Czesienski à l'époque (2010) où ils sortaient tout juste de l'ESTBA : un succès mérité, et une pièce qui vieillit mieux que la piquette de Gervaise et Lantier. Le drame prolétarien et naturaliste de Zola est transfiguré, raconté comme un toast dans une soirée arrosée entre amis, une soûlographie tragi-comique. Patron, une autre !

L'Assommoir, collectif OS'O, les 10 et 11 décembre, Le Carré-Les Colonnes, Blanquefort le 23 janvier 2014, au Champ de foire de Saint-André-de-Cubzac.
www.lecarré-lescolonnes.fr
www.lechampdefoire.org

Au-dessus d'un nid de coucou

Au 1^{er} janvier 2014, Dominique Pitoiset ne sera plus directeur du TnBA, mais il y proposera encore son *Cyrano de Bergerac*, réadaptation du tube de Rostand sans cape, ni épée, mais non sans nez. Dans un univers psychiatrique, le bretteur-poète en marcel et bonnet ramène sa fraise et séduit Roxane sur Skype... On peut émettre des réserves sur le côté *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, mais pas sur l'interprétation de Philippe Torretton, imposant en *Cyrano* maniaco-dépressif au milieu de cadets de Gascogne borderline.

Cyrano de Bergerac, du 13 au 17 janvier 2014, TnBA, Bordeaux.
www.tnba.org

Un certain goût pour l'inachevé

Sous les auspices de l'artiste Édouard Levé et son catalogue de 533 œuvres irréalisées, le cabot en chef d'*Ouvre le chien* a déconstruit l'an dernier un spectacle foutraque et très pensé sur la notion de processus créatif et d'artiste sans œuvre. Dedans, quatre acteurs bricoleurs, dont Renaud Cojo, mais aussi Gérard Depardieu, Dominique A, un roman-photo de plus de 25 000 kilomètres. La pièce créée l'an dernier à Saint-Médard-en-Jalles se délocalise au port de la Lune, et c'est tant mieux.

Œuvre/Orgueil, du 21 janvier au 1^{er} février 2014, TnBA, Bordeaux.
www.tnba.org

→ théâtre

au pied du mur sans porte

texte et mise en scène **lazare**

4 → 6 décembre à 20h

À mille lieux de toute vision misérabiliste, un regard sur la banlieue dont on ressort bluffé. Lazare, auteur et metteur en scène, ramasse à la pelle les mots et les êtres délaissés tandis qu'une équipe d'acteurs et de musiciens magnifiques jouent-chantent à l'unisson de ce texte salvateur.

→ théâtre des enfants

frankenstein

texte **fabrice melquiot** /

mise en scène **paul desveaux**

10 → 13 décembre

mar/ven à 20h - mer 14h30 et 19h30

à voir en famille → à partir de 9 ans

Beurk ! Voilà le nom que Fabrice Melquiot a donné à son Frankenstein. Beurk mesure 2,30 mètres. Beurk est moche, Beurk fait peur et surtout... Beurk est vivant ! Lac gelé, arbres tordus aux ombres dansantes, brume épaisse de la nuit... C'est dans ce paysage fantastique que s'esquisse l'histoire en marionnettes et chansons de ce mal-aimé débordant d'amour que le chagrin transforme en monstre sanguinaire.

→ théâtre

nos parents

texte **hervé guibert** /

un spectacle du **collectif crypsum**

10 → 19 décembre à 20h30

→ La Manufacture Atlantique

Hervé Guibert manipule les fantômes de son histoire pour un jeu de la vérité cruel et accusateur doublé d'un humour redoutable et jubilatoire. L'intimité des comédiens du Collectif Crypsum se lie à celle – vraie ou fausse – de l'auteur pour une autofiction au plaisir un peu pervers.

en partenariat avec La Manufacture Atlantique et l'OARA

→ théâtre

cyrano de bergerac

texte **edmond rostand** /

mise en scène **dominique pitoiset**

13 → 17 janvier

lun/mar/ven à 20h30 - mer/jeu à 19h30

Crâne rasé, moustache tombante, en jogging et marcel, Philippe Torretton campe un Cyrano blessé, désabusé et las. Le formidable comédien chausse l'alexandrin comme d'autres leurs lunettes et balance ses tirades sans avoir l'air d'y toucher. Précédé de son nez qui « protubère » au milieu du visage, le poète querelleur croise le fer... à repasser et s'enflamme pour Roxane par le truchement d'une webcam. Epuré, décalé, modernisé, sans plumes ni rubans, ce *Cyrano* couronne avec panache la belle aventure artistique de Dominique Pitoiset au TnBA.

→ théâtre

mission

texte **david van reybroeck** /

mise en scène **raven ruëll**

21 → 25 janvier à 20h

Le père André, missionnaire au Congo depuis 50 ans, donne une conférence en Europe. Il évoque le quotidien dans la brousse, les lacs infinis, les routes impraticables, les moustiques, la violence, la misère... Bruno Vanden Broecke, auteur de « Congo une histoire » prix Médicis essai 2012, s'empare des doutes du vieux religieux qui distribue des préservatifs et s'irrite contre la chasteté imposée par le Vatican. Et réclame les larmes de Dieu. Bâti par David van Reybroeck à partir de témoignages de missionnaires belges, *Mission* nous transperce comme une pluie d'Afrique. Un grand voyage horrifique et tendre.

→ théâtre

œuvre/orgueil

d'après **édouard levé** /

conception, mise en œuvre **renaud cojo**

21 janvier → 1^{er} février à 20h

Renaud Cojo s'inspire de l'univers de l'écrivain et photographe Édouard Levé et réalise une expérience artistique en deux mouvements (*Œuvre*, une performance et *Orgueil*, une exposition) qui interroge le chemin de la création. Accompagné de quatre interprètes touche-à-tout, il associe un road-movie de 27771 kms sur les routes de France ponctués d'étapes aux noms familiers et des rencontres improbables avec Gérard Depardieu, Bashung ou Dominique A... Avec Cojo en maître d'œuvre(s) anticonformiste, la scène est plus que jamais le lieu de tous les possibles.

en partenariat avec Le Carré-Les Colonnes scène conventionnée de Saint-Médard-en-Jalles/Blanquefort dans le cadre du festival des souris des hommes #7

→ danse

soapéra

conception **mathilde monnier**,

dominique figarella

chorégraphie **mathilde monnier**

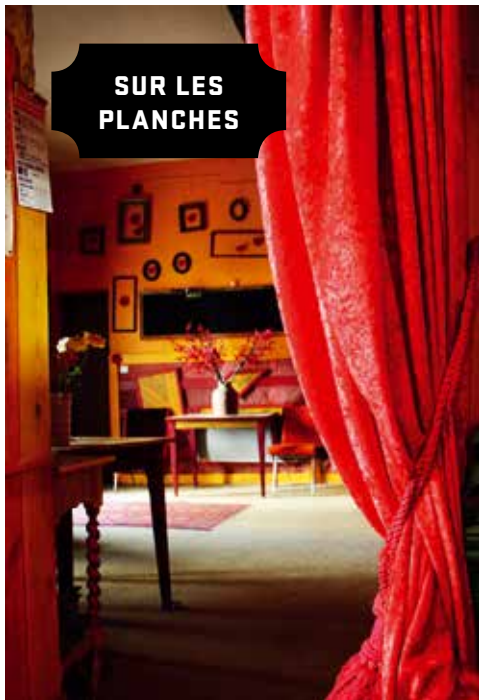
30 → 31 janvier à 20h30

Une mousse particulièrement dense et aérienne, d'une blancheur irréelle, envahit progressivement le noir de la scène. Cette nappes vaporeuse devient le territoire des interprètes qui s'y frayent un chemin. Les corps en transformation s'adaptent et se débattent, des images surgissent : des monstres, des spectres, des jallissements. Peu à peu, cette œuvre éphémère, née de la réflexion commune avec le peintre Dominique Figarella, n'est plus que traces. Mathilde Monnier, une fois de plus, surprend : il n'est pas de plus grande qualité.

2013
→
14

reprise
production
TNBA

TNBA



© La boîte à jouer

Alors que dans la capitale le théâtre des Champs-Élysées souffle ses 100 bougies, au cœur des Chartrons, la Boîte à jouer tient fièrement ses 25 printemps. Rencontre avec Jean-Pierre Pacheco et Laurent Guyot.

LA BOÎTE À JOUER 25 ANS D'ÉNERGIE

Lorsque la Boîte à jouer émerge, le lieu n'a pas pour vocation d'être un théâtre, il n'est pas un projet professionnel. Les deux fondateurs, Jean-Pierre Pacheco et Laurent Guyot, exercent respectivement les professions d'éducateur et de dessinateur industriel. « *C'était un lieu pour répéter, travailler ensemble, complémentaire avec notre association, Kdanse, basée à Pessac* », raconte Laurent Guyot. Et pourtant... Très vite, les compagnies s'en emparent. Nous sommes en 1989, quand ils récupèrent des fauteuils de cinéma et constatent que les salles de spectacle manquent dans la région. Qu'à cela ne tienne, le lieu se professionnalisera donc : une deuxième salle dédiée à la musique et un espace de répétition sont ouverts, un atelier et même un restaurant viennent compléter les activités !

Dans ce dédale de pièces aux allures de maison de poupée burlesque, la création émerge, les échanges opèrent, car c'est cela l'essence même de la Boîte à jouer. Au fond de la boîte ? Une appétence insatiable pour les arts du spectacle, pour le théâtre contemporain, pour en définitive toute forme de représentation et pour l'aide à la jeune création. Le lieu – un ancien chai à vin – n'est plus tout jeune, les peintures non plus, et pourtant une chaleur s'en dégage. Les deux salles, de 40 et 60 spectateurs, voient près de 6 000 spectateurs par an, venus aux 150 représentations annuelles. Et en 25 ans de travail, de spectacles et de résidences, on imagine la longue liste de rencontres. Néanmoins, pas de *wall of fame* à l'entrée, mais des cadres vides. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas un héros, mais toute une troupe qui se nourrit des résidences, et aussi des gens du quartier : « *Il n'y a pas d'acteurs artistiques qui ont compté plus que d'autres, toutes les rencontres, bien différentes, ont compté. L'important pour nous, c'est de transmettre notre passion* », explique Jean-Pierre Pacheco. La transmission, voilà un pilier de la

Boîte à jouer. « *En 1998, alors que nous travaillions beaucoup avec les centres sociaux, nous avons répondu à un appel de la Drac : avec le Glob Théâtre et des assistantes sociales, nous avons créé un collectif d'aide à l'accès à la culture pour les publics empêchés. Ce souci d'ouverture à tous les publics ne nous a jamais quitté.* » Dans ce dessein, beaucoup d'outils seront mis en place avec les acteurs sociaux et culturels, dont le centre social de Bordeaux-Nord, l'Université populaire, les collectifs Bordonor et le Jardin de ta sœur. Les « couche-tard », qui existent encore, combinent une soirée spectacle pour les parents et une halte-garderie pour les enfants. Autre formule signature : les « kidnappings » dans la rue. « *Avec des cagoules nous enlevions les gens pour les amener à l'apéro puis au spectacle, le tout dans une ambiance très festive.* » Mais aussi « le garde-champêtre culturel » : un véritable ramdam dans les rues ! Les « cafés-trottoirs » sont des moments conviviaux au cours desquels « *on invite au thé ou au café tôt le matin. C'est l'occasion de discuter avec les gens sur les pratiques culturelles mais aussi la vie de quartier.* » À citer également l'attachement du lieu à la sensibilisation du jeune public avec les « Ateliers clown-théâtre » ou les « Semaines grenadines », au cours desquelles élèves et enseignants partagent un goûter avec les acteurs après le spectacle. Ces initiatives font la marque de fabrique de la Boîte à jouer. Et la suite ? « *On travaille à passer le flambeau à des gens qui ont la même vision que nous.* » Qui em-boîte-ra le pas ? **MD**

Le Cirque des petits personnages, compagnie La nuit venue,
du 12 au 28 décembre, à 21 h,
et le 31 décembre, à 20 h.

La Boîte à jouer, 50, rue Lombard, Bordeaux.
www.laboiteajouer.com



© Hélène Bizzo

Au pied du mur sans porte, fable initiatique, baroque et sociale de Lazare, anomalie de la scène théâtrale.

LAZARE, REVENU DU TON BEAU

Plus qu'un survivant, un revenant. Le pseudonyme de Lazare désigne ce comédien, metteur en scène et auteur apparu il y a quelques années et renvoie à un parcours singulier, qui détonne dans le paysage du théâtre public. De sa maigre biographie on relève une naissance officielle en 1975 à Fontenay-aux-Roses (92), un père algérien et absent, un parcours familial et scolaire chaotique, une initiation au théâtre sous l'égide de la Protection judiciaire de la jeunesse, une rencontre avec Claude Régy puis avec Stanislas Nordey, qu'il suivra comme élève au TNB de Rennes.

Comédien, poète et improvisateur aux allures de slameur, Lazare impose son écriture autodidacte tout en combattant le cliché de l'artiste de banlieue : « *Je ne veux pas être enfermé dans le roman communiste de l'Arabe qui s'en sort* », dit-il. En 2006, il fonde sa compagnie Vita Nova et met en scène ses propres textes au sein de ce qui devient un groupe de fidèles. *Au pied du mur sans porte*, créé il y a deux ans, est le deuxième volet d'une trilogie – après *Passé, Je ne sais où, qui revient*, et avant *Rabah Robert* – explorant un monde de mots et de visions, baroque et sociétal. Un parcours initiatique, fictionnel et biographique, une fresque déconstruite avec quelques motifs récurrents, comme les rapports entre présent et passé, Algérie et France ou le personnage de Libellule. Dans *Au pied du mur sans porte*, pièce pour neuf comédiens-musiciens, Libellule est un enfant de la cité du Couvercle en « retard d'école », hanté par un frère jumeau mort. Sur sa route sinieuse, instits et psychologues, dealers et policiers... Loin de tout naturalisme banlieusard, une forme onirique et musicale, tragique et burlesque, où résonne la drôle de langue de Lazare, langue projetant « *les éclats d'une métaphysique analphabète* », selon la formule de Régy. **TY**

Au pied du mur sans porte,
du 4 au 6 décembre, à 20 h, TnBA, Bordeaux.
www.tnba.org



© Reyn-Yan-Koolwijk

Cette 11^e édition des 30"30' – Les rencontres de la forme courte fait cette année dans la performance pure et inclassable et dans l'exploration chorégraphique. Un programme réjouissant.

C'EST COURT MAIS C'EST BON

Une projection avec le public les pieds dans l'eau. Voir le corps entier. C'est plutôt rare dans la région. On sait qu'à Budapest les thermes de la ville sont un haut lieu de la culture underground, mais à Bordeaux on ne se souvient pas d'une telle aventure. Pour ouvrir la 11^e édition de son festival 30"30' – Les rencontres de la forme courte, le directeur Jean-Luc Terrade met tout le monde dans le bain. Direct. Avec la projection dans la piscine Judaïque de *Injekt*, un film de Herman Kolgen où Yso, un jeune Coréen est immergé huit heures par jour dans une cuve vitrée, oscillant entre apesanteur et manque d'oxygène. Les captations numériques et photographiques de Kolgen permettent de suivre une étrange matière visuelle et sonore créée à partir de ces images et enregistrements. Voilà qui donne le ton d'une édition axée sur les installations visuelles et sonores, et la performance, avec pas moins de 26 rendez-vous sur une dizaine de jours, avec de grands noms de la performance comme Ivo Dimchev qui vient avec *Som Faves* pour la quatrième fois sur les 30"30', comme on les appelle dorénavant.

D'autres grands performers seront de la partie, comme Volmir Cordeiro et son *Ciel changeant*, où le corps là encore est bousculé, transformé, explorant de nouvelles postures et positions incongrues et marginales. *Honey Queen*, de Gertjan Franciscus cultive l'ambiguïté, féminin/masculin, humain/animal, pour une « prophétie chorégraphiée ». François Chaignaud en solo, dans *Dumy Moyi*, interprète un chant polyglotte, nourri de morceaux ukrainiens ou philippins, sur une danse qui serait un conglomérat de figures et postures en mutation. Après l'avoir vu danser l'an dernier la tête en bas et pendu au plafond, on espère beaucoup de cette nouvelle proposition mystérieuse. Aussi mystérieuse que *Construire un feu*, par Mathieu ma fille Foundation, le 3^e volet des *Mémoires du Grand Nord*, ou comment un chien survit à son maître dans des conditions extrêmes. Bref, autant d'aventures inattendues que le public pourra vivre et revivre au gré de différents parcours selon le principe des 30"30', qui comprend un pass par jour avec plusieurs horaires et rendez-vous. La formule fonctionne depuis dix ans et connaît un succès exponentiel, aiguissant la curiosité et la recherche esthétique d'un public fidèle. Mais le festival est resté jusqu'alors relativement confidentiel, se déroulant dans des lieux aux jauges limitées.

« La nouveauté de cette année, souligne Jean-Luc Terrade, c'est que le TnBA et sa nouvelle directrice Catherine Marnas nous ouvrent leurs portes sur trois jours. Nous offrant plus de places, donc plus de public. J'entretiens des fidélités avec de nombreux artistes et de nombreux lieux comme le Glob, le Cuvier, à Pessac ou Talence également, mais il est vrai que ce sont des lieux plus confidentiels. Une grosse structure comme le TnBA peut nous aider à décoller. » Et le public avec. Les 30"30' ne comptent pas sur la longueur pour nous emmener loin. Et pour pas cher. 13

30"30' – Les rencontres de la forme courte, du 27 janvier au 8 février 2014, dans différents lieux à Bordeaux et La Cub. www.trentetrente.com



THÉÂTRE
RENCONTRES HORS JEU/EN JEU
MARDI 3 DÉCEMBRE | 20H45
Comparution immédiate
Michel Didym | Dominique Simonnot | Bruno Ricci
Exposition
Photographies de Christophe Goussard
Vernissage à 20 h

MUSIQUE
LUNDI 9 DÉCEMBRE | 20H45
Jean-Guihen Queyras
Kevan & Bijan Chemirani
Socratis Sinopoulos

JEUNE PUBLIC
SAMEDI 14 DÉCEMBRE | 15H
B'alla Cappella* | Cie Chant de balles
À partir de 6 ans

JEUNE PUBLIC
MARDI 7 JANVIER | 19H
Un petit Hublot de ciel | Cie Les Bruits de la lanterne
À partir de 2 ans

MUSIQUE
MERCREDI 8 JANVIER | 20H45
Bach | Amandine Beyer

www.t4saisons.com
05 56 89 98 23



Avec le soutien de l'ONDA, Office national de diffusion artistique



ville de gradignan

À L’AFFICHE par **Alex Masson**

© PrettyPictures

SANS FRONTIÈRES

Le film d’immigration latino aux États-Unis est devenu un genre en soi. *Rêves d’or* le bouscule en filmant le périple de trois ados guatémaltèques traversant le Mexique pour arriver sur les rives du Rio Grande. Il n’est pas tant question ici de savoir comment vivre au pays d’Obama que de survivre dans son propre pays à l’heure de la mondialisation. L’excellent premier film de Diego Quemada-Díez recontextualise pleinement l’idée de l’exil à l’heure des rapports Nord-Sud, pas si éloignés d’une situation postcoloniale. Entre saga initiatique et fable cruelle, ce périple explore brillamment l’autre versant du rêve américain.

Rêves d’or, le 4 décembre.

LA VIE DES GENS

Éternelle égérie des Deschiens, mais aussi présence récurrente d’un cinéma plus anar, celui des Dupontel et Kervern / Delépine, Yolande Moreau se lance en solo. Elle a conservé de ces deux univers un regard attendri sur la sphère popu, sur les « petites gens », comme on dit. *Henri*, c’est un patron de boui-boui veuf qui va devoir engager comme aide une handicapée mentale. Deux solitudes qui vont se retrouver et se faire la belle. Si elle a du mal à s’émanciper d’un folklore de comptoir, Moreau épate quand elle sublime leur escapade par des trouvailles de mise en scène ou une bienveillance qui enrobe avec une émouvante pudeur ces deux outsiders, tout en restant discrète pour mieux les mettre en lumière.

Henri, le 4 décembre.



© Arnaud Borrel



© Victor Prada

ÉPIDÉMIE SENTIMENTALE

À Lima, une grippe vire à l’épidémie. Un pépé fonctionnaire passe ses journées à faire disparaître les effets des morts, voire à incinérer les corps, trop nombreux. Un jour il tombe nez à nez avec l’enfant survivant d’une femme dont il vient de s’occuper. Il va décider de le recueillir. L’apocalypse est émouvante dans *El Limpiador*. Ce premier film d’un jeune Péruvien impressionne quand il fait glisser le cinéma de genre vers la chronique intimiste de deux solitudes qui essaient de se consoler alors que le monde alentour s’effondre. Un peu comme si M. Night Shyamalan s’était lancé dans le beau mélo. Sauf qu’il n’y pas de twist qui tue dans *El Limpiador*, si ce n’est, par sa puissance émotionnelle ou son sens dingue de l’espace, l’immense révélation de son réalisateur, Adrián Saba.

El Limpiador, le 18 décembre.



© Ad Vitam

FONDU AU NOIR

Ce n’est plus un secret pour personne : la mondialisation a transformé la Chine, voire l’a fissurée alors que son peuple commence ici et là à se rebeller contre l’ère de corruption généralisée qu’elle a engendrée dans le pays. Les cinéastes locaux sont devenus comme des porte-paroles. Jia Zhang-Ke avait déjà abordé le problème dans *Still Life*, et il enfonce le clou avec *A Touch of Sin*. À partir de faits divers glanés sur des blogs, il raconte, via quatre histoires, une nouvelle lutte des classes. Et décide de donner des armes au prolétariat pour rendre les coups. *A Touch of Sin* est brutal. Pas tant par sa violence rouge sang que par sa colère noire, confirmant que si l’influence prégnante ici est celle des films de sabre, c’est dans un autre registre que Zhang-Ke veut officier : le film d’horreur économique.

A Touch of Sin, le 11 décembre.

MOISSON D’HIVER

Impossible d’aborder toutes les sorties des deux mois à venir, mais janvier 2014 augurera d’une solide année-ciné : Hayao Miyazaki explore les remords d’un Japon ayant trop rêvé de suprématie dans *Le vent se lève*, âpre biographie de l’inventeur des avions Zero (sortie le 8 janvier) ; le cinéma roumain sort de sa vague de films d’auteur lénifiants pour s’intéresser aux travers de la bourgeoisie post-Ceausescu dans *Mère et fils* (le 15) ; les frères Larrieu réinventent à la fois Don Juan, le polar et le film érotique dans *L’amour est un crime parfait* (le 15), tandis que *The Spectacular Now* (le 8) et sa romance ado ravivent les braises de la teenage comedy ; sans compter les films alléchants pas montrés à temps, du premier des deux biopics d’*Yves Saint-Laurent* (le 8) à *Nymphomaniac* (deux parties, le 1^{er} et le 29 janvier), le nouveau Lars von Trier, lecture proustienne et porno du journal intime de la sexualité d’une femme...

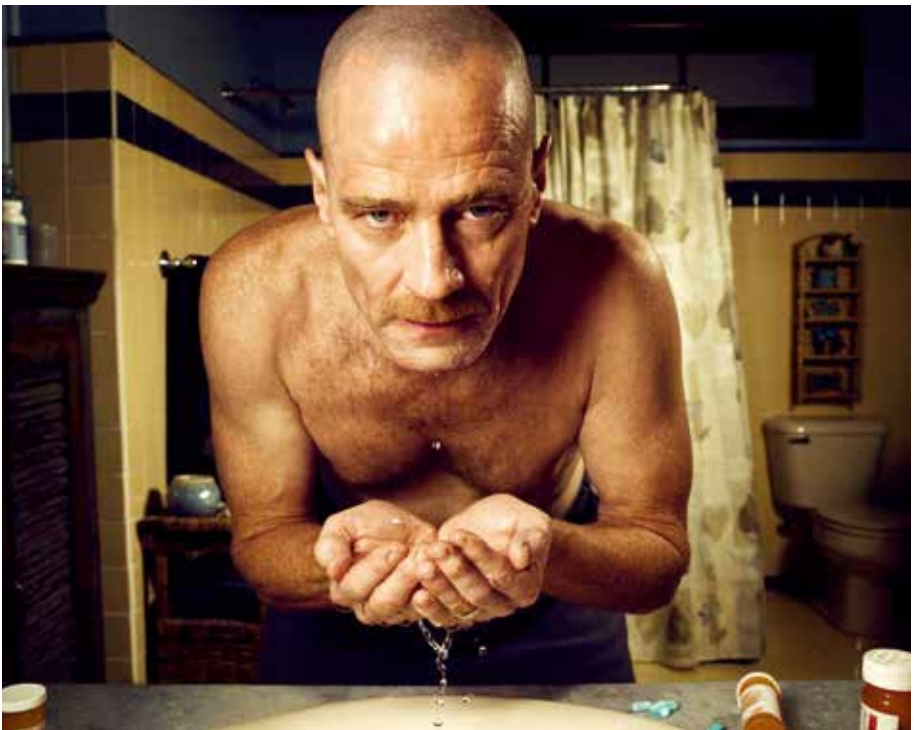
RAPIDO

Du 4 au 15 décembre, le festival de films d’animation *Les Nuits magiques* soufflera ses 23 bougies au cinéma Le Festival de Bègles : www.lesnuitsmagiques.fr • L’association « L’œil lucide » soutient la création documentaire et propose des résidences à ce titre en Aquitaine : une résidence de montage et une résidence pour les réalisateurs d’un premier ou deuxième film documentaire (inscriptions jusqu’au 16 décembre). Formalités et renseignements : loeillucide@gmail.com | www.loeillucide.com • L’appel à projets pour le *concours de scénarios destiné aux 12-18 ans* « Le goût des autres » lancé par Gindou Cinéma en Aquitaine, dans le Limousin et Midi-Pyrénées, est ouvert jusqu’au 20 décembre. Le thème : « Vivre ensemble dans la diversité et l’égalité ». Pour y participer, il suffit d’envoyer une idée de film sur le site : www.goutdesautres.fr • Depuis 2011, le 21 décembre, c’est la *Fête du court métrage* ! Programme sur : lejourlepluscourt.com • Du 21 au 26 janvier, le *Fipa – Festival international de programmes audiovisuels* – fête sa 27^e édition à Biarritz. Comme à son habitude, le festival défend la création audiovisuelle sous toutes ses formes : www.fipa.tv • *Le Festival international des scénaristes de Valence*, qui se tiendra du 2 au 6 avril, prolonge son appel à candidature jusqu’au 15 janvier. Dessins animés, télévision, web-séries, jeux vidéo, portraits sonores, etc... Tout y est ! Inscriptions : www.scenarioaulongcourt.com/wordpress/

« Certains sont accrocs aux médicaments, moi c'est au jogging. Lorsque j'ai besoin de me débarrasser des agressions et des anxiétés qui m'entourent, je cours. Ça m'aide à mieux dormir, à mieux manger. Je suis plus régulier à tous les niveaux, même dans les choses que vous ne devriez pas savoir. D'ailleurs ma femme me dit souvent : "Tu peux aller courir?" »

REWIND

par Sébastien Jounel



La carrière de Bryan Cranston ne commence pas sur les chapeaux de roue. Acteur Diesel, long au démarrage. Né en 1956 à San Fernando, Bryan décide de suivre les pas de son père, lui-même acteur. Il commence par jouer dans des publicités puis parvient à entrer à la télévision à l'âge de 29 ans dans des séries kitchissimes : *Chips*, *Arabesque*, *Supercopier*, *Amoureuxsement* votre, *Alerte à Malibu*, *Flash*, *Walker Texas Ranger*, etc. La liste est longue et inversement proportionnelle à ses répliques. Il ne parvient à figurer sur le grand écran qu'en 1988 dans *The Big Turnaround*, réalisé par... son paternel. Il cachetonne ensuite dans la figuration pour des rôles quasi invisibles ou prête sa voix à des personnages de dessins animés. C'est son interprétation de Hal, le père déjanté de *Malcolm*, qui fait la preuve de son talent – il sera nommé plusieurs fois aux Emmy Awards et aux Golden Globes à ce titre,

mais revient toujours bredouille. Lorsque la série s'arrête, en 2005, Bryan cherche à faire contraste avec le personnage qui l'a fait connaître en jouant les méchants dans la sitcom *How I Met Your Mother* ou encore dans *Little Miss Sunshine*. Bingo ! En 2008, ce contraste sera la base du personnage principal de *Breaking Bad*, qui marque un tournant décisif. Le talent incommensurable de Bryan est unanimement reconnu. Anthony Hopkins lui-même lui envoie un mail après le visionnage de la série pour lui dire ces quelques mots : « *Votre performance en Walter White est la meilleure que j'aie vue de toute ma vie.* » À l'inverse de Walter White, Bryan Cranston a basculé du bon côté du rêve américain.

JUNKPAGE & STATION AUSONE

CRÉATEURS DE LIENS.

JUNKPAGE

UN BRIN ENTRE LES DEUX MONDES

STATION AUSONE

ÉVÉNEMENTS - LIVRES - COLLABORER

SE CONNECTER SUR LE SITE

Accueil / Plan du site / Contact

STADIUM

1000 places

01 40 00 00 00

01 40 00 00 00

EN CE MOMENT

Les talents de l'art potager

Ateliers

À VENIR

Les Caprices de Goya, par Salvador Dalí: el sueño de la razón

01 40 00 00 00

STATION AUSONE

ÉVÉNEMENTS - LIVRES - COLLABORER

SE CONNECTER SUR LE SITE

Accueil / Plan du site / Contact

STADIUM

1000 places

01 40 00 00 00

01 40 00 00 00

EN CE MOMENT

Les talents de l'art potager

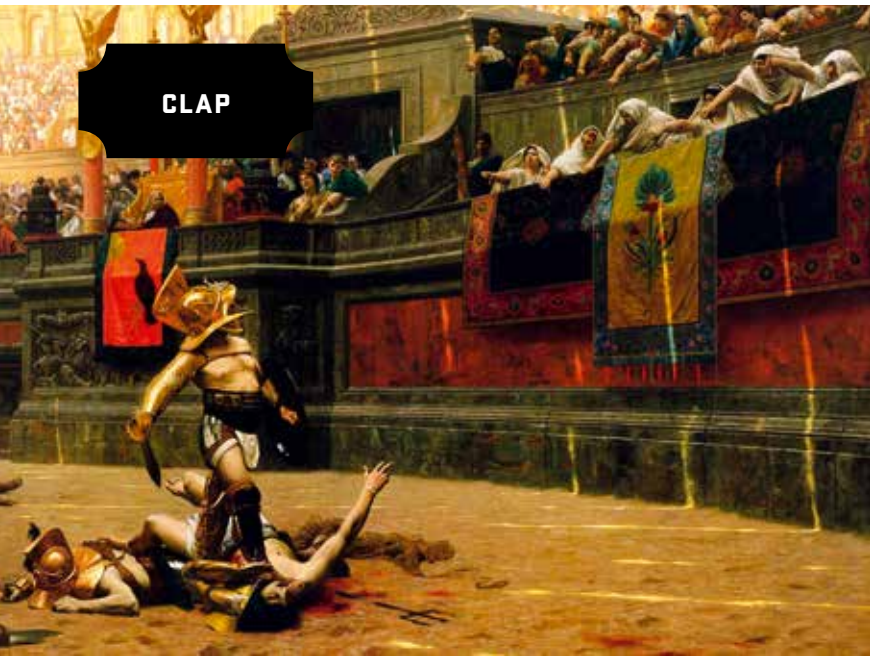
Ateliers

À VENIR

Les Caprices de Goya, par Salvador Dalí: el sueño de la razón

01 40 00 00 00

PLUS DE CULTURE EN CROSS MÉDIA



© Pollice verso, Géricault, 1805.

TÊTE DE LECTURE par Sébastien Jounel

L'AVIS D'ADÈLE

Rumeurs sur les conditions de tournage, déferlante de propos haineux dans les forums, ricanements de militants LGBT au sujet de la scène de sexe, critiques de Léa Seydoux sur les procédés de mise en scène d'Adbellatif Kechiche, réponse blessée et mise au point générale de l'intéressé dans *Rue89*... *La Vie d'Adèle* n'est pas toute rose, ni avant ni après sa sortie en salle.

Les polémiques à son sujet, relayées à l'envi, font la preuve d'un changement dans le traitement journalistique du cinéma, de la culture et, par extension, du journalisme tout court. Le principal effet de cette logorrhée sado-médiatique a été de faire dévier l'attention de l'essentiel (outre celle des magazines spécialisés) : le film lui-même. Quels que soient les avis sur l'œuvre, l'affaire est révélatrice de méthodes qui flirtent avec le jeu de massacre. L'arène médiatique se rapproche de son ancêtre romaine, le tweet assassin a simplement remplacé le pouce baissé. Les notules se transforment en piloris, les articles en échafauds et les chroniques en pelotons d'exécution. Le tandem Naulleau-Zemmour a fait des petits qui ont dégénéré. D'où vient ce goût pour l'humiliation, le lynchage et le clash par écrans ou écrits interposés ? Le besoin d'un bouc émissaire ? Ce sentiment étranger de l'amour de la détestation ? Les causes importent peu au final, ce sont les conséquences auxquelles il convient de s'intéresser parce qu'elles engagent la responsabilité de tous, ceux qui font l'information tout comme ceux qui la reçoivent. Effectivement, si le commérage cède le terrain à l'enquête, l'anecdote à l'analyse, le fait divers à l'investigation, au bout du compte, le slogan devance le discours, l'information disparaît derrière la communication et le particulier devient une règle générale. Au final, les sujets ne sont pas traités, ils sont maltraités, méthode jusque-là réservée aux émissions de télé-réalité ou aux ersatz de talk-shows. Les effets peuvent au mieux écorner une réputation – Kechiche en a fait les frais –, mais pas son film, qui a dépassé les 800 000 entrées. Au pire, ils peuvent contribuer à manipuler l'opinion publique au détriment de tous, y compris de ceux qui se sont fait l'écho des bruits qui courent, et à l'avantage de ceux qui savent les employer pour en faire la caisse de résonance de leurs idées. Ce n'est pas parce que tout le monde a le droit de parole que tout le monde a forcément quelque chose à dire. Il faut parfois savoir faire silence, comme le préconisait cet agrégé d'histoire aux manifestants issus de mouvements d'extrême droite lors des commémorations du 11 novembre. Si le sensationnalisme et l'instantanéité priment dans le journalisme, il n'est pas étonnant que lorsqu'il s'agit d'immigration, par exemple, les chaînes de télévision tendent le micro à Marine Le Pen plutôt qu'à un sociologue spécialiste de la question. Cela s'appelle « crier au loup », et nous savons ce qui arrive au petit berger à la fin de la fable.

REPLAY par Sébastien Jounel



American Nightmare
de James DeMonaco
Universal Pictures,
sortie le 12 décembre

Dans un futur proche, le gouvernement américain autorise le meurtre une nuit par an pour purger les passions mauvaises. Durant cette « purge », un représentant en systèmes de sécurité et sa famille sont assaillis par un groupe d'allumés de la gâchette voulant exécuter un SDF réfugié chez eux. Doivent-ils le livrer aux assaillants pour sauver leur peau ou faire front commun pour défendre la morale ? La construction d'*American Nightmare* rappelle celle d'*Assaut* de John Carpenter (dont James DeMonaco a scénarisé le remake) ou encore *La Zona* de Rodrigo Plá (2007). Le réalisateur y ajoute la dimension du conte satyrique pour faire de son film un plaidoyer contre le Deuxième Amendement de la Constitution américaine (le droit de chacun de posséder une arme). Sans être un grand film, *American Nightmare* n'en est pas moins efficace. Récidive en 2014 pour un numéro 2.



Grand Central
de Rebecca Zlotowski
Ad Vitam,
sortie le 4 janvier

Dans la formule alchimique d'un bon film, deux ingrédients sont essentiels : le scénario et les acteurs. Avec *Grand Central*, Rebecca Zlotowski a su trouver le dosage parfait (au casting, entre autres, Tahar Rahim, Olivier Gourmet, Denis Ménochet, Léa Seydoux, Johan Libéreau...). La réalisatrice a trouvé l'équilibre nécessaire au traitement de son sujet pour faire cohabiter les contraires : une histoire d'amour sur fond de centrale nucléaire. A priori, aucun rapport. Pourtant, l'une comme l'autre appelle à une maîtrise d'une sorte de *pharmakon*, entre remède et poison, plaisir et douleur, abandon de soi et jalousie. Comme la centrale nucléaire qui sert la communauté mais constitue une menace latente, Gary et Carole vivent une histoire électrique et radioactive. En amour ? donc, si l'on veut la rose, il faut aussi en accepter les épines.



The Conjuring
Les dossiers Warren
de James Wan
Warner Bros,
sortie le 21 décembre

James Wan, l'initiateur de l'interminable franchise *Saw*, n'en finit pas d'explorer les sous-genres bis (l'horreur, bien sûr, mais aussi le film de vengeance avec *Death Sentence* et bientôt le film de bagnoles avec *Fast and Furious 7*). *The Conjuring* réactive le film de maison hantée avec une certaine dextérité. Respecter la mécanique du genre dans ses moindres rouages ne l'empêche donc aucunement de faire monter à bloc le curseur du trouillomètre. Il parvient ainsi à innover dans l'exploration de l'espace de la maison qu'il nous fait visiter comme l'intérieur d'un corps. Au-delà de « hantée », la maison est possédée, littéralement. Et l'on découvre sans cesse des recoins, des anfractuosités, des zones d'ombre qui sont autant de menaces et de possibles surgissements. *The Conjuring* est une rencontre entre *L'Exorciste* de William Friedkin et *La Maison du Diable* de Robert Wise. Un rendez-vous bien flippant...



A.P.C., AMI, KENZO, Oliver Spencer, Roberu, Gitman Bros, Homecore, Vans, Converse, Common Projects, Clarks, Naked and Famous, YMC, Han Kjobenhavn, Miansai, Commune de Paris, Velour, Sanders, Loake, Saturdays, Stussy, Il bussetto, Tantum LA, Hentsch Man, Armor Lux, Uniform Wares, Universal Works, the Quiet life, Only, Etudes, Bleu de Chauffe



63 rue du Pas Saint-Georges 33000 Bordeaux
www.graduatestore.fr



GRADUATE



Imageries

N'a qu'un œil, l'association « qui cherche comment mettre en vie les livres » et qui fait depuis 1996 de l'édition d'ouvrages « pas tout à fait pareils et vraiment différents » ajoute à ses collections les Imageries : le projet d'un artiste en cartes postales.

CE A6 EST UNE ŒUVRE

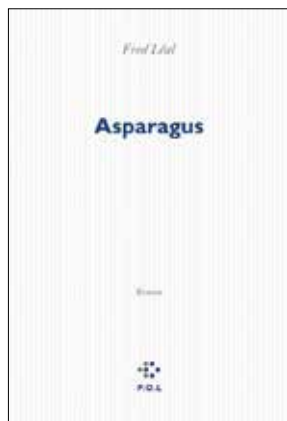
Conçu par Carole Lataste et son équipe, chaque numéro d'Imageries équivaut à l'espace précis (et détachable) d'exposition/expression d'un artiste invité. Ni catalogue raisonné ni fourre-tout : il s'agit d'une création spécifique, idée complète ou recherche que l'artiste/auteur décline en pages/cartes postales.

Le lecteur manipulera l'objet comme il veut : en commissaire d'expo, il pourra organiser la sienne et accrocher ses cartes au mur, ou envoyer chaque image pour une correspondance artistique et, bien sûr, devenir collectionneur... La première série est inaugurée par trois artistes : Babeth Rambault, plasticienne, Olivier Specio, plasticien-peintre issu du street art, et Johanna Schipper, auteure de BD. Les prochaines Imageries sont déjà réservées à Régis Lejonc, Michel Herreria, les graphistes LoS MUCHoS, de la structure GUSTO, avec leurs « villes & célébrités ». Avec chaque parution, un événement est organisé rue Bouquière, façon N'a qu'un œil, c'est-à-dire vivant, ouvert, protéiforme, un peu dingue, et, selon les fois, ça se passe devant, derrière (ou carrément sur) la vitrine de leur bureau-boutique. Dans cette drôle de maison d'édition inventée en 1996, ils font des livres qui sont des actes artistiques, et vice versa. Quand Carole Lataste dit « le médium, on s'en fout », ça sonne d'abord comme un slogan bien amené. Pourtant, si on regarde tout ce qu'elle fait ou vend dans son espace librairie, on est d'accord : ici contenu/contenant/action/création se frottent et s'emmêlent.

Sophie Poirier

Précisons qu'un recueil d'Imageries (entre 20 à 37 cartes postales) est édité à 500 exemplaires. Il est vendu sur place, également diffusé en France par R-Diffusion ; il n'y aura pas de réédition : *La Barbe du Lotissement* de Babeth Rambault, *L'Élégance de ma Reine* d'Olivier Specio, *L'Œil* livre de Johanna Schipper...

N'a qu'un œil, 19, rue Bouquière, Bordeaux.
www.naquioeil.com



Même en amitié, la randonnée peut être mortelle.

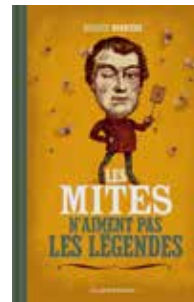
Les circonstances resteront obscures. Cayenne et ses légionnaires réservent bien des surprises. Parfois terrifiantes. Fred Léal secoue tout ça et en sort un livre forcément singulier.

CERTAINS L'APPELLENT ASPARAGUS

Dans *Selva !*, son premier bouquin publié par P.O.L., récit éclaté d'un rite de table célèbre de la Légion étrangère, Fred Léal a « zappé une figure pourtant maîtresse de cette hum... Odyssée » : Jean-Charles Hérisson, dit Charlie, dit l'Asperge, donc *Asparagus*. Il nous ramène, pour corriger cet oubli, à cette période où il effectue son service militaire à Cayenne et tire le fil d'une amitié comme une pelote qui s'avère être un sac d'embrouilles où les coups partent dans tous les sens, les bons comme les mauvais, et les mauvais sont salement tragiques. Maurice Blanchot l'a fort justement souligné, l'amitié « passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler ». Fred Léal s'adresse ainsi à Charlie, ce « grand dadais gracieux, ouvert comme personne sur le monde » qui « ne cherchait pas la formule de la transmutation alchimique : le plomb devait rester du plomb ». Cette amitié se déploie dans le fond d'une marmite surchauffée par une tuerie entre légionnaires, les confessions sordides d'un psychopathe, les dommages collatéraux des codes inoxydables de baroudeurs bruts de décoffrage et la mort de l'aspirant Jean-Charles Hérisson des suites d'une forme de pneumonie particulièrement redoutable.

Fred Léal emprunte à divers registres de la gravité et de la frivolité, et nous plonge dans une zone d'incertitude entre farce et drame, mesure et démesure. On navigue entre chien et loup. Le burlesque est source de confusion. Il provoque des béances dans la trame de la réalité. Mais cette déformation n'est pas basculement dans l'inconsistance. Au contraire, elle fonctionne comme un révélateur, au sens photographique du terme. L'enjeu, c'est de remplacer une forme rigide, contraignante, désormais inadaptée à la représentation du monde actuel, par une forme flexible, dynamique, plus conforme à la dislocation des repères et des cadres. La nécessité, c'est de démultiplier les modes de perception et d'élargir les potentialités du récit. Il s'agit de se mettre dans le sillage d'une narration en mutation, en mouvement, et Fred Léal apporte, avec ce livre vivifiant et entêtant, toute la virtuosité et l'efficacité nécessaires à un tel exercice. **Didier Arnaudet**

Asparagus, Fred Léal, P.O.L.



Pour le troisième opus d'Auguste Derrière, ses découvreurs (les graphistes bordelais de la Maison Poa Plume qui sélectionnent ses bons mots et autres jeux d'humour pour en faire des livres) ont encore choisi un titre malicieux.

LES MITES N'AIMENT PAS LES LÉGENDES

Largement à la hauteur des deux précédents, *Les fourmis n'aiment pas le flamenco* et *Les moustiques n'aiment pas les applaudissements*, ce nouveau volume toujours bien fourni en dictons, proverbes, maximes, aphorismes et autres réclames oubliées s'est étoffé d'une enquête sur son auteur, le mystérieux et désormais célèbre sieur Auguste Derrière, « fleuron de l'absurde et du jeu de mot laid ». On notera, dans cette investigation foisonnante, la participation exceptionnelle des Suisses les plus surréalistes de Suisse : Plonk et Replonk !

L'esthétique rétro de la mise en page (le facétieux Derrière vient tout droit du début du XX^e siècle, dit-on) donnerait-elle du sérieux à ce qui n'en a pas ? On trouve, en tout cas, au fil des pages, toutes les sortes d'humour, et sans doute que le succès vient de cette variété à la gloire du non-sens.

Dans les locaux de Poa Plume, avec la sortie du livre, Nadia Geyre, Vincent Falgueyret et Philippe Poirier savourent la belle aventure (« imprévisible ! »), mais du coup bossent beaucoup, beaucoup, beaucoup plus. Avec légèreté, esprit Derrière oblige, ils passent du graphisme à la mise en colis des commandes (la boutique en ligne pour acheter posters rieurs et plaques métal). S'ils s'étonnent de ce qui arrive, ils assument (à la place de) la gloire retrouvée d'Auguste : depuis deux ans, ils fournissent une réclame à *Causette* tous les mois, maintenant une page au magazine *Clés*, et les voilà même en séance de dédicace ! Signalons aussi la présence d'un éditeur bordelais dans cette histoire un peu folle : Le Castor astral, avec 30 000 exemplaires vendus depuis la première parution voilà quatre ans.

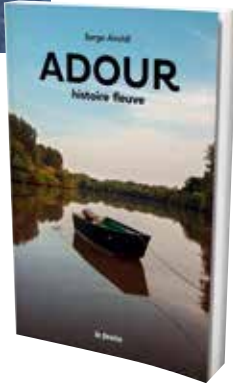
« Ce Derrière est tout simplement énorme ! » entend-on déjà dans les librairies... **SP**

Les mites n'aiment pas les légendes, Auguste Derrière, coédition Le Castor astral et Maison Poa Plume. Dédicace le 15 décembre chez Mollat, Bordeaux. D'autres dates sur le site www.augustederriere.com et sur Facebook.



Entre poème, cosmogonie et journalisme littéraire :
Adour, histoire fleuve, de Serge Airoldi.

LE TEMPS DE L'ADOUR ET DE L'ÉCRITURE



Après *Les Roses de Samode*, récit qui côtoyait la Yamunâ indienne, Serge Airoldi suit un courant plus familier et devient ainsi le premier trait d'union entre New Delhi et Aire-sur-l'Adour. Les fleuves charrient et divaguent. Serge Airoldi aussi. Des histoires, des personnes, des paysages, des poèmes... Serge Airoldi, écrivain de la réminiscence et de l'épiphanie, est un peu l'étranger en son étrange pays. L'érudition massive contrarie parfois la fluidité du courant, mais un homme qui se demande « *qu'est-ce que je fais là ?* » pendant qu'il voyage (ou écrit, ou vit) est forcément un bon compagnon.

Que cherchiez-vous en suivant le cours de l'Adour ?

J'étais en quête de la possibilité d'une unité. Un lien entre les lieux de l'amont, du versant, de la plaine, de l'océan, des sommets. Je cherchais un livre aussi, nourri par cette idée qu'exprime le poète italien Andrea Zanzotto, « *le livre est un lieu* », et que j'ai voulu lire à l'envers : « *Un lieu est un livre.* »

Qu'avez-vous trouvé ?

J'ai trouvé ce que je cherchais, parfois, et surtout ce que je ne cherchais pas, souvent. À savoir : des ombres, des histoires enfouies, des paysages inouïs, des capillarités qui toujours me passionnent. Et aussi la force d'un mouvement permanent – celui du fleuve en perpétuelle transformation – qui détermine avec singularité, mètre après mètre, la nature même de la rive, le spectacle de la terre ferme.

Pourquoi ne pas avoir remonté le fleuve au lieu de suivre son courant ?

Tout est toujours question d'angle. Le mien a été celui de la descente et avec elle – comme un flot qui emporte eaux, boues, graviers, choses, mémoires,

chairs et bêtes – celui de l'accumulation des histoires. Monter puis descendre, c'est le mouvement des compagnons de Xénophon, qui écrit *l'Anabase*. Monter vers le haut, pays des illusions, des trésors, des prairies riches. Puis descendre vers la mer, après les défaites, et voir la grande eau qui sauve. Thalassa, Thalassa. J'étais plutôt dans ce scénario de la vie après la vie, de la source après la première boue qui coule vers la mer où tout finit et en réalité tout commence.

Vous débutez ce récit par un carnage animal...

C'est celui de ce cachalot harponné pendant de longues heures, en 1741, alors qu'il s'est engagé dans l'Adour et a dépassé le pont Saint-Esprit. Je fais de ce récit une mythologie qui donne au fleuve l'importance d'une cosmogonie.

Dans votre livre on trouve des mystiques, des marins, des rugbymen, des assassins, des écarteurs, des écologistes, des poètes. La fréquentation du cours d'un fleuve favorise-t-il l'art de la digression ?

Le fleuve lui-même est une digression. Il coule dans un lit, mais il divague aussi dans de nombreuses séquences. C'est un fleuve changeant qui invente des trajets, des couleurs, des sonorités, des îles, des paysages sans cesse renouvelés.

Vous décrivez aussi des villes désespérantes, dont certaines vous donnent l'impression de ne pas vouloir de vous...

C'est vrai. Dans certains cas, la ville ne veut pas du fleuve non plus, alors qu'il est un de ses géomètres historiques quand je ne suis qu'un passant.

Propos recueillis par **Joël Raffier**
Adour, histoire fleuve, Serge Airoldi,
éditions Le Festin. www.lefestin.net

L'ASTRADA MARCIAC

SAISON CULTURELLE PROPOSÉE PAR JAZZ IN MARCIAC

DÉC13>FÉV14

Dimanche 8 décembre 2013
LE JOURNAL D'UN CORPS
de et avec Daniel Pennac

Samedi 14 décembre
Dimanche 15 décembre 2013
MR ET MME RÊVE
de et avec Marie-Claude Pietragalla
et Julien Derouault
Nouveau spectacle

Samedi 21 décembre 2013
TINA BROWN & THE GOSPEL MESSENGERS

Dimanche 26 janvier 2014
MENELAS REBETIKO RAPSDIE
Théâtre musical de et avec Simon Abkarian
avec Grigoris Vasilas (chant, bouzouki) et Kostas Tsekouras (guitare)

Samedi 1^{er} février 2014
JULIETTE
Nouveau spectacle

Dimanche 2 février 2014
CHEZ LES UFS
GRUMBERG EN SCÈNES
avec Jean-Claude Grumberg, Olga Grumberg, Serge Kribus

Vendredi 7 février 2014
CAMINS MESCLATS
Chemins Mêlés CRÉATION
avec Jean-Christophe Cholet, Pierre Dayraud, Guillaume Lopez, Stéphane Milleret et Pip Chodrov

Samedi 15 février 2014
RAPHAEL GUALAZZI

Dimanche 16 février 2014
COUPÉ DECALÉ CRÉATION
James Carlès - Robin Orlyn

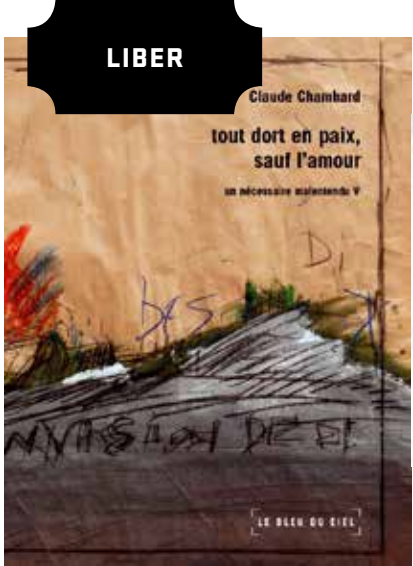
Samedi 22 février 2014
LARRY CORYELL - MARK WHITFIELD QUARTET

Dimanche 23 février
UN TRAIN POUR JOHANNESBURG !
adapté de *Lost in the Stars* de Kurt Weill
et Maxwell Anderson avec la troupe d'Opéra Eclaté

Vendredi 28 février 2014
VALÉRIE COSTA

0892 690 277 — JAZZINMARCIAC.COM
FNAC-CARREFOUR-GÉANT-MAGASINS U-INTERMARCHÉ LECLERC-AUCHAN-CORA-CULTURA

LES MÉCÈNES DE JAZZ IN MARCIAC



© Le Bleu du Ciel, cl. Nathalie André

Avec *Tout dort en paix, sauf l'amour*, cinquième opus d'*Un nécessaire malentendu*, Claude Chambard poursuit au Bleu du ciel le projet d'une narration poétique de longue haleine.

LA CHUTE À L'ORIGINE

C'est d'abord l'histoire d'une chute, la défaillance du grand-père dans la montée des Couardes, et dans le seul regard de l'enfant. Elle préfigure le grand saut ; comme tout fait lien dans la langue des signes, le narrateur continuera d'évoquer ses propres chutes. L'accession au langage, justement, en est une, « *un saut dans le vide* » après le saut dans la vie : les premiers mots de l'enfant pourraient être un adieu à ce qu'il ne sera plus – on ne meurt pas qu'une fois. De là, l'injonction récurrente des adultes, qui ne savent pas ce qu'ils disent quand ils le disent : « *Ne te penche pas, tu vas tomber.* » Claude Chambard se penche sur le passé dans un livre sans fin, une totalité de douze volumes dont la moitié n'a pas été écrite ; le passé est fait de failles – ne te retourne pas, tu vas tomber. Ici, une grand-mère, « *le diable au corps* » mais le corps adipeux, une bibliothèque (la lecture est une autre chute, Alice en fait les frais, dont les aventures corroborent à merveille cet aphorisme de l'auteur : « *grandir, c'est vieillir tout seul* »), une Rose que l'on décline, la Troisième République et les années cinquante (un temps d'avant le 4x4), un merle désailé, une *Vie de famille* à laquelle le livre renvoie parmi d'autres œuvres – peintes, écrites, musicales ; plus tard, une île et sa laisse de mer, une guerre, une ville au fleuve boueux... Le poète ricoche, passe les frontières, il tombe comme Orphée se retourne : c'est « *l'histoire d'un homme marqué par une image d'enfance* » qu'il poursuit, intranquille, jusqu'à ce que tout dorme en paix, même l'amour. Mieux que l'esperluette, le temps long de l'écriture, entre réminiscence et permanence, abolit les ruptures : le texte de Claude Chambard est sans solution de continuité (une étrange expression qui semble signifier le contraire de ce qu'elle signifie). Le ricochet est un saut paradoxal, on croirait qu'il n'a pas de terme ; c'est aussi un mouvement contradictoire, d'une discontinuité continue. Il est à l'œil ce que l'écho, fragment de l'indistinct, est à l'oreille. Une disparition sans fin réapparaît sans cesse. Dans le livre, en hommage à Sebald, les photographies N & B, flottantes, tantôt floues, tantôt morcelant les corps, ressemblent à l'écriture rémanente de Claude Chambard.

Elsa Gribinski

Tout dort en paix, sauf l'amour – Un nécessaire malentendu V, Claude Chambard, éditions Le Bleu du ciel. Rencontre avec Claude Chambard à la Machine le 10 décembre à 18 h 30.



Étrangement demeuré inédit en français, le second roman de l'auteur de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* paraît chez Monsieur Toussaint Louverture : un torrent de passions sauvages et politiques.

DE BOUE ET DE FUREUR



En 1957, Kenneth Elton « Ken » Kesey quitte les forêts de l'Oregon et la laiterie paternelle pour la baie de San Francisco et l'université. L'étudiant en lettres travaille la nuit dans un asile de l'armée américaine pour anciens combattants. Il s'y fait cobaye : la CIA cherche la panacée des horreurs de la guerre dans les drogues « psychomimétiques ». Ken Kesey troque le lait de l'enfance pour le LSD, le peyotl, la mescaline et la lutte gréco-romaine dont il est champion pour la plume. Il a vingt-sept ans, *Vol au-dessus d'un nid de coucou* devient le roman culte de la contre-culture américaine. Kesey enchaîne avec ce qu'il considérera comme son chef-d'œuvre, après quoi il prendra la route avec les Merry Pranksters, « joyeux lurons » conduits par un Neal Cassady que Kerouac a rendu célèbre. Il n'écrit plus guère. *Et quelquefois j'ai comme une grande idée* paraît en 1964 aux États-Unis, passe inaperçu en France – le film qu'en tire Paul Newman en 1970 (avec Henry Fonda et Paul Newman lui-même, à qui Kesey ne ressemble pas peu) n'aura pas non plus dans l'Hexagone le succès du *Vol au-dessus d'un nid de coucou* de Miloš Forman. De l'un à l'autre roman, le décor change, le sujet reste le même : des hommes, rebelles au conformisme, à l'institution dominante, à l'animalité grégaire. Kesey plaide pour l'individu – fut un temps où le terme positif était synonyme d'esprit libre. *Et quelquefois j'ai comme une grande idée* prend place dans une petite ville forestière de l'Oregon, altérée par l'humidité et par l'intrusion de la modernité. L'arrivée de la tronçonneuse menace l'emploi, les bûcherons ont cessé le travail ; bravant l'autorité syndicale comme ils bravent la nature hostile de la Wakonda-Auga, la rivière qui traverse la ville, les Stamper, père et fils, cassent la grève et s'attirent la colère de la population. Au-delà, l'histoire est celle d'un clan familial, rivalités secrètes et affections profondes, qui pourrait bien s'achever dans un bain de sang. Au centre du roman, l'individu n'est pas un : Ken Kesey pratique la polyphonie avec un art remarquable. L'histoire progresse par flux de consciences isolées, croisant les points de vue d'une ligne à l'autre, qui nourrissent le roman comme les affluents une grande rivière dans laquelle on finit soi-même par se jeter. Kesey n'est ni Faulkner, ni Steinbeck – il a, du reste, son propre style. Mais son second roman se déroule bien à l'est d'Eden, dans la colère, la boue, le bruit et la fureur. **EG**

Et quelquefois j'ai comme une grande idée, Ken Kesey, traduit de l'anglais (États-Unis) par Antoine Cazé, éditions Monsieur Toussaint Louverture.

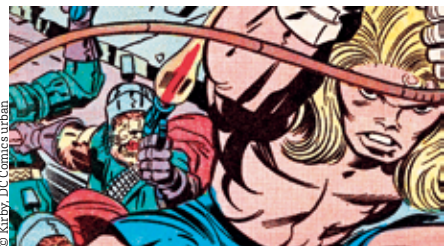
RAPIDO

Plusieurs escales en médiathèque auront lieu d'ici le début du mois d'avril en compagnie des écrivains en lice pour le **Prix des lecteurs organisé par l'Escale du livre** et décerné au moment du salon. Premières rencontres : le 12 décembre à la bibliothèque de Méziadeck avec Valentine Goby pour *Kinderzimmer*, paru chez Actes Sud, puis les 22 et 23 janvier 2014 à la bibliothèque Saint-Michel de Blanquefort avec Arnaud Cathrine pour *Je ne retrouve personne*, paru aux éditions Verticales • **La 20^e édition d'un salon du livre** à destination des petits et des grands se tiendra en la citadelle de Blaye les 7 et 8 décembre • La librairie du CAPC accueillera **les éditions Le Bleu du ciel** le samedi 21 décembre à 15 h : retour sur la création de *L'Affiche*, par Didier Vergnaud (c'était en 1990 dans le cadre du festival Sigma...) et conférence-performance de Michel Herreria • Créé en 1990 par le département et l'hebdomadaire régional *Le Courrier de Gironde*, le **prix Gironde nouvelles écritures**, doté d'un montant de 7 600 euros, a été décerné à Isabelle Coudrier pour son deuxième roman *J'étais Quentin Erschen*, publié aux éditions Fayard. L'auteur viendra à la rencontre de ses lecteurs dans les bibliothèques de Gironde début 2014.

KAMI-CASES

par **Nicolas Trespallé**

Welcome
Térence !



LE BRUIT ET LA FOURRURE

Au début des années 1970, lassé de l'ingratitude de Marvel, dont il a construit

tout un pan de la mythologie sans en retirer vraiment gloire et fortune, Jack Kirby rejoint le concurrent de toujours, DC Comics, qui lui propose une opportunité qui ne se refuse pas : l'équivalent d'une carte blanche pour bâtir une fresque monumentale qui prendra le nom de *Fourth World*, s'articulant autour de quatre séries interconnectées. Le projet fou et par trop ambitieux sera un semi-échec public, mais reste sans doute le sommet artistique de la carrière du King des comics. Son Kamandi, moins complexe, né dans cette période créative florissante, s'intéresse au sort d'un Rahan post-apocalyptique, blondinet musculeux découvrant une Terre dévastée par une catastrophe nucléaire mondiale. Les rares hommes survivants sont devenus des esclaves aux cerveaux de candidats de télé-réalité sous la coupe de tout un tas de monstres mutants à poils : tigres humanoïdes, gorilles géants, chauves-souris cannibales ou rats d'égout dégoûtants se partagent un monde hostile où la nature n'est plus soumise à l'homme mais un lieu de danger permanent. Exploration, baston, prison et évasion forment le schéma narratif basique d'un récit qui happe le lecteur par son rythme frénétique et son humour badin. Aujourd'hui, à la relecture, ce pavé d'énergie irradiante, porté par le style massif brut de décoffrage de Kirby, se savoure d'autant plus que son approche a totalement déserté des comics grand public trop occupés à cultiver un souci du détail et du réalisme en pensant probablement à de prochaines adaptations TV ou ciné. Qu'on se le dise, le King n'est pas mort !

Kamandi, t.1/2, Jack Kirby, Urban Comics (trad. : Laurent Queyssi – studio Makma – et Jérôme Wicky).



GRAAA!

Décidément, il ne se passe pas un mois sans qu'un nouveau périodique bédé Web ou papier n'apparaisse. Nouvel exemple en date, **AAARG!**, bimestriel conduit par les éditions marseillaises *Même pas mal*, réputées pour leur humour « bite » et méchant, est sorti de l'anonymat underground grâce aux strips ravageurs mettant en scène les impayables duettistes Paf et Hencule, transposition fine et enjouée des malsains Pif et Hercule de notre enfance. Si l'on retrouve naturellement ici les deux vauriens comme mascottes officielles de la revue, le sommaire accueille des signatures aguerries passées par *Ferraille*, *Fluide glacial* ou *Psikopat*, comme le minutieux Pixel Vengeur, le tremblant Olivier Texier, le délirant B-Gnet, parmi quelques obscurs issus de la blogosphère, tel l'ignoble Éric Salch, le Joe Matt français à côté de qui les gags crades de Reiser passeraient pour du Philippe Geluck. Les Bordelais Tanx et Witko se fondent naturellement dans la ligne éditoriale branchée sur courant alternatif, tendance punk à chien, de ce premier numéro qui oscille entre blagues bourruées, nouvelles destroy et amour pour la pop culture vintage avec interviews du graphiste surdoué Laurent Durieux ou hommage à la boîte de films déjantés Troma. À suivre...

AAARG!, n° 1 novembre-décembre, collectif.



PAR OVIDIX !

Longtemps circonscrit aux louches publications de gare, le genre érotique tend à s'embourgeoiser et à gagner en respectabilité, jusqu'à devenir un segment éditorial comme un autre pour des éditeurs de BD qui rêvent sans doute d'émoustiller eux aussi des armées de ménagères désespérées en décrochant leur propre *Cinquante nuances de Grey*. Signe de cette tendance subversive juste comme il faut, la collection Érotix, après avoir réédité des érotomanes transalpins géniaux (Guido Crepax, Leone Frollo, Magnus...), convie

cette fois l'« intello du porno » Ovidie pour qu'elle vienne confier des situations cocasses mais supposées vraies de monsieur et madame tout le monde. Amitié virile et incorrecte, sexto envoyé à la mauvaise personne, frôlement maladroit avec des objets contondants, les fantasmes assouvis versent plutôt dans l'anecdotique rigolard, telle une *Vie De Merde* (©) « spécial sexe ». Reste qu'avec son crayon Jérôme d'Aviau campe quand même bien les damoiselles.

Histoires inavouables, Ovidie et Jérôme d'Aviau, éditions Delcourt, coll. « Érotix ».

2012 | WUNDER
13 | BOAT

W NUR
OZER

Vendredi 20 décembre 2013 • IBoat • Bassin à flots n°1 • Bdx

MUSIQUE ::: ONUR OZER & 42.195
VISUELS ::: LE PROJECTIONNISTE

www.iboat.eu
www.cocoon.net
www.soundcloud.com/wunderboat

IBOAT

Un numéro double de décembre-janvier, ça aurait pu donner à l'auteure des envies de paillettes, de rubans dorés ou encore de résolutions. Mais l'inspiration n'en faisant qu'à sa tête, c'est un oiseau (vivant) (pas rôti du tout) qui lui donna la meilleure idée.

Par **Sophie Poirier**

n°8 / ON VA ON VIENT

Ça s'est fini comme ça.

En décembre.

Ça finit toujours en décembre. Les années, ça ne finit pas toujours bien, mais ça finit toujours au même moment. Pas de surprise. Ces trucs-là s'enchaînent invariablement, on peut se laisser porter. Comme ce cygne l'autre jour qui flottait sur la Garonne, seule tâche blanche au milieu du fleuve beige.

Je n'avais jamais vu ça...

J'étais en train de décrire la ville à un ami qui découvrait Bordeaux. Je lui racontais les deux rives, j'expliquais qu'avant on disait « de l'autre côté »

– et personne ne voulait aller y habiter. De la même façon, on savait qu'il y avait une Garonne oubliée derrière les hangars, mais ça ne nous intéressait pas. C'est très différent maintenant, oui, c'est évident, tout le monde apprécie. Certains se félicitent plus fort que d'autres de ce nouveau paysage, alors que cette métamorphose s'inscrit dans une tendance urbaine généralisée. Dans les grandes villes, on fait ça, on se réapproprie l'espace et le patrimoine : plus ou moins bien, plus ou moins vite, plus ou moins avec goût, plus ou moins équitablement.

Et donc il y avait ce cygne.

Je parlais des paquebots, les voiliers, les BatCub, les jet-skis même, mais je n'arrivais à finir aucune phrase, je revenais sans cesse à l'oiseau : « Le cygne, t'as vu ? C'est bizarre, non ? » C'est ça la vraie dérive, c'est lui, j'ai pensé.

Alors, un autre jour, j'ai pris mon vélo pour partir à la recherche d'un endroit d'où je pourrais regarder le fleuve, le mouvement de flux et de reflux et les choses qui passent à la surface de l'eau...

On m'a parlé d'une station-service fluviale, abandonnée, hors service.

Si je la trouve, je serai au bord, très près. De là, tout ira tranquillement et je regarderai comment la Garonne va et vient.

Le mouvement de flux et de reflux

Je traverse le pont de pierre, je longe les quais rive droite direction Floirac. Je passe sous la passerelle Eiffel, je m'arrête. Les piliers majestueux, la perspective. (Souvent, on croit voir et puis en

fait non, on ne voit pas vraiment, parce qu'on va trop vite.)

Je reprends le chemin. Sur la gauche, une série de toits qui ressemblent aux dessins d'usines qu'on fait enfant, naïvement, les lignes et les angles pointus. Les enfants aujourd'hui dessinent-ils encore des usines ?

Plus loin, une poussette est suspendue à un grillage. Quai de la Souys.

Un premier ponton rose foncé et rouillé, une porte avec rien derrière, deux barques de chaque côté, une verte et une bleue, on dirait un tableau usé, une peinture craquelée.

Et puis je trouve.

Une grille avec un soleil. Pas de cadenas. J'essaie d'ouvrir. C'est facile, ça ne grince même pas. Au-dessus, une enseigne recouverte de lierre : TO en lettres reconnaissables, le TAL est sous la végétation.

J'avance prudemment. Le sol est peut-être glissant, il brille comme font les taches d'huile. Je marche doucement, l'air de croire que ça pourrait s'écrouler sous mes pieds. C'est un endroit solide, évidemment, aucun rapport avec une cabane en bois. Il s'agit d'une ancienne station essence pour les bateaux, le bâtiment s'avance loin au-dessus de l'eau. Ça n'est pas haut pourtant j'ai le vertige, le fleuve circule en dessous, rapide. Je pense que c'est encore une belle expérience de « friches », d'abandon. Un endroit qui échappe, pas encore digéré par la ville, par les nouveaux quartiers. D'ici je vois une cabane fabriquée en tôle ondulée, construite sur des cylindres-flotteurs. Qu'est-ce qu'on pourrait faire de cet endroit ? Est-ce que c'est pollué ?

La Garonne charrie du bois, des planches, des troncs énormes, la marée descend.

On se demande où tout ça finit. Est-ce qu'il existe un endroit où ça s'entasse ? Une colline qui monterait au fil du temps ?

Je préfère quand l'eau part vers l'océan, l'appel du large plutôt que le retour aux sources.

On se demande où tout ça finit ?

Vus de là, les ponts se superposent les uns sur les autres pour ne faire qu'un seul et même franchissement bizarre, épais, dominé par la passerelle Eiffel, avec les arches du pont de pierre en-dessous. D'ici, tout ce que je vois de la ville est gris. La flèche Saint-Michel est sombre. Seule la Vierge dorée de Pey-Berland se détache. Le château Descas fait sale. On aperçoit les toits arrondis des anciens abattoirs, un grand bâtiment qui surplombe tout, des grues, des fils électriques, du métal, des enseignes. On



entend la rocade...Avec du soleil, forcément on doit avoir une autre impression.
Je voudrais m'approcher, me mettre assise les pieds ballants au-dessus de l'eau, je n'ose pas, j'ai la trouille. À cause du courant, la vitesse, tout ce bois qui flotte et qui se bouscule, le fleuve a l'air d'un chantier, un peu d'une fin du monde, alors qu'à quelques kilomètres un haut paquebot blanc nous fait son show, la vie comme une croisière et des escales devant des façades.

Je croyais que j'allais méditer.

Je vois loin, oui c'est certain, le grand ciel, le grand fleuve, mais on ne peut pas se défaire de l'agitation, les voitures en face.

Je croyais que j'allais cligner des yeux et voir un peu comme un Mékong.

Je croyais que ça serait paisible.
Voilà quelques mouettes posées sur l'eau qui se laissent porter comme mon cygne au début de l'histoire. Le soleil est pâle, la pluie arrive.

J'ai refermé la porte derrière moi.
Comme si je fermais la grille du jardin.
Ce n'est pas un carrelet* poétique, ni bucolique, juste une vieille station-service pour les bateaux ; elle est abandonnée entre une ligne droite pleine de circulation, un peu de Garonne et un bout de rocade.
Je me demande à quoi ressemblent les poissons qu'on pêche par là ? Les lamproies** ?
Sur le bord des routes, ici, des petites tentes dépassent des herbes, des camions garés servent de domicile fixe, on dort comme on peut de nos jours et on abandonne des maisons.

Au croisement, un panneau pour les cyclistes : si je voulais, je pourrais aller jusqu'à Latresne en partant dans ce sens. De l'autre, il y a écrit DIRECTION LACANAU-OCÉAN. Une autre fois, j'irai jusqu'à la mer.

Ça va recommencer comme ça : en janvier.

Ça commence toujours en janvier.
On dit ça pour septembre aussi, que c'est un début, à cause de la rentrée après les vacances d'été.
Ça fait deux débuts par an.
On complique vraiment les choses si on y pense.
Mais n'y pensons pas...

Donc janvier 2014.

Une bascule, de l'un (2013) à l'autre (2014), inévitablement on y pensera : à ce qu'on laisse derrière soi, à tout ce qui va encore nous arriver. Une année entière, ça en fait des trucs qui vont dériver d'un côté ou de l'autre... Ou en rond, la Garonne fait bien des tourbillons.

Et entre les deux, on ira danser.

Définitions diverses

Passerelle Gustave-Eiffel :

ce pont métallique, utilisé pour les trains il y a encore quelques années, a été construit en 1858 par (entre autres) le jeune ingénieur Gustave Eiffel.
Pont de pierre : construit entre 1810 et 1822 sur ordre de Napoléon I^{er}, il mesure 487 mètres de long.

*** carrelet :** nom donné aux cabanes de pêcheurs, sur pilotis, installées le long des rives de la Garonne.

**** lamproie :** poisson-serpent avec une sale gueule circulaire et des dents ! Les lamproies arrivent en décembre dans l'estuaire ; on les pêche en avril-mai et on les déguste sur les tables bordelaises sous le nom fort original de « lamproie à la bordelaise ». Certains adorent.

La Garonne prend sa source en Espagne, traverse quatre départements en France, et fait en tout 647 kilomètres. Mais ceci n'est pas une encyclopédie.

Impossible de savoir avec certitude ce que signifie **le Souys** du quai de la Souys. Il semblerait qu'on prononce « souille » et que ça évoque les berges boueuses et marécageuses...



Rendez-vous dans le centre historique de Bordeaux, dans un appartement réhabilité par l'architecte Antonio Rico, pour une conversation construite entre Heritage et modernité. Restauration et rénovation.

par Clémence Blochet, photos Audrey Teichmann

DIALOGUE DES CULTURES EN TERRAIN BÂTI

Singulièrement historique

Rue Paul-Painlevé (anciennement rue des Jardins), entre le cours de l'Intendance et la place Puy-Paulin, dans l'ancien hôtel des Intendants de Bordeaux, a été restauré en 2008 un appartement au premier étage et à l'entresol. L'immeuble actuel a été construit au XVIII^e siècle sur une parcelle riche de plus 2 000 ans d'histoire : ancien *castrum* de la ville romaine, le château Puy-Paulin, jouxtant le rempart médiéval, et dont le corps et les fondations de l'une des anciennes tours de garde ont été re-matérialisés dans l'architecture néo-classique par une tourelle habitée.

L'hôtel de l'Intendance offrait à ses occupants de l'époque une perspective sur le jardin voisin (qui prenait fin au niveau de l'actuel cours de l'Intendance, ancien fossé des fortifications de la ville), puis sur les plaines et marais.

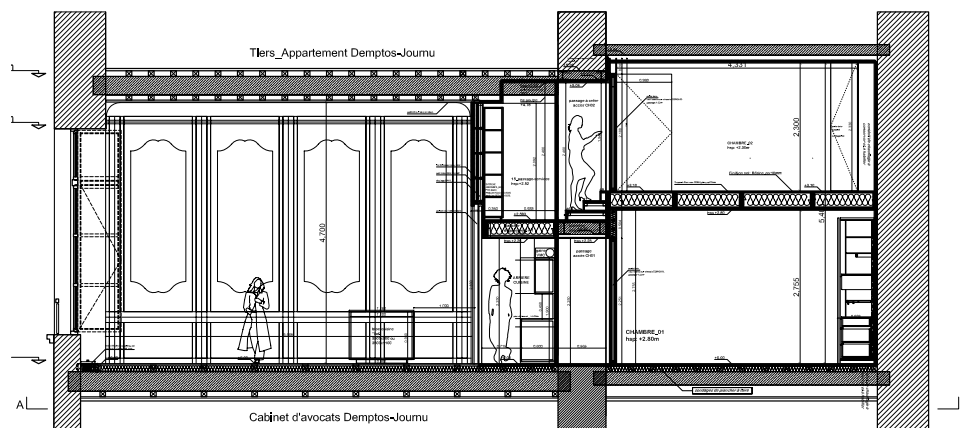
Aujourd'hui, cet l'immeuble, désormais inséré dans le tissu urbain du centre historique, a connu et connaît encore des restaurations régulières. En 2009, Antonio Rico, jeune architecte dplg, lance le chantier d'un projet singulier commandité par une jeune femme passionnée par le patrimoine ancien, mais également par l'architecture et le design contemporain.

La restauration de trois grandes pièces d'apparat, caractérisées par la présence de boiseries ornées de volutes et de motifs floraux – œuvre de l'architecte Victor Louis –, et de tout leur patrimoine, au premier étage, a été effectué sous le regard de la Drac et des Bâtiments de France. Parallèlement à ces interventions de sauvegarde, d'autres espaces situés en retrait du bâtiment et sa cour intérieure – anciennement différentes pièces de service, situées dans l'entresol – ont été transformés en optimisant leurs volumes et leurs niveaux pour les nouvelles circulations. L'ensemble reconnecté et restructuré a été entièrement

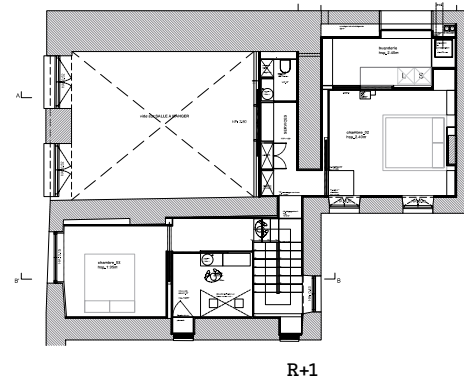
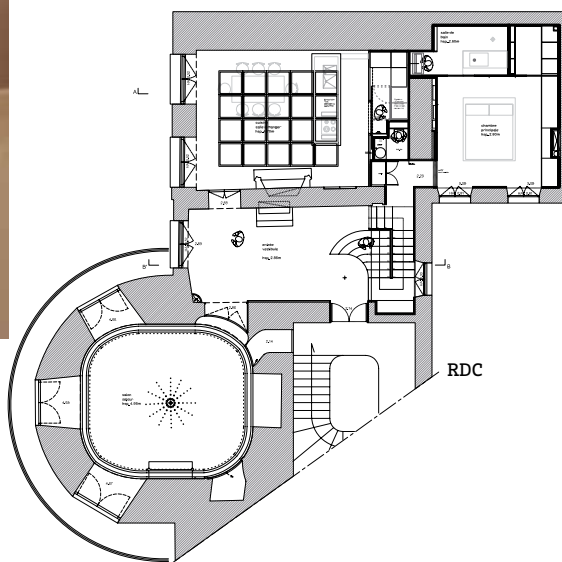
modernisé afin de répondre aux usages, attentes et confort de la vie moderne.

Restaurer, restructurer, moderniser

Le chantier de restauration des trois grandes pièces du premier étage a été lancé au moment de la dépose de l'ensemble des parquets. Le temps nécessaire pour la restauration en atelier de ces derniers a permis de procéder à l'isolation des combles et vides sous plancher, et de recréer l'ensemble des réseaux, en incluant un système de chauffage par convecteurs intégrés au sol. Puis vient l'étape de l'installation du double vitrage – verre lissé de



Coupe transversale



manière à garder l'effet visuel des fenêtres d'époque –, du renforcement de la restauration des boiseries et des menuiseries. Les cheminées, miroirs, lustres, ferronneries des balcons, trumeaux peints sont eux passés entre les mains d'artisans experts pour leur restauration. Un deuxième chantier est lancé en parallèle, entraînant d'importants percements et travaux sur les structures dans les épais murs structurels de pierre, de manière à relier les anciennes chambres de bonnes de l'entresol, ainsi que les anciens espaces de service de l'arrière, aux trois pièces de réception ouvrant sur la rue. L'architecte a volontairement marqué son intervention en dissociant fortement les espaces et les matériaux anciens et contemporains. Dans les anciens espaces de service, abritant à présent les espaces nuit, une résine blanche au sol, des peintures mates associées à des laques brillantes amènent une note contemporaine se distinguant fortement de l'esprit boiserie des anciennes pièces de réception,

transformées à ce jour en espaces de vie au confort moderne. Le premier niveau de l'appartement accueille une entrée-dressing-bibliothèque qui ouvre sur le salon dans la tourelle, la salle à manger-cuisine et une chambre côté cour intérieure avec salle d'eau. Un escalier en acier blanc ajouré flotte au-dessus des parquets anciens et permet d'accéder à deux niveaux distincts abritant deux chambres, une lingerie, un long dressing et une grande salle de bains.

Modernité retrouvée dans un dialogue des cultures et des usages

Dix-huit mois de conception et de chantier ont été nécessaires pour la bonne conduite de l'ensemble des travaux. L'espace ainsi renové n'avait pas été habité depuis trente ans, et son délabrement était déjà bien avancé. Ainsi, ces divers volumes recomposent à présent un grand T4 cossu de 160 m² faisant dialoguer avec

intelligence l'architecture contemporaine et le patrimoine historique revalorisé. « Curiosité », « envie », « respect », « étincelle dans l'œil » furent les dénominateurs communs ayant encouragé la jeune propriétaire passionnée et ce jeune architecte, ainsi que les nombreux intervenants – une quinzaine d'entreprises – qui les ont accompagnés sur ce chantier rare par son ampleur et sa technicité à s'investir pleinement dans cette réalisation nécessitant parfois une mise en retrait en rapport avec l'histoire du bâtiment. Un investissement financier très conséquent a été nécessaire, pour moitié uniquement en restauration. Le chantier a réservé quelques surprises, mais le commanditaire et l'architecte ne regrettent pas l'investissement, qu'il soit financier, humain ou temporel, pour l'élaboration de cette « restauration-sauvetage » (d'après leurs mots).

In fine, un projet complexe d'une grande finesse grâce à d'importantes recherches dans un idéal d'intervention minimisant les effets et respectant au maximum l'existant.

En partenariat avec



Conception et réalisation : Antonio Rico, architecte dplg, www.antonio-rico.com

Année : réhabilitation en 2008-2010, immeuble du XVIII^e siècle, parcelle historique.

Durée des travaux : conception : 6 mois
réalisation : 18 mois

Surface : 160 m²

Bibliographie : « Le quartier et la maison noble de Puy-Paulin à Bordeaux (XII^e – XVIII^e siècles) » in Revue archéologique de Bordeaux, tome CT, année 2010, Ezéchiel Jean-Courret. Bordeaux-Chef-d'œuvre classique, de Jacques Sargos.



© Corina Aitini

Chahuts a confié à l'auteur
Hubert Chaperon le soin de porter son
regard sur les mutations du quartier.
Cette chronique en est un des jalons.

LA SAINT-MICHÉLOISE

LUNDI
21 OCT.
2013

Cela fait un petit moment déjà. Je pistais des signes annonciateurs, des signes qui ne trompent pas. Je ne savais pas comment cela arriverait, de quelle nature serait le dérangement. La seule chose certaine, c'était que mon repos risquait d'être définitivement interrompu. Il y avait un silence anormal qui régnait depuis de longs mois ; le marché qui était un des moments que je préférais, où je sentais fort bien l'atmosphère de l'époque, s'était évaporé. Je n'avais plus droit à ce doux piétinement dont les milliers de vibrations me massaient agréablement les os. Je m'oubliais dans une douce léthargie dont je pensais qu'elle durerait des siècles. Le silence couvrait tout et n'était plus jamais interrompu, ou si peu. J'ai fini par penser que faute de dérangement c'était plutôt un oubli définitif qui m'attendait. Mais il y a eu ce jour d'été et ce roulement de chenilles sur les pavés, ces vrombissements assourdissants, ces tremblements incroyables, ces cris. Une bataille de chars, là, à quelques dizaines de centimètres au-dessus de mon crâne. J'ai compris que mes sept cents ans de repos ne seraient pas éternels. J'ai craint un moment un coup de pelle intempestif, mais c'était sans compter sur la délicatesse des archéologues de la ville. Ils sont parfaits, ils sont seulement, à mon goût, un peu paternalistes, ils en font trop... Chaque métier a ses travers. Moi-même je suis un vieil acteur, mais mon égocentrisme est encore vivace et je tremble d'émotion à l'idée de retrouver encore une fois les feux de la rampe. J'ai d'abord senti le crin de la balayette sur les os fragiles de mes ortels ; le chatouillis remontait le long de mes tibias, j'en riais presque, cela se voit sur la photo de Sud-Ouest ! Ils m'ont débarbouillé la figure avec une petite brosse. Quel bonheur de retrouver la chaleur du soleil sur mon front et un peu de compagnie ! Même les élus de la ville me paraissaient sympathiques ! Il se murmure dans le quartier, je ne suis pas sourd, que l'on va m'installer dans une vitrine au musée d'Aquitaine. Pour tout vous dire, je ne suis pas contre, il m'est doux de penser que je serai caressé par le regard admiratif de mes contemporains quelque temps encore.

www.chahuts.net


DR

Le jardin des Remparts somnole, perché sur
ses anciennes fortifications. Combien de temps
encore cette construction massive qui sédimente
depuis des siècles au cœur de la ville de pierre
restera-t-elle invisible ?

GREEN-WASHING

par Aurélien Ramos

LA TOPOGRAPHIE SECRÈTE DE LA VILLE

Les habitants des villes sans relief sont habitués aux grands ciels, aux horizons rectilignes et à l'évocation voisine du grand large. Ils sont presque les premiers à voir le soleil se lever et presque les derniers à le voir se coucher. Ce sont les toits de leurs maisons qui marquent la limite. Pourtant, la ville – même la plus plate – fabrique elle-même sa propre topographie. Le sol urbain ne s'érode pas, il s'élève au fil des siècles, par empilements successifs. Ainsi, les constructions monumentales du passé peuvent progressivement devenir des éléments d'une géographie urbaine secrète. Il en va de cette manière pour les remparts, par exemple. S'ils marquent la ville en creux après leur destruction en laissant leur place aux boulevards, ils subsistent parfois sous forme de trace massive mais invisible. Les remparts deviennent alors rocher, et les constructions s'y adossent, les colonisent, les englobent jusqu'à les faire disparaître tout à fait.

Il est temps de le révéler au grand jour : Bordeaux possède une montagne à l'intérieur de ses murs. Entre la rue Marbotin, la rue du Hamel et celle des Doutes, à deux pas du marché des Capucins, s'élèvent dans le secret des cœurs d'îlots les restes des remparts du ^{xiv}^e siècle. Pour y accéder, il faut encore passer les grilles du domaine public occupé par le ministère de la Défense et des Anciens Combattants, situé rue du Hamel, montrer patte blanche à la guérite d'un autre temps où une employée en blouse de travail vous renvoie vers le secrétariat général. Puis, c'est une succession de cours intérieures aux façades muettes. La montagne des remparts affiche ses flancs abrupts et maçonnés comme le fond de scène aveugle de cet îlot démesuré. Il faut la gravir pour atteindre – comme au sommet de tout monticule urbain – un petit monument invoquant la protection divine, ici un oratoire orphelin et couvert de vigne vierge. Depuis l'allée de platanes têtards, il n'y a plus que le ciel au-dessus des toits. Ce jardin en haut des remparts n'est pas un jardin suspendu. Il est lourdement inscrit dans la topographie invisible du quartier. Le secret est si gros qu'il est à peine soupçonnable.

Le jardin des Remparts : dans le cadre du projet de requalification du centre ancien de Bordeaux, [Re]Centres devrait être prochainement ouvert au public depuis la rue des Doutes et la rue Marbotin. Pour suivre le projet : recentres.bordeaux.fr ou www.bordeaux2030.fr



© Léo Meret

Ou les histoires de vie, de ville, d'architecture et de paysage des étudiants de l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux. Une mise en récit des apprentissages et de leurs projections sur l'agglomération est exprimée dans cette chronique. Un exercice ludique qui peut aussi se révéler très sérieux. Projet coordonné par l'enseignant Arnaud Théval.

LES INCLINAISONS DU REGARD

par **Valentin Tabareau**

LES AMANTS DU PONT DE PIERRE

Nous étions ensemble depuis 2010, le fameux cap des trois ans nous fut fatal. Au début, tout est beau : on apprend à se connaître, on s'apprécie. Elle devient une amie, puis notre partenaire. On emménagea à Bordeaux, la « belle endormie ». Il y faisait beau, mais pas trop. Chaud, mais pas trop. Les gens étaient aimables, mais pas trop. On était finalement heureux dans notre petit nid aux façades XVIII^e. Pour elle, on se pare de nos plus belles tenues cartonnées, on se procure les meilleurs outils, et notre budget y passe. Il faut dire que l'Architecture est une maîtresse difficile à entretenir, et de nombreux prétendants frappent à la porte. Malgré tout, on la présente à ses parents et à ses amis, et tout se brouille dans notre esprit, ces parasites interrompent notre idylle :
*Vaut-elle vraiment le coup ?
N'est-ce pas trop tôt pour s'engager ?
Es-tu sûr ?*
Mine de rien, on prête attention aux remarques. L'état de grâce s'essouffle. C'est vrai que notre concubine nous envahit. On se retrouve à passer la nuit sans dormir, à trouver des moyens de la satisfaire. On ne voit plus ses amis, à part

les autres idiots qui, comme moi, se sont fait avoir par ses courbes bétonnées. Les nombreuses divergences et le temps nous ont fanés, la routine s'est installée, l'Architecture est devenue une vieille harpie ressassant sans cesse ses gloires passées. Finalement, on s'aimait, mais plus trop. En 2013, à bout, on a fait le choix de se séparer, mais de façon festive. Une séparation où on resterait amis, redéfinissant les codes de notre attachement devenu platonique. On a poursuivi nos chemins, mais je ne cessais de penser à elle. Elle m'obsédait. Toutes les rencontres que je faisais ne pouvaient tenir la comparaison avec l'Architecture. Depuis, de l'eau a coulé sous le Pont de pierre et, une fois passé le choc de la rupture, on a recommencé à se fréquenter. Petit à petit. C'était plus fort que nous, on a réappris à se connaître. Cela se jouerait maintenant juste entre elle et moi, forts des erreurs passées, sans l'ingérence des entourages. On a réappris à s'aimer, la flamme s'est rallumée. Comme une évidence : elle ne s'était en réalité jamais vraiment éteinte.



festival international

arts de la scène

16 jan
1^{er} fév
2014

venez vivre
des moments
suprenants
& ludiques !

des souris, des hommes #7

13 spectacles,
8 pays, 7 lieux-partenaires
communauté urbaine de bordeaux

le carré / les colonnes / tnba / le cuvier /
molière scène d'aquitaine / ibocat / utopia

packs
2=18

2 spectacles
pour 18 €
voir offre en ligne

scènes internationales Argentine – Mariano Pensotti el pasado es un animal grotesco Suisse – Eugénie Rebetez encore Suisse – Pamina de Coulon si j'apprends à pêcher, le mangerai toute ma vie Portugal – Sofia Dias & Vitor Roriz fora de qualquer presente Allemagne – Eva Meyer Keller death is certain en famille 10+ Croatie/France – Ivana Müller posifions Espagne – Nats Nus mondes en famille 5+ Italie – Societas Raffaello Sanzio buchettino en famille 8+	french touch Les Chiens de Navarre quand je pense qu'on va vieillir ensemble thomas vdb chante daft punk Philippe Quesne / Vivarium Studio swamp club Renaud Cojo / Ouvrir Le Chien œuvre / orgueil from aquitaine Intérieur Nuit l'ensemble nuit La création en marche ! la plateforme 2014 & ciussi Projections il est des nôtres Soirée de clôture nova mix
---	--



**LE CARRÉ
LES COLONNES**
SCÈNE CONVENTIONNÉE

Informations
05 57 93 18 93 / 05 56 95 49 00
lecarre-lescolonnes.fr
f + @carrecolonnes





© Arthur Péguin



© Venelle Verte - Saint Exupéry

Le discours politique actuellement dominant sur la ville tend à encourager le développement d'espaces mixtes, le « brassage », la « diversité », pour resserrer le lien social.

MIXITÉ URBAINE : DOXA ET PARADOXES

Du 28 novembre au 22 décembre 2013, arc en rêve centre d'architecture accueille l'exposition « Mix(cité), villes en partage ». Elle est l'aboutissement des travaux menés par l'Observatoire de la ville de la Fondation d'entreprise Bouygues immobilier. L'exposition traite des quatre formes de mixité : sociale, des fonctions, générationnelle et des formes urbaines. On y découvre également un espace dédié aux nouveaux modes de vie. À travers un parcours « ludique », cette exposition se veut un outil d'information destiné à créer les circonstances propices au débat. Nombre d'expériences et de projets innovants en France et dans le monde illustrent un mouvement en train de se dessiner pour la construction d'un nouvel art de vivre dans la cité. Il eût été riche d'enseignement que d'autres acteurs qu'un unique promoteur immobilier puissent confronter leurs visions de cet « inéluctable », dans notre contexte local autant que sociétal, pour susciter le débat et apporter des réponses satisfaisantes à la question : en vertu de quoi est-il primordial de défendre ce principe de mixité comme organisateur de la ville ?

L'idéologie contemporaine de la mixité repose sur une série de postulats qui mériteraient d'être discutés. Par définition, la mixité est généralement défendue comme un moyen d'intégration des individus vivant « à la marge ». Celle-ci est supposée favoriser l'homogénéisation des comportements sur des modèles plus « normalisés » des populations favorisées. Le mélange de populations sur un même espace est associé à la recherche d'un consensus autour de valeurs communes, visant à prévenir les conflits liés à la rencontre de l'Autre.

Ce rapport formulé entre cohésion sociale et mixité urbaine pourrait être interrogé à

plusieurs titres. Premièrement, le discours sur le « vivre ensemble » dans la diversité conduit à éluder partiellement la question des inégalités sociales et apparaît comme un moyen de dépolitiser la « marginalisation de masse » en traitant localement des problèmes socio-économiques dont l'origine se trouve ailleurs.

Par ailleurs la mixité spatiale (c'est-à-dire la diversité sociale dans un espace à partager) devrait favoriser les conduites intégratives (tisser du lien, prendre en charge sa vie et sa carrière...). Cela présuppose que tous les individus auraient intrinsèquement la capacité d'agir en individus « autonomes » et qu'offrir un meilleur environnement urbain contribuerait à leur faire adopter ce type de conduite. Cette croyance fait fi du fait que la capacité à se prendre en charge soi-même s'inscrit aussi dans un espace de ressources et de contraintes sociales. Comment donc, d'un côté, inviter à jouer un jeu social et, de l'autre, laisser dans l'ombre ce que ça peut coûter.

Le principe normatif de la mixité repose sur une conception de l'espace qui évacue certaines dimensions du rapport à la ville. Considérer l'environnement à la fois comme source et remède aux maux du « vivre ensemble » paraît simpliste, la proximité spatiale n'étant pas obligatoirement garante de la proximité sociale. Il faudrait reformuler les problématiques, se recentrer autour de l'expérience ordinaire de la mixité, la concevoir « par en bas » ou de l'intérieur, à partir de ce que les gens vivent et font au quotidien, plutôt que d'un point de vue normatif, surplombant et suspect.

Stanislas Razal

« Mix(cité), villes en partage », jusqu'au 22 décembre, arc en rêve centre d'architecture, Bordeaux.

www.arcenreve.com



© Lucien Hervé

Le Corbusier dans l'objectif de Lucien Hervé.

REGARDS CROISÉS

Le 308 met à l'honneur le travail photographique de Lucien Hervé sur l'œuvre du Corbusier.

L'accrochage se concentre sur les clichés réalisés à Chandigarh dans les années 1950. C'est en 1949, sur le chantier de la Cité radieuse, que se fit la rencontre entre l'architecte et celui qui deviendra l'un des plus grands photographes d'architecture. Il suivra Le Corbusier jusqu'à sa mort et travaillera aussi aux côtés d'Alvar Alto ou Oscar Niemeyer. Le 5 décembre sera donnée une conférence inaugurale autour du thème « La dimension plastique de l'œuvre du Corbusier » par Gilles Ragot, historien de l'art, spécialiste de l'architecture du xx^e siècle et enseignant. **MD**

« Regards croisés : Le Corbusier vu par Lucien Hervé », jusqu'au 20 décembre, le 308, Maison de l'architecture, Bordeaux.

www.le308.com



© J. Ishigami

La galerie Blanche d'arc en rêve accueille l'architecte japonais Jun'ya Ishigami, lauréat du Lion d'or à la Biennale d'architecture de Venise en 2010.

JUN'YA ISHIGAMI TOUT EN TRANSPARENCE

Né en 1974, diplômé de l'université des beaux-arts et de musique de Tokyo en 2000, Jun'ya Ishigami se tourne vers le design et l'architecture. En dix ans, il atteint une reconnaissance internationale en remportant le Lion d'or de la Biennale d'architecture de Venise en 2010. Son travail questionne les limites entre design, architecture, urbanisme, paysage et géographie. Jun'ya Ishigami voit l'architecture comme un art non cloisonné, se nourrissant aussi bien des nouvelles technologies que de poésie. Ses concepts et visions particuliers, de l'habiter, de la ville, du paysage et du territoire seront déclinés à travers 56 maquettes expérimentales – petites, grandes, en métal, en bois, en carton, unicolores ou colorées. La démarche constitutive de ses projets ? Il explore et expérimente en observant le milieu naturel. Il lui fait la part belle en imaginant des constructions proches de la transparence. Son style est léger, d'apparence simple.

Quelques réalisations ? En 2008, il construit l'Institut de technologie de Kanagawa, pour lequel il opte pour la blancheur et le verre, en s'ajustant parfaitement à l'environnement végétal. La même année, il réalise le magasin Yohji Yamamoto à New York, qui a malheureusement été détruit. Côté design, il a réalisé *Paper Chair*, *Table* – une installation fine de 3 mm pour la galerie de Tokyo, *Drop table*, *Family Chair* en plexiglas et *Garden Plate*, paysage dans une soucoupe. Dans le travail de l'architecte, la table est une représentation du bâti, avec le plateau en guise de toit et les pieds pour la structure. Il crée en 2004 sa propre agence baptisée junya.ishigami + associates. **MD**

« Jun'ya Ishigami : petit ? grand ? l'espace infini de l'architecture », Du 11 décembre 2013 au 27 mai 2014. Vernissage conférence le 11 à 18h30, arc en rêve, galerie Blanche, 7, rue Ferrère, Bordeaux. www.arcenreve.com et www.jnyi.jp

asylum
Se rapproche de vous !

* Nouvelle implantation à **Bordeaux** - 9, rue André Darbon 33070 BORDEAUX Cedex
Profitez de 15 ans d'expertise en solutions 3D pour vos projets d'architecture et d'immobilier



Influence - Bossins & Flot / Promoteurs - COGEDIM Aquitaine - VINCI Immobilier / Architecte - Marc MIRIAM

Paris - Lyon - Marseille



05 24 07 80 33

Rencontre avec Jeanne Quéheillard, coresponsable de la direction éditoriale avec le critique d'art Peio Aguirre.

Propos recueillis par **Marc Camille**

LE COMPLEXE D'ASPEN

Le nouveau numéro du Web magazine *Rosa B* édité par l'École d'enseignement supérieur d'art de Bordeaux aborde les relations entre design et environnement à travers une chronique habilement documentée de l'histoire de la conférence internationale de design d'Aspen, en 1970, marquée par la radicalité politique de la déclaration du philosophe Jean Baudrillard, écrite au nom de la délégation française invitée cette année-là.

Pourriez-vous revenir sur le contexte historique de la déclaration rédigée par Jean Baudrillard à Aspen en 1970 ?

La conférence d'Aspen réunissait chaque année, depuis 1951, des designers américains, architectes et industriels pour débattre de sujets liés au design. En 1970, le thème de la conférence était *Environment by design*. C'était la période en France et aux États-Unis de l'émergence de la question de l'environnement dans le champ politique. Nous étions au sortir de Mai 68 et en pleine guerre du Vietnam. La délégation française est arrivée cette année-là avec une posture anti-impérialiste déterminée à la réaction. C'est ainsi qu'ils choisissent de rédiger une déclaration évoquant la fonction idéologique de l'environnement secrétée selon eux par « *un ordre capitaliste qui se donne pour une seconde nature* ».

Quand l'écologie s'impose aujourd'hui dans le débat de manière urgente, quelle sorte d'actualité peut avoir cet épisode d'Aspen ?

Si la déclaration de la délégation française contient une forme de révolte outrancière



un peu décalée, son intérêt réel est la façon dont Baudrillard décrit les discours autour de la notion d'environnement comme un ensemble de signes qui vont se balader, être manipulés et instrumentalisés. C'est une position très postmoderne qu'il va développer dans *Pour une critique de l'économie politique du signe*, paru en 1972. C'est aussi la découverte de l'installation *Panel 2 : « Nothing better than a touch of ecology and catastrophe to unite the social classes... »*, du plasticien Martin Beck, qui a déclenché le choix du traitement de ce sujet. Martin Beck a travaillé à partir d'archives de la conférence, les a réactivées ou déplacées dans ses propres mises en scène. Il déploie par là une forme critique et analytique du mouvement moderne et produit une recherche passionnante sur la fabrique de notre environnement.

Comment avez-vous pensé la construction de ce 5^e numéro de Rosa B ?

Essentiellement sur le mode du récit par les protagonistes de cette histoire, comme François Barré, Claude Braunstein (designer) ou Gilles de Bure (journaliste), présents à Aspen en 1970 ou encore Monique Eleb, de l'Institut de l'environnement, fondé en 1969 à Paris. Il y a une sélection réduite d'archives, vidéos ou éditions de l'époque comme autant de morceaux choisis contenant eux-mêmes des informations. Avec Didier Lechenne, responsable du design graphique, nous avons tenu à éviter l'accumulation d'images simplement illustratives afin d'accorder une valeur particulière à chaque document produit.

www.rosab.net

DESIGN EN AKITEN

Dans son souci de valorisation des acteurs du territoire, le 308 met à l'honneur le collectif de designers aquitains Akiten. Ensemble, ils ont en commun cette envie de fédérer et de promouvoir la valeur du design et de l'innovation comme vecteurs de développement économique. Pour le collectif, il s'agit de réunir les métiers entrant dans la conception d'objets design : industriels, designers, fabricants et publics. Au nombre de 13 – Samuel Accoceberry, Françoise Bousquet, Thibaut Damblanc, Christian Desile, Emmanuel Gallina, Bruno Gerbier, Caroline Gomez, Jean-Louis Iratzoki, Antoine Phelouzat, Vincent Pujardieu, Ludovic Renon, Gaël Wuithier, Anne Xiradakis –, ils montreront leurs travaux et seront présents lors de l'inauguration et de la table ronde du 16 janvier 2014.

« **Akiten design** », du 16 janvier au 14 février 2014, inauguration le 16 janvier à 18 h 30, le 308, Maison de l'architecture, Bordeaux. www.le308.com



NOVAQT REFAIT LE MONDE

Le conseil régional d'Aquitaine présente Novaqt, le nouveau rendez-vous de l'innovation, les 5, 6 et 7 décembre. Cette biennale propose de se réunir autour de la thématique « Et si on refaisait le monde ? Nouveaux usages, enjeux sociétaux et développement économique ». Trois volets pour cette première édition : « Inventer l'avenir », avec l'Aquitaine Think Tank et les 24 h de l'innovation, « Découvrir et expérimenter », avec l'exposition d'une cinquantaine d'innovations de 90 entreprises aquitaines, « Partager et développer », avec des rencontres destinées aux chefs d'entreprise et responsables R&D.

Novaqt, les 5, 6 et 7 décembre, à l'Aérocampus Aquitaine, Bordeaux-Latresne. www.novaqt-leforum.fr

NAVI RADJOU : DIY

Le 6 décembre, la cité numérique propose une rencontre avec l'auteur du livre *L'Innovation Jugaad*, Navi Radjou. Ce Français, installé dans la Silicon Valley et membre du World Economic Forum, parlera des nouvelles solutions en terme d'innovation pour les patrons adeptes du *cost killing* (réduction des coûts). Celles-ci se font appeler *Do It Yourself* ou système D et sont plus économes en matières premières.

Rencontre avec Navi Radjou, le 6 décembre, Cité numérique, 2, rue Marc-Sangnier, Bègles. www.aecom.org

NOUVELLE PERSPECTIVE D'ÉCONOMIE

Comment les nouvelles technologies changent-elles le monde ? Éléments de réponse à aller chercher à la Social Good Week, le rendez-vous consacré au numérique solidaire dans onze villes françaises dont Bordeaux. Du 7 au 15 décembre, il sera question d'économie collaborative, de mobilisation en ligne ou encore de finance participative. Bref, de l'essor du *social good*. Le 10 décembre, l'AEC organise une soirée de débats tournés vers les formes de *crowdfunding*.

Social Good Week, soirée le 10 décembre, à 18 h 30, à l'AEC, 137, rue Achard, Bordeaux. www.socialgoodweek.com

BIENVENUE À L'E-COLE

L'An@é – Association nationale des acteurs de l'école – ouvre un cycle « Les boussoles du numérique », qui se déclinera sur trois ans. Le premier pan intitulé « Les orientations » se déroulera les 11 et 12 décembre. Ces deux journées seront l'occasion de participer à des ateliers et des tables rondes plénières. Quel écosystème numérique pour l'éducation ? Comment se mettent en place dans les territoires les outils de la refondation de l'école ? Le numérique transforme-t-il les pratiques ?

« **Les boussoles du numérique – Boussoles 1 : les orientations** », les 11 et 12 décembre, Rocher de Palmer, Cenon. www.acteurs-ecoles.fr/rencontres-2013

LE E-SOCRATE

Le mardi 17 décembre, le Node propose son deuxième Café philonumérique ! « De l'humain au transhumain : la numérisation de l'homme est-elle souhaitable ? » Le débat, organisé et animé par François Moraud, accueillera David Angevin, coécrivain d'*Adrian, humain 2.0* et *Google Démocratie*.

Café philonumérique #2, le 17 décembre, de 19 h 15 à 21 h, Node, Bordeaux. www.bxno.de

UNE BIBLI QUI EST IN-A

Après avoir officiellement ouvert le mois dernier sont espace multimédia baptisé Le Num', la bibliothèque Mériadeck présente l'Inathèque. La banque de données des archives des productions audiovisuelles s'implante à Bordeaux et y ouvre l'accès à deux millions d'heures de documents radio et télévision.

Bibliothèque Mériadeck, 85, cours Maréchal-Juin, Bordeaux, www.bordeaux.fr



ENCHÈRES ET EN OS par Julien Duché

Le verre n’est pas seulement un projectile pour les couples en instance de divorce. Pour en arriver à cette triste fin, il a parcouru un long périple à travers les âges. Comme dans les contes, on pourrait dire « il était une fois », mais une approche moins poétique a le mérite d’être plus concise.

ÉLEVER LE VERRE

À l’origine, le verre demeure comme la plupart des objets usuels un objet utilitaire, apanage des grands de ce monde, qui n’avaient pas encore les fêtes en blanc d’Eddy Barclay mais d’équivalentes durant lesquelles l’ambiance devait être un peu plus animée...
L’utilisation du verre comme matériau naturel remonte à la nuit des temps ; les premières traces d’utilisation du verre comme matériau vitreux datent, quant à elles, de -5 000 à -3 000 av. J.-C. en Mésopotamie. Saut de page dans le livre d’Histoire... L’objet verre transluce que nous connaissons aujourd’hui apparaît au départ sur une île italienne proche de Venise, Murano. Le verre translucide, le cristallo, va comme toutes les choses rares être la convoitise des grands seigneurs qui souhaitent obtenir la primauté de la trouvaille. Passant par Venise, puis par les pays du Nord, le verre va au fur et à mesure s’implanter dans l’ensemble de l’Europe avec des caractéristiques stylistiques et décoratives propres à chaque pays en fonction de ses mœurs. La pinte de bière bue amoureusement au comptoir vient de cette évolution... Il sera intéressant de s’en rappeler à la prochaine gorgée. Nous devons une importante évolution technique aux Anglais, celle du cristal avec ajout de plomb à la pâte de verre – d’où le poids. Quoi qu’il en soit, ces évolutions variées ont permis de développer une quantité

de verre sur nos tables... Aujourd’hui, nombreux sont ceux ne sachant plus vraiment à quoi ils servent, la verrerie déserte les tables pour s’entasser souvent au fond d’un buffet de famille.
N’oublions pas que le verre est un matériau qui a connu une évolution technique importante grâce à de savants calculs et à des chimistes en manque de nouveauté. Les artistes jouent aussi parfois avec ses différentes propriétés pour des œuvres d’art. Mis en avant par l’école de Nancy dans les années 1900, le verre a pris son envol avec un élan ressemblant plus à un électrocardiogramme. En effet, bien que certaines œuvres contemporaines utilisant le verre comme matière première soient de grande qualité stylistique chez certains artistes (Othoniel entre autres), le verre a du mal à sortir de son terrier des arts appliqués pour apparaître comme technique artistique à part entière. Malgré les efforts de différents musées d’art décoratif depuis quelques années, qui œuvrent à la mise en avant de cet art, le verre n’a pas la place qui lui revient... Question de transmission et de valorisation du savoir-faire des artisans d’art, qui tissaient jadis d’étroites collaborations avec les artistes.

Ne manquez pas l’exposition « **Verres d’usage et d’apparat, de la Renaissance au XIX^e siècle** », du 13 décembre 2013 au 30 mars 2014, musée des Arts décoratifs, 39, rue Bouffard, Bordeaux. www.bordeaux.fr

LES VENTES DES MOIS DE DÉCEMBRE-JANVIER

Bijoux, argenterie

le 4 décembre
S.V.V. Alain Courau et S.V.V. Blanchy & Lacombe, 136, quai des Chartrons, Bordeaux.

Tableaux anciens, mobilier, objets d’art du XVII^e siècle à nos jours

le 4 décembre, S.V.V. Alain Courau et S.V.V. Blanchy & Lacombe, 136, quai des Chartrons, Bordeaux.

Mobilier et objets d’art des XIX^e et XX^e siècles

le 11 décembre, S.V.V. Alain Courau et S.V.V. Blanchy & Lacombe,

136, quai des Chartrons, Bordeaux.

Bijoux, orfèvrerie, métal argenté

le 13 décembre, Vasari Auction, 86, cours Victor-Hugo, Bordeaux.

Jouets, tableaux anciens, Meubles et objets d’art, tapis

le 14 décembre, Vasari Auction, 86, cours Victor-Hugo, Bordeaux.

Armes, Militaria et souvenirs historiques

le 18 décembre, Jean dit Cazaux et Associés, 280, avenue Thiers, Bordeaux.

Au moment de l’envoi à l’imprimeur, pas de date confirmée en janvier. Ne pas hésiter à scruter sur Internet.





© Isabelle Jélen

LA MADELEINE par Lisa Beljen UNE PERSONNALITÉ, UNE RECETTE, UNE HISTOIRE

Rendez-vous dans la cuisine de Jean-Guy Ribérot, patron du bistrot L'Abrenat, pour la recette de la soupe de fèves.

« J'avais neuf ans quand l'école primaire est devenue mixte. Avant, il y avait un grand mur qui séparait les filles des garçons, c'était notre mur de Berlin. J'habitais à Aiguillon, un petit bled du Lot-et-Garonne. Avec mes sœurs, on passait tout notre temps libre à jardiner, on ne jouait jamais comme les autres enfants et on ne partait jamais en vacances. Mes parents élevaient un cochon et tous les ans on faisait une fête pour tuer et cuisiner l'animal. Tout le monde venait, les amis de mes parents, les voisins, et ça picolait dur. On préparait des boudins, des saucissons. Comme on n'avait pas de congélateur, mon père avait fabriqué de gros saloirs pour conserver les côtelettes et les rôtis. C'était très joyeux, sauf quand les gars égorgeaient le cochon, qu'on entendait gueuler dans tout le quartier. Nous, on avait l'habitude de jouer toute l'année avec le cochon. On ne lui donnait que des bonnes choses à manger : les patates et les fèves qu'on faisait pousser dans le jardin. Les fèves étaient séchées au soleil et ensuite stockées dans le grenier. Ma mère faisait de la soupe aux fèves, ça avait une couleur marron et un goût bizarre. À la maison, il y avait aussi des poulets et des lapins, on vivait quasiment en autosuffisance. Mon père allait à la pêche avant d'embaucher, mais il n'avait pas de carte, c'était un braconnier. Il vendait ensuite le poisson et ça nous aidait à vivre. Il disait qu'il transformait le poisson en steak. Il venait d'une famille de passeurs de sable. Son père récupérait du sable dans la rivière, il le revendait aux maçons du coin, et c'est comme ça que mon père est lui-même devenu maçon. Ma mère était une femme très dure, une vraie Calamity Jane, elle faisait peur à tout le monde, et c'était la seule femme à détenir un permis de chasse. À 14 ans, je suis rapidement parti travailler à Tonneins, où j'ai fait un apprentissage de peinture en bâtiment. Le week-end, je rentrais à Aiguillon pour travailler au black avec mon père. J'étais déjà un homme, je n'ai pas eu d'adolescence. Tous mes potes étaient apprentis ou paysans, on bossait tout le temps, et le samedi soir on sortait. On allait au bal, on buvait de la bière, on se castagnait et on coursait les gonzesses. J'étais une bille à l'école, et je n'étais pas dans un milieu où on te pousse, j'étais prédestiné à être dans le bâtiment comme mon père. Chez mes parents, il y avait trois disques, le Sud-Ouest et un vieux Larousse de 1924, avec lequel j'ai appris l'histoire.

Quand j'ai eu 22 ans, je suis tombé amoureux d'une fille qui était en vacances chez ses grands-parents ; elle était étudiante à Bordeaux et je l'ai suivie. Je ne pourrai jamais retourner vivre à Aiguillon, il n'y a plus de bois, il n'y a plus de bar, et c'est même pas joli. »

Faire tremper les fèves pendant une nuit. Faire revenir un oignon dans une cocotte, ajouter les fèves, des pommes de terre et de l'eau. Quand les légumes sont cuits, saler, poivrer et mixer la soupe.

L'Abrenat, 22, rue Saumenude, Bordeaux, ouvert du mardi au samedi.

CUISINE LOCALE & 2.0

par **Marine Decremps**

MIAM MIAM CAR

Jean-Pierre Xiradakis, créateur des restaurants La Tupina et Kuzina, est connu pour son amour des produits et se présente aujourd'hui comme locavoriste. Le restaurateur bordelais a constaté : « Les petits producteurs de la région n'ont pas le temps ni les moyens de me livrer plusieurs fois par semaine alors que pendant ce temps des milliers de personnes font le voyage à vide quotidiennement. » Il a donc mis en place le « colis-voiturage maraîcher ». Une sorte de bla bla car pour céleri de 5 à 10 € la prestation.

La Tupina, 22, rue Porte-de-la-Monnaie.



DR

CUISTO EN LIVE !



Pour fêter ces huit années d'existence le Speed Food (Performance gourmande) de la ville de Cenon a choisi le thème « Citrouille & Co » ! Faisant suite à l'île, la patate et l'œuf, le concours initié par Nicolas Magie réunira sept chefs qui sublimeront la cucurbitacée orangée devant 850 convives. Nicolas Magie, Philippe Capdevielle, Thomas Brasleret, Frédéric Lafon, Yohan Alias, Christophe Girardot et Adrien Cachot – le dernier venu dans les rangs – présenteront le samedi 21 décembre leurs talents culinaires au Rocher de Palmer. Ils n'auront que 20 minutes pour séduire ! Parmi les gourmands, 450 seront issues des associations d'entraide cenonnaises et seront invités pour déguster en musique sept recettes inédites pour un prix d'entrée de 6 euros (10 euros pour les non Cenonnais). Le Cenon Cook Challenge suscitera la participation de douze cenonnais, avec le soutien bénévole des Ateliers culinaires de Catherine et Philippe Allaire.

Speed Food, le 21 décembre, à 19 h, Rocher de Palmer, Cenon. www.ville-cenon.fr

UNE PATATE CONTRE UN POIREAU ? DEAL !



Qui n'a jamais emprunté un oignon ou une patate à ses voisins ? Un peu de farine, peut-être ? Eh bien, c'est peut-être sur de telles expériences que s'est créé Troc de légumes. Le principe ? Vous publiez une annonce en indiquant ce que votre jardin recèle et vous faites des heureux. C'est gratuit, citoyen et écolo. Via le site, vous pourrez découvrir ce que vos voisins proposent et ainsi vous dépanner en toute simplicité.

www.troc-legumes.fr

ENTRE-DEUX-MERS : RENCONTRE D'UNE HUÎTRE ET D'UN VIN

Ah ! Les cabanes d'ostréiculteurs d'Andernos-les-Bains... Le spot connu de tous pour déguster des huîtres à la bonne franquette, à la sortie du bassin et bercés par les anecdotes des hommes et femmes d'ici. Le 7 décembre, ce sera la Fête de l'huître, et, pour l'occasion le mollusque rencontre le vin ! Les quarante-cinq bicoques présenteront leur viticulteur, un grand chef du Sud-Ouest et un artiste.

Fête de l'huître, le 7 décembre, les cabanes ostréicoles, Andernos-les-Bains.

www.tourisme.andernoslesbains.fr

TUBER OR NOT TUBER



© Marie-Laurence Pouey

Qu'elles soient noires, blanches, en huile, en omelette, du Périgord..., les truffes, ou « diamants de la cuisine », seront à l'honneur le 25 janvier, cour Mably, à Bordeaux.

Fête de la truffe, le 25 janvier, de 9 h 30 à 15 h, cour Mably, Bordeaux. www.fft-tuber.org

IN VINO VÉRITAS par Satish Chibandaram

Et si on allait choisir nos cadeaux chez un caviste ?
Spécialisé, passionné, discret, malin, décentralisé :
La Cave de Pascal.

ON NE NAÎT PAS COMMERÇANT, ON LE DEVIENT

Les bons cavistes sont nombreux à Bordeaux. Heureusement. J'aurais pu choisir la Cave de la course, restée dans son jus derrière le Jardin public, mais, une fois n'est pas coutume, je voulais parler de whisky, de rhum et d'anisette. J'aurais pu alors évoquer l'excellente maison Désiré, Barrière de Pessac, mais je voulais quelque chose d'encore plus planqué dans le tissu urbain. Car il est possible de passer devant La Cave de Pascal sans la voir et même sans voir Pascal. Pour lui parler, ce n'est pas simple. Quand il n'est pas à poursuivre les vignobles, il reçoit des livraisons, sert ses clients, bricole à l'étage, range la cave. Il faut passer par son employé Jonathan, complice de mon projet d'embuscade, lucide sur mes chances : « Venez à 3 heures. Je ne peux pas vous promettre qu'il vous parlera, mais il sera là ! » À 15 h, Pascal ne m'attendait pas. À 15 h 20, encouragé par Guillaume, autre employé, il me lâche les premières confidences : la cave est ouverte depuis onze ans, il en a 40, et il est dans le vin depuis l'âge de 20 ans : « J'ai démarré chez un négociant chez qui j'ai bien appris mes bordeaux. »

Son métier de caviste ? « C'est comme être sommelier dans la restauration, sauf qu'ici c'est à emporter. Nous n'avons pas tout, mais nous connaissons ce que nous avons. C'est la différence avec la grande distribution. » En promo, la maison affiche un médoc, les Tourterelles de la Tour de By 2002, un deuxième vin issu de jeunes vignes à 6,60 euros ou un fameux saint-estèphe de 2006 à 35 euros. « Je ne vais pas chercher les grandes marques et considère que je fais mon métier quand je fais découvrir quelque chose, mais Noël approche... Je vends des années prêtes à boire. Le prix n'est pas tabou, c'est le rapport qualité-prix qui m'importe. » On avance. Direction les rhums. Le Diplomatico, un rhum facile qui plaît même à ceux qui n'aiment pas l'alcool (40°, 34 euros) : « C'est espagnol comme on dit, du Venezuela, léger, caramel et vanille. Dans les spiritueux, le goût est dans l'alcool, il ne faut pas oublier ça. Un bon rhum doit avoir dix ans. »

On passe aux puits à whisky artisanal de Jean Boyer, une des attractions de la cave, spiritueux magnifiques dans leurs puits, attendant d'être

mis en bouteille à la demande : « Aujourd'hui, tous les whiskies appartiennent à de grandes marques, c'est dommage. » Vendu aussi en carafes carrées rechargeables (+ 6 euros), les puits à whisky Jean Boyer sont un must. La maison Boyer est basée dans les Landes et fabrique aussi des sirops et du pastis : « Les plantes macèrent entre trois et cinq mois, quand pour les marques célèbres c'est une semaine. C'est plus cher (23 et 27 euros), mais il en faut deux fois moins dans le verre, au final plus économique. »

On se trouve alors devant une ligne de Bas-Armagnac Delord, de millésime en millésime, aussi belle qu'une bibliothèque. Le roi des alcools de table. Pascal est maintenant intarissable comme un timide : « Je rêvais d'être vigneron... J'aime Saint-Julien et Pomerol par-dessus tout... J'ai un penchant pour les vins de Bourgogne... Je peux le dire, je suis Bordelais mais pas chauvin... On ne naît pas commerçant, on le devient... etc. »

La Cave de Pascal, 509, route de Toulouse, Villenave-d'Ornon. De 9 h à 13 h et de 15 h à 20 h. Ouvert le dimanche matin.



© Jérôme Lecomte

Oui
aux produits
Bio Sud Ouest France

Oui
à la qualité
de notre région

Les Régions Aquitaine et Midi-Pyrénées, accompagnées des organisations bio régionales, ont lancé **Bio Sud Ouest France** : la première marque bio interrégionale de France.

L'étiquetage **Bio Sud Ouest France** vous donne l'assurance de consommer bio et régional. Il vous garantit un produit bio certifié selon la réglementation en vigueur, mais aussi l'origine Sud-Ouest de la production et de la fabrication.

En choisissant des produits **Bio Sud Ouest France**, vous privilégiez toute la qualité et l'authenticité des régions Aquitaine et Midi-Pyrénées.

www.biosudouestfrance.fr





Dubern fut un classique de la gastronomie locale. Mais qu'en est-il aujourd'hui ? Visite test au bistrot et à l'étage avec un Bordelais toujours prêt à découvrir une nouvelle table sans a priori.

SOUS LA TOQUE DERRIÈRE LE PIANO #73 par Joël Raffier

Cela a débuté en 1894 avec un traiteur malin, Paul Dubern, qui importa des écrevisses de Russie et fit du crustacé d'eau douce l'emblème d'une enseigne aux additions salées. La famille Dubern passa la main dans les années 1970, mais le nom resta. Des noms suivirent, cuisiniers-patrons (Robert Flourens, qui conserva une étoile jusqu'au milieu des années 1980), entrepreneurs (Hossein Aminian) et cuisiniers (Christophe Girardot, Philippe Téhoueyre et Philippe Gauffre), pour trouver plus ou moins de bonheur sur les allées de Tourny. Dubern a résisté aux incendies, à la vente de meubles aux enchères et à quelques passages à vide, si l'on en croit *Dubern, une maison bordelaise*¹, ouvrage chronologique commandé par Isabelle et Pierre Dupuy, propriétaires depuis l'été 2012. Comme c'est souvent le cas désormais dans les restaurants, il y a un piano pour deux partitions. Daniel Gallacher, chef écossais passé chez Ducasse, dirige le tout. En bas, le menu du bistrot (24 euros) est séduisant et vaut le coup pour sortir de l'ordinaire. Velouté de carottes, carpaccio de veau à la moutarde, encornets grillés et risotto noir, magret de canard rôti sauce périgourdine.

Les desserts sont élaborés par un nom qui évoque Twist et grande cuisine : Oliver, Aleksandre de son prénom. La dynastie ne pèse pas sur les épaules de ce pâtissier prometteur de 23 ans. Aleks régale avec un moelleux à la figue, un baba au vieux rhum ou une tarte d'ananas, fruit plutôt délicat hors naturel. En sortant, coup d'œil sur les menus du « D », l'étage gastronomique : lièvre à la royale, homard bleu. Tentant. On verra.

Je suis reconnu par la serveuse lorsque je me présente une vingtaine de jours plus tard à la rencontre du lièvre : « Vous êtes venu au bistrot et vous revenez, cela nous fait plaisir. » J'ai donné rendez-vous à un Bordelais, Tristan Gracia (pas l'écrivain !), rejeton de cette bourgeoisie qui fit les riches heures de la maison. Esthète gourmand doté d'un esprit libre et curieux, Tristan Gracia passe ses étés au Ferret et arrive toujours un peu en retard aux rendez-vous. Le voilà, d'excellente humeur. Nous décidons de commander autre chose que du bordeaux : « L'avantage des bons restaurants, c'est que les petits vins sont choisis avec le même soin que les autres. Les grands vins, on les boit chez soi. » Va pour un

languedoc-roussillon, Castel Fossibus 2009. Très bien. On regarde le décor en sirotant, je lui demande ses commentaires : « L'éclairage est un peu blafard, non ? Les fauteuils Louis XVI cérésés (patinés artificiellement, ndlr), bof. J'aime le lustre et les rideaux, mais cela manque de peps, d'une touche de contemporain. » L'amuse-bouche arrive, on oublie la déco : crème de panais, fricassée de morilles, écume de foie gras : « Très joli, délicieux, léger. » Puis une escalope de foie gras poêlée et pochée dans un bouillon de crevettes aux algues. Délice. Mon compagnon a moins de chance avec son entrée froide, les médaillons de sole et tourteau rafraîchis avec caviar « de nos côtes » : « La sole est cuite à la perfection, mais c'est plat, limite fade. Je sens peu le caviar. Je suis déçu, cela fait un peu plat de traiteur. » Ouille, ce n'est pas gentil non plus ça ! En revanche, Tristan est conquis par le homard bleu du plat : « C'est très joli, les petits légumes sont élégamment disposés, la saveur est délicate, la cuisson du homard top, c'est très bon. » Le lièvre à la royale est une merveille. Ce plat est l'un des plus anciens et flamboyants de la french cuisine. Celui de Gallacher est inspiré de Ducasse, qui a lui-même tiré le

sien de la Gastronomie pratique d'Ali-Bab. C'est la version roulée galantine, la plus difficile. Une tranche épaisse sur une sauce brune Rembrandt, parfaitement liée. Le lièvre n'est pas mort pour rien. C'est fort, terrien, fumé, sauvage et fin. Je fais goûter. C'est une première pour Tristan, habitué aux gibiers à poil ou plume de sa grand-mère. Conquis. Il a hésité pour les desserts, demandé le plus original de tous. On lui a servi la Granny Smith en fine raviole, crémeux au citron vert et sorbet pomme/menthe : « Très délicat, frais, un peu acide. J'aurais aimé plus de folie quand même pour finir le repas. » L'ananas poché dans un caramel au rhum ambré est sage lui aussi, mais le pâtissier sait faire avec l'ananas. Service parfait, attentif, non obséquieux. Menu à 60 euros. Verdict : « Dubern, je n'y serais pas venu de moi-même, mais je ne regrette pas. »

1. *Dubern, une maison bordelaise (1894-2014)*, de Pierre Chavot, Laurent Croizier et Jean-Luc Chaplin, éditions Confluences.

Dubern, 42-44, allées de Tourny, Bordeaux, 05 56 79 07 70. www.dubern.fr

bulthaup b3
suit des convictions,
et non des tendances
éphémères.

bulthaup unit précision et cuisine
hautement personnalisée.

Futur Intérieur
34 Place des Martyrs de la Résistance
33000 Bordeaux. Tél. : 05 56 51 08 66
futur-interieur@orange.fr
www.bulthaup.com



14 oct. 2013 17 jan. 2014

VIGNES à la CARTE

*Mille ans d'évolution en Bordelais
(XI^e-XX^e siècle)*

Visite guidée
chaque mardi
à 10h

**ENTRÉE
LIBRE ET
GRATUITE**

EXPOSITION

À travers 66 originaux d'archives du Moyen âge au XX^e siècle, l'exposition vous invite à découvrir les traces de l'histoire d'un vignoble qui a fait connaître au monde entier les noms de Graves, Saint-émilion, Médoc, Sauternes, Entre-deux-Mers...

Un cycle de 6 conférences est proposé.
Prochaine conférence : **19 décembre > 17h30**
Le Conseil interprofessionnel du vin de Bordeaux : de la réclame au numérique, 55 ans au service des vins de Bordeaux par Anne Marbot, responsable InfoDoc au CIVB.

Retrouvez l'ensemble du programme des conférences sur archives.gironde.fr

72-78 cours Balguerie-Stuttgart 33000 Bordeaux
VOÛTES POYENNE - Tél. 05 56 99 66 00
Du lundi au jeudi de 8h30-17h, le vendredi de 8h30-16h

ARCHIVES
DÉPARTEMENTALES

Gironde
LE DÉPARTEMENT



Au moment de notre rendez-vous, mi-novembre, l'agenda de Fabienne Brugère se remplit vite : Les inrocks, France Culture, France Inter, Libé... C'est son dernier essai, *La politique de l'individu*, qui lui vaut d'être l'invitée des médias.

Philosophe, enseignante à l'université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, porte-voix de Vincent Feltesse dans le cadre de la campagne municipale, elle s'installe davantage sur notre territoire.

Organiser une rencontre avec cette intellectuelle nous a alors semblé une évidence.

La liste de quelques-uns de ces ouvrages dessine les contours d'une pensée contemporaine : *Philosophie de l'art*, *L'éthique du care* ou *Faut-il se révolter* ?

C'est donc l'eau à la bouche – et au cerveau – que nous l'avons retrouvée pour une conversation autour d'un café. *Propos recueillis par Sophie Poirier et Clémence Blochet*

FAUT-IL S'ENGAGER ?

Votre manière d'aborder la philosophie paraît davantage ouverte sur la réalité...

Des ouvertures ont été opérées, mais cela ne veut pas dire que tout le monde fait de la philosophie comme cela. Aujourd'hui, nous sommes un petit nombre, c'est assez nouveau.

Par tradition, le territoire bordelais entretient un lien fort avec la philosophie...

Oui, pour moi, c'est une évidence. Je suis arrivée à Bordeaux à l'été 2000. J'ai longtemps habité Paris, Berlin (bien que cette ville soit un peu à part) ; j'ai passé trois années à Toulouse avant d'arriver ici. C'est vrai qu'à Bordeaux, quand on dit qu'on fait de la philo, ce n'est pas considéré comme un exotisme. À Toulouse ou même à Paris en dehors du milieu intellectuel, c'est exotique. Ici, c'est particulier, une ville de mémoire littéraire et philosophique...

La philosophie ne serait plus seulement un mécanisme de pensée, mais quelque chose qui doit être transmis...

C'est important pour donner du sens à une époque submergée par les scoops, les buzz ou les tweets. Pensons à Edgar Morin... Dans cette société complexe, quel sens donner ? Quelle(s) vision(s) ? Des personnes doivent apporter des outils pour penser : c'est peut-être encore plus important aujourd'hui qu'il y a quinze ou vingt ans. Et puis, avec une société complexe, les philosophes sont obligés de se dégager d'une vision surplombante. Pendant longtemps, la philosophie pouvait consister à avoir deux ou trois concepts et à les déployer sur le monde, de manière parfois binaire ou systématique, structurelle. Pour être comprise, la société actuelle oblige le penseur à rentrer dans les rouages, les tensions, les nuances. Et donc pour le philosophe à déployer d'autres types de discours philosophiques s'il veut encore penser la réalité.

Vous avez d'abord écrit sur l'esthétique et l'art. Aujourd'hui, les mots « art », « culture », « création » sont empruntés régulièrement, parfois en dehors de leurs signifié et signification...

Il me semble qu'il y a un oubli de la culture, mais aussi un oubli de l'art dans la manière dont on agence les deux termes... Je pense qu'on oublie surtout de plus en plus les artistes et les créateurs, en général. La période est aux grands événements dits « culturels », que des services culturels expertisent en amont et en aval avec des grilles déjà définies. Par les appels d'offres à remplir et cette « bureaucratie qu'on aurait tendance à assimiler à la culture », on pense que l'art lui-même doit toujours faire l'objet d'une expertise. On plonge trop facilement dans l'évaluation culturelle. Cette « tendance à l'évaluation » s'observe également dans tous les autres domaines : l'université, la santé publique ou encore le milieu associatif. Mais revenons à la culture... Ce mouvement – là aboutit, je crois, à un oubli de la figure essentielle de l'artiste et de la figure de l'art comme création de formes. Le public est confronté à une banalisation de la création des formes ou même à un oubli des belles formes. Un deuxième mouvement s'opère aussi : l'oubli de la question de la culture. Elle est constitutive d'un rapport à la création, à la beauté, qui devrait pouvoir se diffuser dans notre vie de tous les jours. Mais la culture est encore réservée à certaines classes sociales. Les analyses de Bourdieu sont toujours d'actualité : qui va à l'opéra ? qui visite les grandes expositions de peinture ? Un certain milieu social. On observe effectivement un oubli de la culture en tant que formation du citoyen et en tant qu'invitation donnée à toute personne pour se construire des capacités à profiter de la culture, ou même à la créer. On a entériné l'idée que l'accès à la

culture était l'affaire de chacun ou de ceux qui ont parmi leurs proches, leur famille, les moyens de pouvoir aller vers la culture. Le grand combat d'aujourd'hui se situe sur ce point précis : la nécessité d'accompagner un maximum de gens vers une démarche culturelle qui se doit d'être autre chose que le flot des discours et des images médiatiques...

Rebondissons : comment alors reconnecter l'individu et l'art ?

Je crois aux rencontres. C'est ce qu'a montré la tradition philosophique et ce sont des idées reprises dans mon ouvrage *Philosophie de l'art* : l'artiste, en créant des formes, invente une vision du monde, et le spectateur, en posant son regard, peut « reconnaître » une œuvre comme étant une vision du monde productrice d'un sens éclairant. Observons certains tableaux de l'expressionnisme allemand pendant les années 1930, Otto Dix, par exemple. Ces œuvres nous disent quelque chose de Berlin, de cette société en son sens profond, pas seulement au sens sociologique, mais aussi selon un ancrage psychologique et philosophique. L'art est une manière d'habiter le monde, de révéler un sens sur ce dernier. L'artiste-poète est un voyant, écrivait Rimbaud, il perçoit, puis dévoile un monde à l'humanité... Et l'humanité s'y reconnaît (ou non) d'une certaine manière.

Les artistes tels des sismographes des changements à venir ?

Oui, c'est pourquoi par exemple l'art dans la rue – sous toutes ses formes – est important. Il faut faire appel à des sculpteurs dans l'espace public – qu'ils soient d'ailleurs de plus ou moins grands noms, peu importe. L'espace public doit être investi autrement par les artistes, sous forme de graffs autorisés à certains endroits, de performances dans les rues.

Est-ce qu'on pourrait parler d'une indispensable éducation à l'art ainsi que d'une autorisation à l'émotion qui deviendraient les fondements d'un apprentissage et participeraient ainsi à la construction d'un individu libre ?

Tout commence avec une émotion ou une sorte de choc esthétique. L'art est une forme – minimale ou pas – qui vous arrête. Et qui, je crois, si vous avez la chance de la rencontrer, peut arrêter n'importe qui. C'est en ce sens que l'art a aussi sa place dans la rue. Imaginons même, par exemple, un artiste qui se promènerait avec une toile abstraite sous le bras, des gens la verraient et s'arrêteraient, habités par cette émotion, apparemment sans raison. Je donne cet exemple, car, pour moi, la question essentielle aujourd'hui est : comment peut-on faire pour que les gens rencontrent l'art ? Parce que malheureusement on n'a pas tous, toujours, l'occasion de le rencontrer... C'est avant tout une émotion, puis une réflexivité, un questionnement : pourquoi cette émotion ? pourquoi m'a-t-elle assaillie ? pourquoi m'a-t-elle marquée ? Dans cet espace de réflexion se construit une forme de liberté, de rapport à soi, au monde, aux autres. L'art, c'est aussi une éducation à la liberté...

Peut-on enseigner ou transmettre le plaisir, la liberté, l'émotion ? Par exemple le plaisir de lire ?

Le plaisir pris à la lecture, à la musique, à la peinture, au cinéma, à différentes formes d'art est un type de plaisir qui va avec une certaine liberté du sujet : il ne doit pas être conditionné par des intérêts. L'individu doit pouvoir errer dans une société où toutes les injonctions condamnent l'errance. Le rapport à soi, aux autres, au monde doit pouvoir être délié, doit pouvoir abandonner tout conformisme pour après recréer du lien. Cela met au cœur de ce plaisir la possibilité de la liberté. Comment enseigner le plaisir de la lecture en classe ? La classe est le lieu des normes scolaires, le lieu où il faut faire tenir un collectif qui n'est pas toujours assagi (pensons au collège). Pour passer du « lire » au « plaisir de lire », il est nécessaire de s'adresser à chaque singularité. Une autre question se pose : comment se rapporter à chaque singularité dans une classe de trente élèves ? C'est extrêmement difficile et cela va d'une certaine manière à l'encontre de la tradition française de l'école et de la forme même donnée à l'enseignement de la littérature ces dernières années. Cela supposerait de permettre aux collégiens et aux lycéens de dire « je » lorsqu'ils parlent d'un livre pour qu'ils puissent transmettre leurs impressions, leurs émotions, en discuter avec l'enseignant.

Dans votre dernier livre, La Politique de l'individu, vous pensez l'État comme « la chose qui donne accès à », alors que l'on finit par (nous faire) penser que l'État est un frein à la liberté individuelle. Vous affirmez que l'État peut donner accès à la liberté...

Cette idée est le fruit d'une longue réflexion, qui commence avec mon travail sur l'art et donc sur la notion de liberté qui peut se construire chez le sujet à travers son rapport à l'art. D'autres expériences sont ensuite intervenues, notamment celles vécues en tant que présidente du Conseil du développement durable auprès de La Cub – le C2D. Dans cette assemblée consultative se rencontrent des citoyens issus des milieux économiques et sociaux, des universitaires, des représentants

d'institutions publiques et aussi de simples habitants des différentes communes. Les réflexions issues de ces rencontres constituent un tissu territorial riche, une belle boîte à idées pour La Cub, avec des témoignages de membres qui, dans leurs associations, leurs entreprises, donc dans leur vie professionnelle ou leurs activités diverses, créent des initiatives. Ils transforment le réel depuis la place qu'ils occupent. Ces rencontres ont aussi construit ma vision. L'École normale supérieure, l'agrégation de philo, ont fait de moi une pure production de la méritocratie républicaine, avec en tête une certaine conception de l'État. Ces parcours des membres du C2D, issus de la société et renvoyant à des expériences spécifiques, se sont associés à ma vision du monde. Mais comment articuler aujourd'hui l'État et la société ? Il ne s'agit pas de mettre à mal l'État, car nous avons besoin de ce cadre économique, social et culturel. C'est ce cadre général qui constitue le *monde commun* de notre pays depuis la Révolution française, mais, en même temps, il faut que cet État soit un promoteur des libertés individuelles et non un empêcheur. Les questions de la liberté et de l'égalité doivent être au centre même de sa conception. Enfin, j'ajouterai un dernier élément, en lien avec mes recherches sur le care (*le prendre soin*). Dans mon cheminement, je suis passée de « l'éthique du care » – c'est-à-dire d'une analyse des différents liens par lesquels on se soucie des autres – à une « politique du care » – une réaffirmation de l'État social –, notamment par mon travail sur la « société du care » avec Martine Aubry, nouant ainsi un lien entre éthique et politique. Dans cette notion du « prendre soin », il ne faut pas seulement comprendre le souci de soi et des autres dans des relations interindividuelles, mais également réaffirmer un « prendre soin » de l'État et du monde commun, l'État étant l'une des manifestations du monde commun. La question qui se pose à présent devient alors : comment prendre soin de l'État et de ses institutions ? Comment les transformer en les conservant de telle manière qu'elles soient en phase avec la société actuelle ?

Avez-vous des réponses ? Quels sont les engagements possibles pour prendre soin de l'État ? Comment êtes-vous passée de la pensée politique à l'engagement plus concret ? Y aurait-il un lien avec votre ouvrage Faut-il se révolter ? L'engagement constitue-t-il un surpassement des mouvements de contestation ?

Le philosophe vit dans la vie ordinaire et s'engage d'une certaine manière comme d'autres citoyens. La philosophie est un exercice de la vie ordinaire et l'engagement est une des formes de la citoyenneté. Ensuite, dans mon parcours personnel, j'ai toujours eu une sensibilité politique relative aux questions sociales, à l'idée d'un monde commun. Je tiens pour nécessaire la réaffirmation de valeurs qui doivent être pensées ensemble, comme l'égalité et la liberté, pour servir à l'action politique. Lors de mes recherches, j'ai été frappée par la manière dont s'est affirmé mondialement un monde des inégalités. Un certain nombre de statistiques prouvent que les différences entre les riches et les pauvres se sont nettement creusées sur les trente dernières années. Et, dans une certaine version du néo-libéralisme, l'inégalitarisme est même devenu une idéologie, une idéologie de la

performance, de la compétition, parfois même accolée à la notion d'excellence. Ce partage des identités entre individus gagnants et individus perdants est effrayant. Car beaucoup de choses sont liées aux hasards de la vie, à la naissance, aux rencontres que l'on fait ou que l'on ne fait pas, aux multiples autres éléments qui ne proviennent pas seulement de la responsabilité individuelle. À l'échelle du monde, la naissance n'est plus uniquement associée à une classe sociale dans laquelle un individu voit le jour, mais aussi au territoire lié à cette mise au monde. Même en Europe, naître en Grèce ou en Allemagne n'entraîne pas le même destin. J'ai toujours pensé que le rôle de la Politique, c'était précisément de lutter contre ces différences qui se creusent entre « perdants » et « gagnants », et non de les accompagner, encore moins de les amplifier, ni de les justifier. Tout cela nourrit largement mon engagement aujourd'hui. Je suis profondément choquée par la manière dont – nous tous – nous intégrons le fait qu'il est normal de renforcer les puissants et de laisser les autres du côté de la faiblesse et de la vulnérabilité. Au contraire, des politiques de soutien permettant aux individus de se réaliser doivent être pensées. Sinon, on aboutira à une crise de tous les individus intégrés ou non qui, de plus en plus, se fragiliseront et pourront basculer parce que la vie est un ensemble d'épreuves... Je crois qu'il y a aujourd'hui une nécessité forte à s'engager du côté d'une critique de l'inégalitarisme trop prégnant dans notre monde. Et c'est pour lutter contre cette imprégnation que je me suis engagée. Quant à *Faut-il se révolter ?*, ce livre observe les phénomènes des révolutions arabes et des mouvements, comme les Indignés ou Occupy, en insistant sur la nécessité exprimée de construire ou de réaffirmer la démocratie, pas seulement comme un État de droit, mais à travers la possibilité pour les citoyens de participer à la vie publique. L'égalité ne doit pas être seulement dans le discours, mais dans les faits. Il faut des cas concrets « d'égalité à... » dans de nombreux secteurs de la société (éducation, salaires femme/homme, logement, transports...). L'égalité n'est pas toujours au rendez-vous... La démocratie doit faire davantage valoir la voix de la société ou des gouvernés, intégrer tout ce que les citoyens peuvent apporter en valeur d'usage et même d'expertise. Une logique seulement descendante n'est plus possible. L'État ne doit plus se contenter de donner des réformes déjà ficelées, des nouveaux textes à appliquer dans l'urgence, mais doit réfléchir durablement à une co-construction des lois qui viendraient réglementer les institutions, et ce à partir d'idées proposées par des acteurs et des citoyens. Les nouveaux enjeux sont alors pour lui : comment, malgré tout, contrôler, décider, mais avec le préalable d'un travail collectif local ? C'est un projet difficile à mettre en œuvre en France, car cela prend du temps, et la politique se fait dans l'urgence. À présent, l'urgence est à la création d'une démocratie ascendante.

La Politique des individus, La République des idées, Seuil, octobre 2013.

SPECTACLES



© L.Solery

Cornegidouille !

Merdre alors ! Ça sert à quoi d'être roi, despote et meurtrier si on se retrouve sur scène avec un réfrigérateur, des animaux empaillés, un téléphone, un crucifix, du jus de tomate, un crâne de phacochère et autres vieilleries ? La compagnie Les Lubies s'empare de la farce de Jarry, avec plusieurs versions à la clé. Transformations, manipulations en série, et tout ça pour « *manger fort souvent de l'andouille* ».

Ubu Roi, vendredi 6 décembre, à 20 h 30, Auditorium, Floirac.

Frankenstein, cette marionnette

Beurk fait deux mètres, ressemble à une créature sortie de la vase, marbrée comme une feuille de chou, et rien n'indique dans son regard s'il a peur ou s'il a jamais fait peur un jour. Beurk est le Frankenstein que Paul Desveaux a extirpé du texte de Fabrice Melquiot. Une adaptation libre du *Frankenstein* de Mary Shelley en marionnettes et chansons. L'histoire commence sur les bords du lac Léman, où trois jeunes poètes désœuvrés s'ennuient ferme. C'est à celui qui imaginera l'histoire la plus effrayante. La jeune Mary tirera Frankenstein de son chapeau.

Frankenstein et son monstre, d'après *Frankenstein*, de Mary Shelley, texte de Fabrice Melquiot, mise en scène Paul Desveaux, du 10 au 13 Décembre, TnBA, Bordeaux. www.tnba.org

Un soldat rose

Un soldat rose, un garçon qui se laisse enfermer dans un grand magasin, allez, on se souvient, on fait un effort. Pas facile d'assumer d'avoir acheté une comédie musicale à son mouflet, hein ? C'était en 2006. Eh bien, voilà la suite de l'épopée du petit soldat de Louis Chedid. Sept ans après. Des interprètes fabuleux : Thomas Dutronc, Helena Noguerra, Oldelaf... qui ne seront pas sur scène. S'il faut parler chiffres et chiffons, ce sont 400 000 albums vendus et deux Victoires de la musique. Ce conte musical, composé par Louis Chedid et écrit par Pierre-Dominique Burgaud, est mis en scène par Shirley et Dino.

Le Soldat rose, le 18 décembre, à 20 h, théâtre Fémina, Bordeaux. www.theatrefemina.fr



© Mickaël Bougault

Quesquécé ?

Qu'est-ce que c'est que ce son ? Et ce bruit, là, d'où vient-il ? Qu'est-ce qu'on peut en faire ? Couacaisse ? Sur scène, un petit bonhomme explore les jouets et autres bric-à-brac de son jardin d'enfance. Quésaco ? La musicienne, aux manettes mais pas en scène, transforme les bruits, fait chanter les mots. On assiste à du théâtre musical avec jouets, percussions, voix, danse. Pour seul décor, des caisses en carton, des jouets : boîtes à musique, toupies, culbuto...

Couacaisse, de 6 mois à 5 ans, mercredi 11 décembre, à 10 h 30 et 16 h 30, Le Carré-Les colonnes, Blanquefort ; mercredi 22 janvier 2014, à 15 h 30 à l'Ermitage-Compostelle, Le Bouscat ; samedi 25 janvier 2014, à 11 h et 16 h, chapelle de Mussonville, Bègles.



© Michtron

Danse dans l'isba

Baba Yaga est laide, très laide, capable de transformer tout arbre ou animal en créature hostile. Vassilissa est très belle, et semble bien la seule à pouvoir contrebalancer cette force maléfique. Avec *Vassilissa*, le duo de chorégraphes Frédérique Unger et Jérôme Ferron invite les tout-petits, dès 3 ans, à entrer dans une chaleureuse isba à la découverte de ce conte folklorique russe dansé.

Vassilissa, le mercredi 29 janvier, 10 h 30, 15 h et 19 h, Champ de foire, Saint-André-de-Cubzac. www.lechampdefoire.org

FESTIVALS

Sortir des écrans battus

Russie, Irlande du Nord, Israël... Le tour du monde en un coup de baguette magique à Bègles, pour le festival Les Nuits magiques. Le cinéma de Bègles est piloté depuis ses débuts par un maître de la partie, Fabrice de la Rosa, qui imagine encore cette année



© Macropolis. Cl. Joël Simon

une compétition junior de courts métrages. Les créations cinématographiques pour les tout-petits sont assez rares pour les y emmener dare-dare dès 3 ans. Cette année, on pourra voir *Marguerite*, *Émilie*, *Jean-Claude* et les autres sur grand écran.

Des animations spéciales : deux ciné-goûter, *La Reine des neiges*, dimanche 8 décembre à 16 h, *Loulou, l'incroyable secret*, dimanche 15 décembre à 16 h 30. Et le fameux bric-à-brac : des affiches de films, des dossiers de presse collectors, des dépliants, quelques DVD... dans le hall du cinéma.

Marguerite de Marie-Aimée Rabourdin ; **Duo de volailles, sauce chasseur** de Pascale Hecquet ; **Émilie** d'Olivier Pesch ; **Jean-Claude** d'Isabelle Duval ; **Feet in the water** d'Avi Ofer ; **Mille-pattes et crapaud** d'Anna Khmelevskaya ; **Le Petit Blond avec un mouton blanc** d'Éloi Henriod ; **Snowflake** de Natalia Chernysheva ; **Macropolis** de Joel Simon.

Les Nuits magiques, du mercredi 4 au dimanche 15 décembre, cinéma Le Festival, Bègles. www.lesnuitsmagiques.fr



© Le Jardin des sorcières. Cl. Christine Le Berre

Nuageux et lumineux avec beaucoup d'éclairs

Chauves-souris, camouflages, corbeaux, lapins blancs et autres crapauds... Et pas de bons sentiments, ni de lénifiant, moins encore d'eau de rose... Faut dire, il n'y aura qu'à bien se tenir, Barbe-Bleue sera aussi présent à ce 12^e Sur un petit nuage, festival jeune public de Pessac. Il y en a encore pour tous les goûts : de la danse, de la musique, des ateliers... Ça bouillonne sec. Certains spectacles paraissent immanquables, comme *Le Jardin des sorcières*, une histoire sans paroles pour apprivoiser les sorcières : fantastique, inquiétant et drôle. *Fin de série*, parce qu'un jour James Bond se prend les pieds dans le tapis et se rend compte que la roue commence à tourner : les femmes ne se retournent plus et certains bâillent même sur son passage.



© Précis de camouflage. Cl. Yann Clédat

À réserver également, *Le Match*, *Nuova Barberia Carloni* ou *Précis de camouflage*. Et si vous, les bambins, rêvez de déguiser papi et mamie en fluo, c'est le moment ou jamais : le fabuleux, l'extraordinaire, le déjanté *Kid Palace* pose ses enceintes à la salle Bellegrave de Pessac. C'est gratuit et à ne manquer sous aucun prétexte. Aucun mot d'excuse ne sera admis.

Sur un petit nuage, du 13 au 22 décembre, Pessac. Programme complet sur : www.surunpetitnuage.net

Alors, dansez maintenant !

Pouce ! On arrête tout, et on danse. Le vert festival du Cuvier fait découvrir la danse contemporaine aux bambins. On va y retrouver sorcières, Chaperon rouge, une chaise, et un loup, bien sûr. À ne pas rater, le *Dorothy* d'Anthony Égea, retranscription hip hop du *Magicien d'Oz*. On y croquera aussi des élèves d'une classe du collège Georges Rayet de Floirac, à qui la chorégraphe Julie Nioche a demandé de rebondir pendant vingt minutes sur *The End* des Doors jusqu'à l'épuisement... La compagnie TPO, elle, racontera l'histoire d'une sorcière inspirée du folklore russe, et remise au goût du jour par la célèbre illustratrice Rebecca Dautremer ; une babayaga qui sera aussi reprise par les chorégraphes Frédérique Unger et Jérôme Ferron pour un conte destiné aux tout-petits.

Pouce ! du 29 janvier au 13 février 2014, Le Cuvier, Artigues-près-Bordeaux. www.lecuvier-artigues.com

DVD

Un champignon qui rend loufoque

Repartez à la découverte des aventures de Capelito, en DVD cette fois-ci. Capelito, c'est ce champignon magique qui réussit à se sortir de situations loufoques grâce à son nez. Car il a hérité d'un pouvoir absurde : quand il appuie sur son nez, son chapeau change de forme. Il peut prêter son pouvoir à ses amis, parfois même se le faire chipper : ça produit le même effet. Imaginez la confusion...



Capelito, un programme de 8 courts métrages en DVD, à partir de 2 ans, Arte éditions.



AUTOCOOL DEVIENT **citiz**



51 voitures en libre-service sur la CUB



MARC DELOCHE

Paris - Toulouse - Bordeaux



17 rue du Temple - 33000 Bordeaux - 05 56 30 55 50 - 36 rue Jacob - 75006 Paris -
01 49 27 03 79 - 9 rue Antonin Mercie - 31000 Toulouse - 05 61 21 59 77